

Gwenc'hlan Le Scouëzec



LA SCIENCE DES DRUIDES

LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits.

Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat: vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Gwenc'hlan Le Scouëzec

La science des druides

suivi de

Considérations sur le Druidisme
et la Franc-Maçonnerie



© Arbre d'Or, Genève, juillet 2005

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

LA SCIENCE DES DRUIDES

Chapitre I : Dru-wides

Les linguistes s'accordent à reconnaître dans les mots *dru* et *wides* l'étymologie de notre mot « druide ». *Wides* incontestablement signifie en celte, les sages. Quant à *dru*, les avis divergent : les uns disent qu'il s'agit du chêne, se ralliant ainsi à l'opinion antique de Pline, les autres voient là une particule d'intensité, l'équivalent de notre « très ». « Les sages du chêne » ou « les très savants », telle est l'alternative.

Je me suis rallié longtemps à cette dernière opinion, développée par Christian-J. Guyonvarc'h, notamment dans son ouvrage *Les Druides*. Elle me paraissait simple et correcte. La parution du *Dictionnaire de la langue gauloise* de Xavier Delamarre, aux éditions Errance en 2001, m'a fait changer d'avis : l'affirmation de Pline qui, après tout, savait mieux que nous ce dont il parlait, mais aussi l'invraisemblance sémantique d'un « très savant », m'ont conduit à penser qu'il valait mieux conserver la forme imagée, plus proche de l'esprit de nos ancêtres.

Et cela d'autant plus que, si les « très savants » ne correspondent à rien, en revanche « les sages du chêne » se rapprochent de façon assez étroite de l'expression grecque « philosophes de la nature » ou « physiologues ». L'expression « philosophes de la

nature» est analogue à «sages du chêne»: le mot philosophe ne signifie-t-il pas «sages» ou «amis de la sagesse»? Le chêne n'est-il pas le résumé et comme le symbole de la nature, ce qui rejoint la terre au ciel? Logos a, entre beaucoup d'autres, le sens de théorie, d'étude, de système philosophique. La physiologie est donc l'étude de la nature et celle-ci n'est-elle pas la sagesse du chêne?

Les conséquences que Xavier Delemarre tire de la discussion qu'il a entreprise, ne sont pas moins intéressantes.

«... Il est plausible d'envisager, écrit-il, que le mot *druwid* ne signifie pas simplement "les connaisseurs des arbres et des chênes", ce qui est un peu limitatif pour désigner l'importante classe sacerdotale en question, mais "les connaisseurs de l'Arbre du Monde". L'arbre cosmique qui traverse et soutient les trois mondes, supérieur (**albio-*), médian (**bitu-*) et inférieur (**dubno*) est un mythologème indo-européen récurrent (cf. l'Yggdrasil des Scandinaves, le *skhambâ*-“pilier” védique) et c'est une référence mieux appropriée pour des savants qui discutent de philosophie et d'astronomie (César BG 6, 13) que l'arboriculture, même religieuse...»

On sait d'ailleurs l'importance que les druides attachaient à l'arbre et à la forêt. Leurs temples étaient forestiers: le *nemeton* était un bois sacré. L'arbre fut même proscrit de tout culte par les autorités chrétiennes jusqu'au XVI^e siècle. Quelle surprise de voir

le Pape Jean-Paul II dresser le 24 décembre 2004, un sapin de Noël gigantesque sur la place Saint-Pierre ! C'était là une inversion fondamentale de la religion chrétienne.

Le mot *druis*, en irlandais, conserva jusqu'au XVIII^e siècle, le sens de « mage », « devin », voire « sorcier ». C'était bien là l'évolution normale, dans un monde christianisé, du sage d'autrefois.

Chapitre II : Des philosophes de la nature

Au I^{er} siècle de notre ère, Cicéron écrivait à son frère Quintus Tullius quelques lignes sur la divination chez les Barbares.

« Ce système divinatoire, disait-il, n'a même pas été négligé chez les peuples barbares. La Gaule a ses druides, parmi lesquels j'ai moi-même connu l'Helvius Diviciacus, ton hôte et ton panégyriste, qui affirmait connaître la science de la nature, appelée physiologie par les Grecs, et qui prédisait l'avenir en partie par une technique augurale, en partie par la conjecture. »

Selon cette conception, telle qu'elle ressort des paroles du seul druide de l'Antiquité que nous connaissions, opinion exprimée entre 106 et 43 avant notre ère, l'art druidique se présente à nous sous trois modalités différentes.

La première tient de la science de la nature, encore appelée *physiologia* en grec. Le *Dictionnaire grec-français* de Planche, tirage de 1852, « composé sur le *Thesaurus linguae graecae* de Henri Estienne » donnait à *physiologia*, le sens d'« étude ou philosophie de la nature » ou encore « philosophie naturelle » ou bien « explication d'après les principes physiques ou naturels » qui se traduirait par un français « physiologie ».

Plutôt que d'une science au sens où nous l'enten-

dons, il s'agirait d'une philosophie, encore que les textes des présocratiques, qui nous intéressent ici, soient emplis de considérations d'ordre physique, comme de données astronomiques ou telluriques. Les deux points de vue s'ajoutent et se complètent.

Les druides apparaissent donc comme des gens qui réfléchissent sur les éléments de connaissance qui nous sont fournis tant par nos sens que par notre intellect. La réalité historique de ce fait nous est bien confirmée par des auteurs postérieurs, Diodore de Sicile (90-20 av. notre ère), Strabon (58-25 avant notre ère), Pline l'Ancien.

Déjà au II^e siècle avant l'ère chrétienne, on lit dans le *Magikos* du pseudo-Aristote les lignes suivantes :

« Certains prétendent que le travail de la philosophie a commencé chez les barbares, chez les Perses par les mages, chez les Babyloniens et Assyriens par les Chaldéens, par les gymnosophistes chez les Indiens, chez les Celtes et Galates par les druides et les semnothées. »

Les philosophes grecs d'avant Socrate sont donc, dans l'histoire, postérieurs aux druides. Le premier des physiologues avait été sur la Méditerranée, Thalès de Milet (635-548 av. notre ère). Lui avaient succédé Anaximandre, Anaximène et Pythagore. Pour Thalès, selon Aétius, l'âme était non seulement immortelle, mais encore et surtout un mobile éternel dans un monde un. Pour Aristote : « la plupart des premiers philosophes estimaient que les principes de toutes

choses se réduisaient aux principes matériels ». Nous sommes ici en présence d'un monisme qu'on appellera bien plus tard panthéisme, fondé sur la matière éternelle où rien ne se crée et rien ne se détruit.

Pythagore avait été lui-même en contact avec les druides et avait reçu d'eux l'enseignement d'une doctrine. De tous les auteurs de l'Antiquité qui ont parlé de lui et cité ses sources, un seul, un chrétien, Hippolyte a considéré que les druides avaient été ses élèves. Pour tous les autres, c'était Pythagore qui était l'élève et qui avait appris des druides les principes de la philosophie de la nature. Ne disait-on pas de lui d'ailleurs qu'il était l'Apollon Hyperboréen ? Ces mots, pour un Grec, signifiait le dieu, venu de l'Extrême nord-ouest de l'Europe et qui se maintenait en contact avec ses origines. Si tel était bien Pythagore, cela veut dire très clairement qu'il était arrivé sur la Méditerranée, à Crotona notamment, en Italie du Sud, après avoir séjourné pendant bien longtemps dans le pays principal des Mégalithes, c'est-à-dire dans l'espace d'Albion, d'Eire et de Létanie. Cela confirme donc qu'il a été l'élève des Maîtres de Sagesse.

Pomponius Mela, en 43 de notre ère, les connaissait. La date n'est pas dénuée d'importance : nous sommes là à l'époque où Tibère, empereur de 14 à 37, et Claude, empereur de 41 à 54, viennent de condamner ces insupportables magiciens. Pline l'Ancien et Suétone les traitent avec mépris, parlent de leur cruauté et de leurs opérations occultes.

Pomponius Mela, lui, dans son Livre III, se dresse contre ces accusations et défend les philosophes celtes. C'est, à leur égard, l'auteur le plus documenté.

« Les Gaulois, dit-il, ont leur éloquence et des maîtres de sagesse, les Druides. Ceux-ci font profession de savoir la grandeur et la forme de la terre et du monde, le mouvement du ciel et des astres et ce que veulent les dieux. Ils enseignent beaucoup de choses aux plus nobles de la nation, en secret et pendant longtemps, pendant vingt ans, ou dans une caverne ou dans des forêts retirées. L'une de celles-ci, qu'ils enseignent, s'est répandue dans le public (sans doute pour qu'on soit meilleur à la guerre), que les âmes sont éternelles et qu'il est une autre vie pour elles. C'est pourquoi ils brûlent et enterrent avec les morts ce qui convient aux vivants. Autrefois, ils renvoyaient aux enfers l'exécution des contrats et le remboursement du crédit : il y en avait qui se jetaient de leur plein gré dans le bûcher des leurs pour continuer à vivre ensemble. »

Les maîtres de sagesse

Les Druides sont donc des Maîtres de sagesse, autrement dit des philosophes hautement estimables et non pas une pègre de sorciers. Avec le texte de Pomponius Mela, nous recoupons les informations qui nous ont été données par ailleurs. Quant aux physiologues présocratiques, Thalès de Milet, Anaxi-

mandre, Anaximène et Pythagore, ce sont non des précurseurs, mais des disciples des druides.

Thalès de Milet était, nous dit-on, d'origine phénicienne. On le considère comme mathématicien, physicien, astronome, géographe et maître de sagesse—on ne disait pas encore philosophe, puisque le mot n'apparut qu'avec Pythagore—et, depuis Aristote, on le tient pour le plus ancien des sages de l'Ionie. C'était même l'un des Sept Sages, le plus vénérable d'entre eux. Il s'intéressait à « la grandeur et la forme de la terre et du monde », ce qui est le propre du géographe, mais aussi au « mouvement du ciel et des astres », ce qui revient à l'astronome, et à « ce que veulent les dieux », ce qui s'exprime par l'astrologie. Ainsi se trouve confirmée la physiologie des Grecs, que Diviciacos partageait avec eux.

En 680, Antibes, la première ville grecque fondée en Occident, avait été établie sur les restes d'une civilisation de Halstatt et d'une installation humaine datant du Bronze final. Quand Thalès de Milet naît en 635, il y a donc cinquante ans que les relations sont établies entre l'Hellade et les rivages du Golfe du Lion. En 598, ce sera le tour de Marseille.

Les relations de la Gaule et de la Grèce seront importantes. Bien avant d'écrire avec l'alphabet latin, les Celtes, qui se refusent à utiliser l'écriture en matière sacrée, se serviront pour l'usage commun, commercial en particulier, de l'alphabet grec. À la Graufesenque encore, au II^e siècle de notre ère,

les comptes de potiers se feront en gaulois, mais en lettres grecques.

On a voulu voir, il est vrai, une influence des Égyptiens sur Thalès de Milet. L'un n'empêche pas l'autre. On a dit aussi de Pythagore qu'il avait été en relation avec les Perses, les Chaldéens, les Indiens, mais cela ne l'a pas retenu de recevoir aussi son enseignement des Celto-Galates. Le problème serait plutôt de distinguer l'héritage des uns et des autres. Ce serait aussi de reconnaître les différences et les analogies existant entre les uns et les autres.

Cette doctrine druidique paraît bien établie au VI^e siècle avant notre ère.

Mais d'où venait-elle ? Et, plus exactement, n'y avait-il pas eu des relations religieuses antérieures aux fondations des villes entre le monde des Grecs et celui des Occidentaux ? Homère en particulier, antérieur au VIII^e siècle, n'a-t-il eu aucune connaissance de la sagesse des Celtes ?

Depuis longtemps, on tient pour énigmatique le thème de l'*Odyssée*, et cependant le sens de ce voyage d'Ulysse est assez clair, à qui veut bien l'étudier avec soin. Du Cap Malée, 3626'N, 2312'E, le navigateur d'Ithaque s'est rendu, après la guerre de Troie, soit vers 1184 avant notre ère, jusqu'au pays des Kimmériens qui ne peut être ailleurs que dans l'Atlantique, « au bout de la terre, au cours profond de l'océan », comme le dit Homère. Là s'étend le pays de la mort, où le voyageur pourra consulter quelques-uns de

ses amis. Pour nous qui avons scruté la littérature et la géographie sacrées, il est allé jusqu'à la Porte des Enfers, ce lieu de marécages que nous appelons Yeun Ellez, au pied de la montagne de Cernunnos, en Armorique.

« La mort n'est que le milieu d'une longue vie »
(*Lucaïn*)

La Bretagne est considérée depuis toujours comme le pays de la mort. Les traditions qui se sont conservées jusqu'à nos jours en témoignent. Les bateaux, depuis la nuit des temps, partent de là pour gagner les terres merveilleuses de l'Autre Monde, au-delà du point même où s'engloutit le soleil.

Les druides, nous dit Pomponius Mela, croyaient au caractère éternel de l'âme et les Bretons ont longuement précisé au cours des siècles la relation entre ce monde-ci et l'Autre Monde. Marie de France au XII^e siècle de notre ère, Luzel au XIX^e et plus encore Anatole Le Braz au XX^e, ont rassemblé les récits, tenus de la bouche des druidesses de notre époque, qui racontent comment nos univers s'articulent dans l'absolu immense. Le monde des Bretons est sans limites : avec un bateau on va partout.

Les druides d'ailleurs sont aussi des enseignants, qui dispensent, pendant vingt ans, une doctrine forcément approfondie, puisque la durée de la scolarité est sensiblement la même que de nos jours, pour les plus avancés de nos concitoyens. Comment l'un de

ces élèves, au cours des siècles, n'aurait-il pas été en contact avec la Grèce ?

En particulier, ils croient à l'éternité, mieux qu'à l'immortalité des âmes. Ils induisent ainsi des comportements à l'égard des défunts qui prennent en compte cette vérité, pour eux, absolue, de la vie. Ceci pose le problème des mondes, ou, si l'on préfère, compte tenu de l'existence actuelle de notre univers que nous percevons d'« ici-bas », la pluralité des autres mondes. Où sont donc les « âmes », celles que la tradition bretonne appellera les « *anaon* » et, plus encore, celles qui ont disparu de notre environnement immédiat ? Si l'être humain, sous une forme ou sous une autre, est éternel, il faut bien pouvoir le localiser, voire admettre une infinité de localisations, voire confondre l'individu avec la totalité.

La réponse à ces questions ne nous est pas donnée par les observateurs grecs ou romains du druidisme et de ses philosophes. En revanche, les textes issus de la tradition, tels qu'ils ont été recueillis du XII^e au XX^e siècle forment un corpus où, semble-t-il, tout est dit ou du moins suggéré. Nous aurons l'occasion de les présenter plus tard.

L'on ne manquera pas de remarquer que cet enseignement est donné dans des forêts ou dans des cavernes. Nombre de ces sites sylvestres portent encore le nom, plus ou moins transformé, de *nemeton*. La plus célèbre est la forêt sacrée de Nevet, près du bourg aux traditions druidiques de Locronan

(29180). Quant aux cavernes, cela laisse rêveur. Il n'y a guère de cavernes dans les pays granitiques de l'Extrême-Occident où les druides occupaient une place privilégiée. En revanche, il existe de très nombreuses cavernes artificielles qu'on appelle des dolmens ou des tumulus. Pomponius Mela veut-il dire que la sagesse était donnée aux étudiants en druidisme dans les cairns où s'ouvrent des allées et des chambres de pierre ?

Qui étaient les druides ?

L'enseignement reçu par Pythagore avant 500 de notre ère avait été notamment le fait des druides. Ceux-ci existaient donc et prospéraient au VI^e siècle de notre ère. C'est là la fin du premier âge du fer ou époque de Halstatt, pendant laquelle se situe en 598, la fondation de Marseille. Le lien était donc récemment établi entre le monde grec et les peuples gaulois.

Les druides étaient-ils en Celtique depuis longtemps ? Autrement dit, s'agit-il d'un « clergé » indo-européen, ou bien les druides remontent-ils, sur place, beaucoup plus haut ?

Que signifie d'ailleurs le mot indo-européen, sinon l'appartenance à un groupe de langues voisines, qui existent encore de nos jours ? Les hommes de l'âge du bronze en Occident étaient-ils des indo-européens ? Ou bien les premiers indo-européens sont-ils des tribus parvenues en Occident vers l'an 800 avant notre ère ?

De toute façon, lesquels étaient les civilisateurs, les autochtones, descendants des constructeurs de mégalithes, ou bien les envahisseurs « indoeuropéens » ? Par ailleurs, y a-t-il eu invasion au sens propre du terme et ne s'agit-il pas d'un développement progressif d'un certain nombre de coutumes et de techniques à travers les populations établies en Occident, s'ajoutant aux connaissances antérieures ?

Il est impossible de répondre vraiment, avec certitude, à toutes ces questions. Néanmoins, si l'on en croit Ammien Marcellin qui écrivait au IV^e siècle de notre ère, en suivant Timagène, un Grec du I^{er} siècle avant notre ère, « selon les antiquités druidiques, la population de la Gaule n'est indigène qu'en partie, et s'est recrutée à diverses reprises par l'incorporation d'insulaires venus d'au-delà des mers. »

Selon cette affirmation, les druides faisaient-ils partie des immigrants ou bien des autochtones, fixés là depuis la nuit des temps ?

Il semble, à bien réfléchir, qu'ils devaient se situer parmi la fraction stable de la population et non parmi ceux qui étaient incorporés, surtout « à diverses reprises ». Ce sont ceux qui demeurent en place qui « incorporent » les nouveaux venus, ce sont eux qui engendrent et conduisent l'unité du pays et de sa tradition.

À la réflexion, les savants étaient bien parmi les maîtres de la terre. Les constructeurs de mégalithes étaient les porteurs d'un savoir, certainement diffi-

cile à égaler. Ce ne sont pas des bandes de nouveaux venus, voire d'envahisseurs, qui pouvaient leur en compter. Nous aurons l'occasion de nous pencher sur cet art de géométrie qui dominait la société d'alors et sur la connaissance de l'Autre Monde qui s'y trouvait lié.

Il nous paraît peu vraisemblable que des coureurs de steppe ou des fuyards ait apporté dans leurs bagages le druidisme, ni même qu'ils aient imposé aux tenants de la terre les castes d'une société indo-européenne hypothétique, dont il n'est même pas sûr que les gens établis ne les aient pas possédés.

Que les druides soient les équivalents des brahmanes et des flamines, n'entraîne pas qu'ils aient été reçus tels quels par les Hyperboréens, certainement plus civilisés qu'eux. Et même s'il fallait admettre une telle adoption, il est bien évident que la plus grande partie de la sagesse et du savoir leur serait venue du peuple des mégalithes, ceux que les Irlandais appellent Tuatha Dé Danan, « le Peuple de la Déesse Dana ».

De la géométrie

Qui était donc le peuple qui a élevé les tertres et les pierres debout ? La déesse Dana, encore appelée Ana, a survécu glorieusement en Bretagne armoricaine sous le nom d'Ana, grâce à un subterfuge qui en a fait, puisqu'elle était la mère des dieux et des hommes, la grand-mère de Jésus. On a donc maintenu son lieu de

pèlerinage au sein du nemeton des Osismes, en Plo-nevez Porzay, le Peuple du Sanctuaire.

Pour les généalogies galloises, elle est, avec le dieu Beli, à l'origine de l'espèce humaine. Elle est, nous dit la tradition arthurienne, la sœur du roi Arthur, la pierre. C'est elle certainement dont nous entrevoyons la silhouette sur certains orthostats mégalithiques.

Le mégalithe se présente donc à nous comme à la source de notre culture occidentale. Il est implanté sur notre sol depuis plus de six millénaires et il a reçu l'hommage — et l'outrag — de générations successives jusqu'aujourd'hui.

Alexander Thom a montré récemment que les constructeurs de mégalithes étaient des géomètres et des astronomes, donc des mathématiciens. Même si l'on rejette sa théorie du «yard mégalithique», l'on doit reconnaître que ses réflexions sur les formes des cercles et sur les triangles sont d'une rigueur absolue.

Les hommes du V^e millénaire avant notre ère connaissaient la ligne droite et la ligne courbe. Ils savaient tracer un cercle, mais aussi un ovale, un demi-cercle, une sinusoïde, une forme d'œuf. Ils utilisaient donc la ligne fondamentale qu'est le rayon, et bien sûr, le diamètre. Ils possédaient un système de numération, ne serait-ce que pour mettre en rapport les longueurs qu'ils maniaient.

Deux figures s'imposaient à eux, avec lesquelles ils procédaient à toutes les constructions : le cercle, dont nous venons de parler et ses dérivés, mais aussi la spi-

rale et la ligne courbe complexe qui correspond à la figuration du serpent, et le triangle rectangle, dit de Pythagore, donc le rectangle et le carré.

Ils traçaient les directions de l'espace : c'est élémentaire. Ils pouvaient unir le cercle fondamental et ces mêmes directions et constituer ce que nous appelons à tort la « croix celtique », qui n'est bien sûr pas une croix.

Sur ces données mathématiques se constituait une architecture. Dresser des menhirs, isolés ou en alignements, ou encore en cercle ou en demi-cercle était l'un de leurs arts. Il fallait pour cela creuser un trou de fondation, y faire basculer la pierre qu'on avait amenée à proximité et la faire basculer avec le maximum de précautions. On ajoutait alors un blocage de cailloux qui rendait le monument d'une grande stabilité, conservée parfois de nos jours.

La cathédrale de Brug na Boinne

Mais il revenait également à ces architectes de bâtir ce que nous appelons d'une manière un peu méprisante, des tertres, mais qui sont en réalité des cryptes, très savamment établies avec des apports ménagés de terre et de cailloux, des murs en pierre sèche en forme de parements extérieurs et des plafonds en dalles ou en encorbellement. La plus haute de ces élévations au-dessus de la chambre du dolmen, mesure six mètres : c'est la « cathédrale » dite *Brug na Boinne* à Newgrange, en Irlande.

Il est bien attesté que ces diverses opérations ne se produisaient pas à la légère, mais selon des règles très précises de direction. Ici encore *Brug na Boine*, «le Tertre de la Boyne», nous servira de modèle. Au-dessus de la porte du monument, un espace rectangulaire, évidé, permet au rayon solaire du matin du solstice d'hiver de pénétrer dans la crypte et de venir y frapper un point très particulier du fond. Le fait a été établi de façon indiscutable par le professeur O'Kelly. Une semblable installation nécessite des ressources de calcul et de construction très poussées. Bien d'autres alignements astronomiques ont été établis, en particulier dans les cercles de pierre de Grande-Bretagne et dans les lignes de menhirs de Bretagne.

On retrouve ainsi, à cinq mille ans de distance, le principe qui prévaut au moyen âge de construire une cathédrale, ou une simple église, de telle manière que le bâtiment s'allonge de l'ouest à l'est, le chœur à l'orient. De même, la loge maçonnique est dirigée sur l'orient symbolique.

Il est curieux de constater d'ailleurs que Newgrange est bâti sur le plan exact d'une église chrétienne. Gavrinis est dressé en tau. D'une façon générale, le principe d'un chœur et d'une nef est conservé à peu près partout dans le type des dolmens à couloir et à chambre.

Quelques constatations symboliques méritent d'être notées ici :

- Le tertre tumulaire aurait eu essentiellement un but funéraire.
- Le tertre tumulaire est bâti de telle manière qu'il ressemble à un ventre de femme enceinte.
- L'intérieur du tertre tumulaire, c'est-à-dire la partie la plus architecturale de l'ensemble, le dolmen, ressemble aux organes génitaux internes de la femme.

Tout se passe comme si l'on enterrait le mort dans le ventre de la terre pour l'y faire conserver en vue de la naissance, c'est-à-dire de la renaissance. La crypte apparaît ainsi comme un temple.

Le fait est si caractéristique qu'aujourd'hui encore les églises sont centrées sur la pierre d'autel, laquelle doit contenir obligatoirement une relique, un fragment de squelette, de corps mort, qui la transforme en tombeau. Le temple, la maison des dieux, est la maison des morts.

Le cercle et le triangle

Mais revenons au point de départ, soit au cercle et au triangle rectangle. Il nous faut, pour les établir correctement, deux instruments indispensables. Pour le cercle, c'est le compas. Pour le triangle, c'est l'équerre.

L'équerre donne l'angle droit. Celui-ci une fois tracé, le reste est jeu d'enfant

Le compas nécessite quelques explications supplé-

mentaires. J'ai tracé sur le sol breton plusieurs cercles rituels de grande taille (par exemple 20 m de diamètre) et je sais comment l'on fait. Bien entendu, un compas, au sens où nous l'entendons habituellement de nos jours, ne suffit pas. L'instrument n'est pas maniable : pour tracer un cercle de 20m de diamètre, il faudrait un engin géant, bien malcommode. On lui préfère la matérialisation d'un rayon, une corde fixée à deux piquets à ses extrémités. L'un des piquets est planté, ou tenu, à l'endroit où l'on désire fixer le centre, la corde est tendue et l'on fait tourner le second piquet de telle manière qu'il trace au sol une longue ligne courbe fermée sur elle-même (comme le serpent de l'«en to pan»), qui sera la circonférence du cercle.

Le compas, c'est donc le rayon mobilisé, celui qui engendre le cercle.

Nous sommes en possession maintenant des deux éléments fondamentaux de l'architecture. Le tertre tumulaire, le temple, sera construit à partir d'un cercle tracé au sol avec l'aide du compas premier. S'y adjoindra le triangle dit de Pythagore, qu'on doit à l'équerre.

Ce triangle de Pythagore est clairement indiqué sur une dalle du monument de Gavrinis, la 21^e, sur laquelle sont figurées 18 haches de pierre, en quatre groupes : 3, puis 4, puis 5, puis 6. Vous savez que le premier triangle dit de Pythagore a des côtés dont les valeurs relatives sont estimées à 3 pour le plus petit, 4

pour le second et 5 pour l'hypoténuse. Quant à la surface du triangle, elle est égale, dans ce système, à 6.

La première loge

Les recherches approfondies que le professeur O'Kelly a mené à Newgrange durant quelques dizaines d'années, l'ont amené à un certain nombre de conclusions générales dont la constitution des équipes de travail n'est pas la moins intéressante.

« Je considère, écrit-il, que la force de travail disponible a été partagée en groupes ou équipes, jusqu'au nombre de six. »

Il les décrit de la façon suivante :

- l'équipe n°1 recherchait de larges dalles adaptées à la structure qu'on leur livrait sur le site. Les blocs de quartz venaient des montagnes de Dublin-Wicklow et le granite des Mourne Mountains.
- l'équipe n°2 était constituée d'experts de structure, qui dressaient les orthostats, les consoles, les dalles de plafond, les bordures, etc.
- l'équipe n°3 collectait les matériaux pour le cairn et les disposait sous la direction des surveillants,
- l'équipe n°4 enlevaient des mottes de gazon et les mettaient en place sur l'indication des contre-mâîtres. Ils se seraient occupés également de sceller les joints et de calfater le toit.
- l'équipe n°5 groupait les travailleurs du bois. Ils

débitaient les troncs d'arbres, fabriquaient des planches, des rouleaux et autres instruments.

—l'équipe n°6, c'était les artistes, les graveurs.

Il résulte de là que les travailleurs opéraient sous la direction de « maîtres » qui dirigeaient les travaux. À ces derniers s'ajoute l'expert ou les experts en astronomie qui imposaient l'orientation du couloir et de la chambre, et la disposition de la fenêtre solaire. Ces chefs de chantier étaient forcément des druides.

Il apparaît clairement ici que les constructeurs étaient hiérarchisés, que l'organisation nécessitait la présence à la tête de connaisseurs disposant d'une culture supérieure, et peut-être au sommet le roi ou plutôt le grand-prêtre, le grand-druide, le Maître des ouvrages.

Nous sommes ici à un point qui nous paraît ambigu entre les origines du druidisme et celles de la Maçonnerie. Ambigu parce qu'il mêle des genres qui pour nous sont séparés. En réalité, le Grand Œuvre rassemble l'ouvrier et le penseur et rien ne peut être fait sans la collaboration du maçon et du druide.

Goban Saer

Le premier maçon, au sens ésotérique du terme, aurait été, selon Marcus Keane (*The towers and temples of Ancient Ireland*, Dublin, Hodges Smith, 1867), le *Goban Saer* des traditions irlandaises, le Forgeron bâtisseur en celtique, que d'aucuns, au XIX^e siècle en

Irlande, ne manquaient pas d'appeler le premier des francs-maçons.

Le peuple lui attribue d'ordinaire l'édification des tours rondes qui parsèment l'Irlande. Or ces curieuses constructions dont ni la fonction ni l'origine ne sont bien connues, ne dateraient pas de plus loin que le IX^e siècle de notre ère. Elles sont en relation avec des monastères. Si donc le *Goban saer* en était le fondateur, il faudrait voir là une présence récente du vieux bâtisseur ou groupe de bâtisseurs.

Le Goban Saer (en breton *Gow saver*) constitue le personnage central de la tradition mythologique d'Eire. Le forgeron, à l'époque des métaux occupait une place prépondérante dans la société, non sans, bien entendu, manquer de posséder ses secrets de métier. Il apparaît ici comme, en même temps, le bâtisseur et s'apparente ainsi de très près aux maçons.

Goban Saer est un Tuatha Dê Danan. Il appartient à la race qui a précédé les Fir Bolg en Irlande et qu'on reconnaît généralement comme les constructeurs de mégalithes. Pour Marcus Keane, il s'agirait non d'un homme, mais d'une confrérie : « Du fait, écrit-il, que le nom de Goban Saer est familier aux paysans de tous les villages où la langue irlandaise est parlée, je suis d'avis avec Mr O'Brien que Gobban Saer n'est pas le nom particulier d'un individu, mais le nom d'une classe, ou peut-être le titre de quelque fonction, comme Grand-Prêtre ou Grand-Maître parmi les Tuatha-De-Danan ». Dans ces conditions, le Goban

Saer serait la Maçonnerie elle-même, que des gens peu enclins aux abstractions préféreraient représenter sous la forme d'un personnage mythique.

La Pointe du Raz, rappelons-le, s'appelait dans l'Antiquité, Gobaïon akroterion, ce qui signifie en celtique (Gobaïon) et en grec (akroterion) le Promontoire du Forgeron. La « sorcière » de Locronan s'appelait, quant à elle, la Keban et de nos jours encore, l'expression « penn keban » ou « penn chaban » signifie en breton courant de Basse-Cornouaille une tête de mule.

Mais ce n'est rien d'autre que la forgeronne.

En relation avec ces forgerons étaient sans doute, dans la Grèce antique, les Cabires de Samothrace, qui portaient encore le vieux nom indo-européen, lié au Gobaïon ou Kabaïon des Osismes, et constituaient une société de mystères. Les Cabires étaient regardés comme des êtres mystérieux et c'étaient indiscutablement des forgerons.

On s'est demandé si la commune d'Ergué-Gaberic près de Kemper, ne conserve pas toujours le nom des Keban ou Kaberien qui auraient fondé là leur royaume, Régué d'où Ergué. Ainsi appelle-t-on aussi les habitants du Cap, Kaperien. Le Goban Saer en effet, breton autant qu'irlandais, pourrait en somme revendiquer l'héritage ou la paternité des Cabires.

Tout laisserait à penser que la corporation des Maçons serait apparue avec l'édification des premières grandes œuvres du mégalithisme et le déve-

loppement des sciences de la construction, au plus tard donc lorsqu'on a dressé le tumulus de Barne-nez en Plouezoc'h et les grands tertres de Carnac, il y a 6500 ans. Ils seraient le fait des Forgerons-bâtisseurs de l'Extrême-Occident, tant de Bretagne que d'Irlande. Il paraît incontestable, dans cette approche des faits que ces hommes savants n'étaient autres que des druides, ou si l'on veut des pré-druides qui se sont continués dans le temps, en mêmes lieux et places, par l'institution druidique proprement dite.

La maçonnerie opérative

Les commencements de la maçonnerie posent, comme toutes les origines, un certain nombre de problèmes. En particulier, la relation existant, au sein de cette société, entre la spiritualité et le travail matériel, entre l'opératif et le spéculatif, est au cœur de ces difficultés.

On dit généralement que les loges ont reçu des maçons acceptés à partir du XVI^e et plus certainement du XVII^e siècle. Mais la dialectique du « sacré » et du « métier », pour reprendre les termes de Paul Naudon, date de beaucoup plus loin.

La plus ancienne loge connue remonte à 1150. C'est celle de Kilwinning en Écosse. Dès 926 cependant, une *General Lodge* était réunie à York, en Northumberland, par le prince Edwin, frère du roi Athelstan. En fait, la première fédération de métiers en Grande-Bretagne serait à reporter jusqu'à la tyrannie

de Carausius en 293. Ce qui ne veut pas dire bien sûr qu'il n'existait rien avant, dans ce domaine.

En 293 même, plusieurs textes en feraient foi, et contrairement aux affirmations de la plupart des historiens modernes, les druides existaient toujours. Ils sont cités jusqu'au V^e siècle de notre ère. Ils remplissaient toujours alors leurs fonctions de médecins et de devins. Leur art relevait d'une certaine philosophie. La médecine d'ailleurs ne peut se pratiquer sans cela. La divination non plus. Nous avons donc ici la conjonction d'un art et d'une pensée, comme il en avait toujours été dans l'histoire.

Mais il faut tenir compte d'un autre élément, celui de la construction. L'on dit généralement que les seuls constructeurs du monde antique étaient, après les Orientaux, les Romains, et que les *Collegia fabrorum* remontaient au roi Numa Pompilius en 715 avant Jésus-Christ. Les Celtes n'auraient bâti qu'en bois.

Or c'est là oublier une part essentielle de l'art de la construction, qui la fait remonter en Occident bien au-delà des Pyramides et du temple de Babylone : je veux parler des ingénieurs et architectes qui élevèrent, à partir de 4500 avant notre ère, ces merveilles de l'art que sont les mégalithes. Il est évident que ces gens étaient les possesseurs d'un savoir, en particulier géométrique et arithmétique, que leurs successeurs, bien plus tard, transmirent à Pythagore.

Ils possédaient le compas et l'équerre. Comment tracer des cercles de pierre sans compas ? Mais il suf-

fisait de joindre deux piquets avec une cordelette, d'en planter un et de tourner avec l'autre autour du premier. Par rapport à l'outil moderne, cette manière de faire consistait à négliger les deux côtés principaux de l'outil actuel, les branches et à matérialiser ce qui dans le compas moderne n'est pas manifesté : le troisième côté du triangle.

Quant à l'équerre et même à la double équerre, elle est représentée de façon remarquable dans les alignements de Lagad-Yar en Crozon. Il en est de même au Goërem en Gâvres. Il en était de même sur le monument aujourd'hui bouleversé et détruit de Landaoudec, tel que Bachelot de la Pylaie nous l'a montré au XIX^e siècle.

Deux angles de 90 figurent dans le plan de Gavrinis, esquissés, mais bien réels. Le dolmen est bâti en T, la chambre correspondant à la partie transversale de la lettre, le couloir en constituant la partie verticale, on détermine ainsi deux triangles rectangles dont le secret est figuré par ailleurs sur l'orthostat 21 du monument. C'est le chiffre 3456 qui grave dans la pierre les trois côtés de la figure et sa surface. Un symbole rassemble, bien avant 1717, les deux figures du compas et de l'équerre. C'est la croix qu'on dit celtique et qui n'a rien à voir avec les menées de l'extrême-droite. La croix celtique est présente en effet dès la préhistoire : on la voit gravée notamment sur le tumulus de Brug na Boine à Newgrange, non moins que fondue en bijou sur le site de La Tène. Elle rassemble le compas sous la forme du cercle tracé et

l'équerre sous l'aspect de la croix ou quadruple équerre en même temps que rayons et diamètre.

Le triangle de Pythagore, comme l'a bien montré l'archéologue Alexander Thom, est à la base de tous les calculs des hommes des mégalithes. Il est utilisé dans l'établissement des alignements ou la construction de l'ovale, si fréquemment employé dans les édifices. Pythagore lui-même, nous dit-on, fut l'élève des druides et il est peu vraisemblable de penser qu'il n'y ait eu aucun rapport entre ceux-ci et les bâtisseurs de tombes préhistoriques.

De la loge d'York à la loge de Dol : les Culdées

Mais revenons au VI^e siècle de notre ère. À cette époque, la société de métiers constituée à Eboracum, aujourd'hui York devient la Confraternité de Saint-Jean et les Loges de Saint-Jean sont établies alors. C'est aussi le temps où vivait Saint Samson, archevêque d'York, qui devint archevêque de Dol en Bretagne : qu'il s'agisse de la réalité historique ou d'une légende, peu importe. Un pouvoir spirituel est considéré comme transmis entre deux pays très voisins spirituellement, l'Écosse et la Bretagne. Ce Samson était un membre éminent de cette « Église celtique », et plus particulièrement sans doute, de cette Société des Culdées, qui passa son existence à lutter contre le pouvoir de l'Église romaine et dura, bon an mal an, jusqu'en 1199, où le Pape Innocent III supprima l'Archevêché de Dol. Les Culdées étaient vraisembla-

blement des Pélagiens, tenants de cette « hérésie » fondamentale qu'avait créée, à la fin du IV^e siècle, le Breton Pélage.

Jacques Deschamps a bien souligné les conséquences de la doctrine de Pélage, dans le texte qu'il lui a consacré dans le *Dictionnaire des philosophes* (Paris, PUF, 1984) : « Si le Juste peut gagner le salut, écrit-il, par le seul effort de sa volonté et la rectitude de sa connaissance, alors, en rejetant la fatalité du péché originel, l'affirmation d'une pleine liberté de la créature entraînait le rejet, d'abord du sens profond du sacrifice du Christ, et donc de l'Incarnation, et, ensuite, celui de la prière et des sacrements, bref l'orthodoxie tout entière dans ses dimensions liturgiques et rituelles. »

En 640, le pape Jean IV, selon Bède, écrivait au clergé de l'Irlande du nord pour lui demander d'adopter la Pâque orthodoxe, mais aussi de rejeter l'hérésie pélagienne. Aux VIII^e et IX^e siècles, le commentaire de Pélage sur les Epîtres de saint Paul était encore lu et utilisé en Irlande. Aussi tard qu'en 1079, Marianus Scottus en faisait encore usage.

Ces Pélagiens avaient probablement conservé la plus grande partie des croyances druidiques, aux dépens de la foi chrétienne que Pélage avait mise à mal. Ce serait la raison de cette continuité dans la croyance qui apparaît dans toutes les traditions actuelles de Bretagne, d'Écosse, d'Irlande, du Pays de Galles et de Cornouaille, et qui se manifestait encore

au XVII^e siècle quand Maunoir éprouva le besoin de convertir la Bretagne.

Le druidisme a connu plusieurs types d'évolution depuis la christianisation de l'Empire romain. Il faut compter d'abord sur une tradition populaire de bardisme qui regroupe à travers les siècles des milliers de bardes, de devins et de guérisseurs jusqu'à nos jours. Notons ensuite une tradition philosophique qui rejoint la maçonnerie au XVI^e siècle, en particulier en la personne d'Elias Ashmole, druide et maçon. Il y a enfin une tradition religieuse qui s'entremêle étroitement à l'histoire du christianisme sur les territoires celtiques.

Le Temple du roi Salomon

Un point qui forme charnière, semble-t-il dans l'histoire du druidisme et de la maçonnerie, c'est la personnalité d'un des plus grands souverains de la Bretagne médiévale, Salomon III. Au IX^e siècle, dans la correspondance qu'il échangeait avec lui, le pape Nicolas I^{er} écrivait :

« ...le pays qu'il gouverne (il s'agit évidemment de la Bretagne) ne doit plus être appelé Occident, mais Orient, puisqu'un autre Salomon y régnait... »

Là encore, même si la lettre est apocryphe, elle n'en est pas moins significative. D'une part, la Bretagne se voit promue par l'autorité ecclésiastique suprême au rang de temple maçonnique où se manifeste l'Orient. D'autre part, le Roi en est Salomon.

Nous ignorons absolument pourquoi le deuxième successeur de Nominoë s'appelait Salomon. Nous savons simplement qu'il avait eu avant lui deux homonymes. Le premier, fils du roi Gradlon et son successeur en 405, était mort assassiné en 419 au Merzer Salaün, alias La Martyre (de Salomon), et le second avait vécu de 640 à 660.

Salomon III, qui avait assassiné son prédécesseur Erispoë en 866, mourut lui-même massacré le 25 juin 876, lendemain du solstice d'été, sans doute au monastère de Plélan qu'on appelle Maxent. Cette date a pu faire penser à un meurtre rituel et, compte tenu des différents facteurs, on peut rapprocher cette affaire du meurtre d'Hiram telle qu'elle est contée par la tradition maçonnique. Ici, ce n'est pas le bronzier, le forgeron, qui est sacrifié, c'est le roi lui-même, le Goban Saer suprême, qui est aussi forgeron.

Quoi qu'il en soit, le meurtre du Roi parut au peuple d'une si grande valeur symbolique qu'on fit du meurtrier assassiné un martyr et un saint.

L'histoire n'est pas avare de ce genre de retournements. Près de six cents ans plus tard, Gilles de Rais, condamné de droit commun, devait mourir triomphalement à Nantes et devenir en son pays un saint personnage.

Le Temple de Salomon, qui devait entrer bien plus tard, au XVIII^e siècle, dans le légendaire maçonnique, n'existait-il pas dès le IX^e siècle au Gué de Plélan, domaine de Salomon III. Là se trouve en effet la

Motte Salomon, restes du château de ce roi, à l'orée de la forêt sacrée de Brocéliande qui est à proprement parler le Temple de Salomon.

C'est cinquante ans plus tard, sans doute jour pour jour, qu'en juin 926, sous le deuxième roi d'Angleterre, Athelstan, se constituait la General Lodge de Northumberland et la Charte d'York était promulguée.

Je n'insisterai pas sur la puissance spirituelle de ces faits. Il y a en Bretagne trois rois Salomon, comme il y a trois fontaines, trois saints, trois rayons de lumière. Salomon s'appelle comme un roi d'Israël, constructeur du Temple: Salomon de Bretagne aussi, dans sa lettre au pape Adrien, explique qu'il construit le grand monastère de Bretagne. Il est tué, comme d'autres constructeurs avant lui. Il est sanctifié c'est-à-dire transformé en valeur éminente.

Il est difficile de ne pas sentir là l'environnement spirituel de la maçonnerie. Les rapports entre la Bretagne et l'Écosse sont à cette époque nombreux. Les abbés de la Communauté spirituelle celtique et des communautés culdéennes vont de l'une à l'autre. Iona en Écosse est un centre ouvert sur tout le monde celtique. Ce qui se passe d'un côté de la mer a des résonances dans l'autre.

Ce qui paraît néanmoins certain, c'est qu'un passage s'est effectué à partir du monde philosophique druidique et la tradition pélagienne qui en est bien proche, sinon identique, jusqu'à la lignée maçon-

nique, héritière des forgerons-bâisseurs celtiques. Les métiers, à vrai dire, étaient inséparables de la philosophie : on ne construit pas des tombeaux gigantesques sans avoir à la fois des connaissances techniques avancées et des opinions philosophiques affirmées.

La Bretagne armoricaine et les îles d'Outre-Manche ont été le creuset où a mûri l'or alchimique, l'Or des Celtes. On y a appliqué l'œuvre de la Pierre. On a taillé la roche primordiale. Arthur est né à l'Art-kellen de Huelgoat.

Guénin et Kilwinning

En 1140, on construit la tour et l'abbaye de Kilwinning. En 1150 est fondée la mère-loge (Head Lodge) de ce même Kilwinning. Le nom en est bien curieux : Kil signifie l'église, quant à Winning, c'est le terme même qui désigne la commune où se trouve la montagne sacrée des Vénètes, Gwenin ou Guénin où s'élève le Mané Guen, en Bretagne.

1150 est une date bien intéressante. Nous sommes en pleine époque de diffusion de la tradition bretonne arthurienne. Geoffroy de Monmouth a publié son « *Historia regum britanniae* » en 1138, Chrétien de Troyes écrira Erec et Enide en 1169 et 1170. C'est le grand siècle des Bretons.

Nous pensons que l'intervention à Kilwinning de l'Ordre des maçons d'Orient (1196), ou des Templiers sont des faits postérieurs, qui appartiennent à une

troisième époque de la maçonnerie, que nous n'avons bien sûr pas le loisir de traiter ici. Il en est de même de la Rose-Croix du XVI^e siècle.

Il nous faudra cependant revenir sur les événements de 1717, qui marquent la séparation d'une certaine maçonnerie, celle de la Grande Loge d'Angleterre, et de la tradition druidique. Au mois de juin, les quatre Loges de Londres se constituent en Grande Loge qui rassemble les données essentielles de la maçonnerie, mais laissent subsister de nombreuses loges, écossaises et anglaises, qui ne se rattachent pas à l'obédience ainsi formée. Il ne faut pas manquer de remarquer que le père d'Anderson appartenait à une loge écossaise, qui demeura indépendante, conformément à la tradition maçonnique et celtique.

Le mois de septembre suivant, est créé le *Druid Order*, première manifestation d'un druidisme moderne, sous la houlette de John Toland, irlandais, proclamé Grand-Druide et de William Stukeley, qui se retrouva cependant maçon en 1721

Il est manifeste qu'à des dates aussi rapprochées, il s'agit bien d'une séparation volontaire entre le courant biblique de la Church of England et le courant traditionnel druidique. Toland n'a pas admis la constitution obédientielle et l'orientation chrétienne de la Grande Loge de Londres. Malheureusement, les archives du *Druid Order* ne sont plus là pour nous en assurer : elles auraient été détruites dans un incendie.

Une opinion intéressante à cet égard est celle

qu'exprimait au tout début du XIX^e siècle un nommé Thomas Paine (1737-1809), qui fut l'ami de Iolo Morgannwg, le rénovateur du druidisme à cette époque. Paine avait combattu pour l'indépendance des États-Unis et avait accompagné Washington. Après sa mort en 1812, on publia à Paris un petit opuscule de sa main, de 51 pages, intitulé *De l'origine de la franc-maçonnerie*. Il y arrivait à la conclusion que « des restes de la religion des druides, ainsi conservés, une Institution s'est formée, dont tous les membres, pour éviter le nom de Druides, prirent celui de Maçons, et ils pratiquent, sous ce nouveau nom, les rites et les cérémonies des Druides. »

Chapitre III : La magie

Qu'est-ce que la magie ?

La magie des Druides... Si nous commençons à savoir à peu près ce que sont les Druides, en revanche, nous ne savons pas forcément très bien ce qu'est la magie.

Le *Dictionnaire historique* de Robert y voit « depuis le XVI^e siècle (...) l'art de produire par des procédés occultes des phénomènes sortant du cours ordinaire de la nature ». Cette définition ne manque pas d'un certain flou. Qu'est-ce en effet qu'un procédé occulte ? Qu'est-ce surtout que « le cours ordinaire de la nature » ?

Magicien se trouve en concurrence, dans le langage courant, avec le mot mage et plus anciennement avec « enchanteur ». Le grec ancien *magos* se rattache directement aux Mages des Perses et la *mageia*, à la religion des Mages en Perse. Mais il est un sens distinct qui vise simplement les magiciens, sorciers, jongleurs et enchanteurs.

Cette acception rejoint, on le remarquera, la définition du druide et l'on comprend sans peine que les Irlandais aient généralement traduit « mage » par « druide ». En fait, le mage est essentiellement celui qui modifie, celui qui transforme, au sens propre

du terme, celui qui fait passer d'un état à un autre. Quiconque fait bouillir de l'eau accomplit un acte magique. La motivation occulte est tout aussi réelle que dans la métempsychose, car pourquoi, je ne dis pas comment, mais pourquoi l'eau se transforme-t-elle en vapeur à 100° ? Les processus de séances de suggestion ou d'hypnose existent par centaines, les ordonnances médicales par millions, mais nous ne connaissons rien de plus à leur sujet que de l'eau bouillant dans une casserole.

Le cours ordinaire ne vaut pas mieux. Dans la nature, tout ce qui existe, existe, que ce soit dans l'esprit ou dans la matière. Il n'y a pas de cours ordinaire et de cours extraordinaire des choses.

Les modifications d'état de conscience, ou de niveaux de conscience de la psychologie moderne, appartiennent aussi au monde de la magie, plus encore peut-être puisque c'est l'homme qui est en cause ici. Mais tout autant la médecine, capable à la fois de deviner la cause occulte de la maladie, et de transformer l'état de maladie en état de santé, voire l'inverse. La pharmacopée est à cet égard un extraordinaire recueil de magie : l'on ne sait d'ailleurs pas pourquoi la digitaline provoque la mort ou, au moins, la modification cardiaque.

L'*Aconitum Napellus* L. figure sous ce nom, ou encore sous celui d'*Aconitum caeruleum* ou de *Napellus primus*, dans le *Codex Medicamentarius* édité par la Faculté de Médecine de Paris en 1818. Dans cette même Faculté, j'ai appris en 1965 les vertus de l'Aco-

nit, celles principalement de tuer proprement un homme. Il en est de même de l'*Atropa belladonna* L., anesthésique et hallucinogène. Le pharmacien breton François Dorvault (1815-1879) écrivait à son sujet dans son *Officine ou répertoire général de pharmacie pratique* : « L'introduction de la belladone dans la matière médicale est très ancienne. Cependant, ce n'est que vers le milieu du VI^e siècle qu'elle a été nettement distinguée des plantes avec lesquelles on l'employait concurremment... »

Le *Datura Stramonium* L., encore appelé *Stramonium fructu spinoso oblongo flore albo* ou *Stramonium pomo spinoso rotundo, longo flore*, « la pomme épineuse » est tenue par le Codex de 1818 pour une semence narcotique et dangereuse. Aujourd'hui les fleuristes vendent librement du *Datura*, une plante terrifiante, hallucinogène et mortelle à une dose léthale légèrement supérieure à la posologie thérapeutique. Marcellus de Bordeaux connaissait au IV^e siècle de notre ère, outre la jusquiame (*Hyosciamus niger* L. en 1818) et l'opium (*Papaver somniferum*, en 1818), l'euphorbe (*Euphorbia officinalum* L.), l'iris d'Illyrie (*Iris germanica* L. sive *sylvestris*) et le suc de menthe verte (*Mentha sylvestris* L.), parmi des milliers d'autres simples.

Quant à moi, j'ai été fasciné par le laurier-rose. Il y en avait en Algérie, en masse, dans tous les fonds d'oued. Dans le massif, l'ennemi ne manquait pas de se cacher pour couper la gorge à qui s'approcherait de trop près. J'en ai planté dans mon jardin pour me rap-

peler les passages nocturnes dans les ruisseaux, dans la course à la mort.

Il y a dans ces ouvrages de pharmacie de toutes les époques, une extraordinaire pharmacopée, de quoi soigner toutes les maladies et tous les symptômes, pas toujours les guérir, mais toujours les soulager.

Le principe de la thérapeutique est le même que celui de la forge : je prends du fer liquide et je lui donne la forme que je veux. Le principe est le même que celui de la poterie : je prends de la terre, de la *materia prima* et, avec les mains, je la modèle de la façon que j'entends. Nous sommes ici et là dans le domaine de la magie. Ne parle-t-on pas d'ailleurs de la magie de l'art ?

Les procédés ne sont pas plus occultes dans l'hypnose que dans la poterie. On les voit, on les entend, on peut les décrire et les expliquer, mais on n'en connaît pas vraiment la cause. La savoir, ce serait connaître la raison du monde.

Nous en faisons tout autant aujourd'hui qu'hier : nous fabriquons des automobiles avec du minerai d'aluminium. Mon maître Jacques Donnars m'a dit un jour que nous violions ainsi la nature et que la nature se vengeait en nous tuant : 8000 morts par an en France.

La magie, somme toute, n'est pas innocente, si l'on ne respecte pas les données fondamentales d'un système qu'on n'explique pas. Pourquoi la dose léthale de l'aconit est-elle peu au-dessus de 0,10 mg ?

Les Enchanteurs

Dans la déclaration de Cicéron, il n'est point question d'enchanteur (*incantator*), ni d'ailleurs dans les données de Pomponius Mela. Mais une citation de Tacite nous montre une formule d'enchantement entre les mains des Druides. Au livre XIV, chapitre XXX des *Annales*, l'historien romain écrivait, sous le règne de Trajan, vers 116 de notre ère, quelques lignes concernant l'assaut que donnèrent à l'époque de Claude (43 de notre ère) les légions romaines contre l'île de Mona en Grande-Bretagne. Les voici :

« Sur le rivage se tenait l'armée ennemie, hérissée d'armes et d'hommes, avec des femmes courant entre les rangs; à la manière des furies, en vêtements de deuil, les cheveux défaits, elles brandissaient des torches et, tout autour, des druides, adressant aux dieux, les bras tendus vers le ciel, des prières sinistres : l'étrangeté de ce spectacle frappa les soldats de stupeur au point que, comme s'ils étaient paralysés, ils offraient leur corps aux coups sans bouger. puis, aux exhortations de leurs chefs, et s'encourageant eux-mêmes à ne pas avoir peur d'une troupe de femmes et de fanatiques, ils attaquent, abattent ceux qui se trouvent devant eux et les encerclent dans leurs propres feux. Une garnison fut ensuite imposée aux vaincus, on coupa les bois sacrés, lieu de leurs sauvages superstitions; car, chez eux, offrir, sur les autels, le sang des prisonniers et consulter les dieux avec des entrailles humaines était considéré comme des pratiques permises. »

Ce passage, que nous avons déjà analysé ailleurs, présente divers centres d'intérêt. Nous sommes en présence d'un enchantement mis en œuvre par un groupe d'hommes et de femmes, druides et druidesses, qui focalisent l'attention de l'ennemi sur les points lumineux des torches.

C'est là un procédé classique d'hypnose dans lequel nous retrouvons les principaux éléments déterminants de la transe :

- 1° la fixation de la vision sur un point brillant,
- 2° l'intervention de la parole, sous forme de « prières sinistres »,
- 3° la paralysie induite des membres, appelée aujourd'hui catalepsie et bien connue des praticiens, que Tacite dénomme ici stupeur.

Il s'agit d'une suggestion puissante, organisée sous forme de présentation théâtrale évoquant la mort vers laquelle marchaient les légionnaires. Ceux-ci sont affrontés à des furies, présentées comme telles, « en vêtements de deuil, les cheveux défaits », et à des « divins », frappant l'imagination par « l'étrangeté de ce spectacle ».

L'intelligence des chefs, qui a finalement assuré la victoire romaine, a été de comprendre la magie qui leur était opposée et de savoir appliquer, comme il fallait, une contre-magie, sous la forme d'une contre-parole. Leur supériorité consistait dans l'usage d'une langue que comprenaient les soldats, tandis que les druides parlaient dans un idiome incompréhensible.

Certes, ce fait n'est pas essentiel à l'hypnose, qui peut se développer en l'absence de toute compréhension, mais si on lui oppose un langage contradictoire, directement intelligible, l'effet de la fascination est compromis.

Voici donc l'élément essentiel, le remarquable récit de Tacite, qui permet de comprendre la mise en scène fascinateur des Druides, même et surtout dans la défaite de cette magie. Nous le retrouverons plus tard dans l'histoire, au moins en deux endroits des romans de la Table Ronde.

Les endormis de Grand

Le Temple de Grand (Grannos) dans les Vosges était l'un des lieux les plus sacrés de la Gaule, qui ne dut qu'à l'incendie, sans doute provoqué, de disparaître au IV^e siècle. Un système élaboré d'adduction d'eau y présidait, un grand théâtre de vingt mille places, l'un des plus grands du monde romain, l'accompagnait, des « prêtres » gaulois y trônaient. La réputation était telle que des empereurs romains y vinrent consulter les druides que leurs prédécesseurs avaient contraint à l'abandon. En 309, Constantin lui-même vint à Grand.

Nous ne savons pas de façon précise les thérapeutiques mises en œuvre dans cette station. Certainement l'eau y était employée puisqu'on l'utilisait, et qu'on l'utilise encore, partout en Celtique. L'eau était un remède universel : les eaux chaudes comme

à Chaudes-Aigues, les eaux salées, comme aux Fontaines Salées en Bourgogne, les eaux carbonatées comme à Saint-Allyre à Clermont-Ferrand, les eaux pures comme à Divonne, surgissaient de partout, mais aussi d'autres procédés, comme l'hypnose.

Une pierre a été retrouvée dans les ruines du temple qui porte inscrits ces mots : « *Somno jussus* » , « ... a reçu l'ordre de dormir... ». Ces deux mots signalent évidemment une opération médicale, menée à bien ou destinée à l'être dans le centre de cure.

Les historiens classiques ont parlé à ce propos d'incubation. « *Incubare* » se disait du fait de coucher dans un temple pour y attendre une révélation, en principe celle de son état de santé. Les songes révélaient la nature de la maladie et les procédés à utiliser pour la guérir. Le diagnostic médical a longtemps été considéré comme l'objet d'une divination, ainsi que la thérapeutique associée.

On peut légitimement penser qu'il en était ainsi à Grand et que l'incubation y était pratiquée. Le court texte, dont nous disposons, s'oppose cependant à une explication aussi simplifiée. Il est évident qu'un ordre a été donné au patient et cet ordre, appliqué au sommeil, ne peut être que celui d'un hypnotiseur. Il y a donc incubation induite par une hypnose.

Grand est situé à proximité de Domrémy où la Pucelle d'Orléans, encore jeunette, fréquentait l'Arbre aux fées et la fontaine qui l'avoisine. Merlin l'avait annoncée, dit-on, et de fait Geoffroy de

Monmouth, dans sa *Vita Merlini*, avait mentionné le Bois Chenu. Martin del Rio n'hésitait pas à écrire encore en 1652 que les malins esprits fréquentaient la source, en compagnie de sorciers qui dansaient et gambadaient.

En somme les relations de Jeanne d'Arc avec les druides ne sont pas très claires.

La magie de Merlin

D'autres exemples de phénomènes hypnotiques figurent dans la tradition celtique. C'est ainsi qu'à la fin du XIII^e siècle, Merlin qui mérite bien son nom d'Enchanteur, opère une contre-magie, d'une efficacité redoutable. Peut-être le fait auquel il est fait allusion est-il plus ancien que l'époque à laquelle il est rapporté. Mais tout aussi bien a-t-il été pratiqué, si l'on en croit l'histoire de Jeanne d'Arc, au XIII^e siècle. Dans un cas comme dans l'autre, il témoigne de la pérennité de la tradition magique, c'est-à-dire druidique.

Publié en 1268, le roman de Claris et Laris nous raconte une grande assemblée d'hommes et de femmes, plus de deux mille, dit le récit, qui sont retenus par enchantement. Ils nous paraissent bien en un état de catatonie provoquée par la musique des harpes.

Un chevalier de la Table-Ronde, le Laid Hardi, qui intervient, tombe lui-même sous le coup de la magie.

«...le son de ces harpes, dit le *Roman de Merlin*, a si

grande force que ni hommes ni femmes ne peuvent les ouïr, sauf ceux qui en jouent, sans devenir enchantés, au point qu'ils perdent le pouvoir de leurs membres et tombent par terre comme morts, et y restent ainsi aussi longtemps que le veulent les harpeurs. »

Le narrateur précise que ce type de fascination permet des crimes comme le meurtre et le viol.

Merlin délivrera les envoûtés, qui avoueront ensuite qu'ils étaient comme morts « liés si étroitement qu'ils ne pouvaient bouger ».

Nous sommes ici en présence d'un phénomène de fascination collective qui s'apparente non seulement à l'hypnose simple, mais aussi aux phénomènes de foule que Philippe de Félice notamment décrira au XX^e siècle. Il s'agit en somme d'une « conscience » unifiée par un procédé hypnotique quelconque, parole, dramatisation, chants, musique, en particulier celle des harpes. L'individualité s'efface pour un temps et se confond avec une âme

Nous trouvant par hasard sur les Champs-Élysées le jour et à l'heure de l'arrivée de Khrouchtchev, nous nous sommes rencontré par hasard avec un Hongrois qui avait fui son pays devant l'occupation russe, et qui disaient tout le mal qu'il pouvait du régime communiste. Tout le monde cependant acclamait l'homme qui descendait l'avenue en voiture. Quand il fut à notre hauteur, notre voisin se mit à hurler en levant et en agitant le bras : « Vive Khrouchtchev ! Vive l'URSS ! »

Des équivalents modernes de la fascination apparaissent au XVIII^e et au XIX^e siècles, en milieu médical, sous la conduite de Puységur et de Mesmer¹, puis de Braid, qui donne son nom à l'hypnose. L'étude en est accaparée par la science officielle et par la psychiatrie. Jean-Martin Charcot (1825-1893), professeur à La Salpêtrière à Paris, s'attache à la compréhension de cette diathèse et publie les Leçons sur les maladies du système nerveux (1873-1884). Il confond, et c'est son tort, l'hystérie et l'hypnose, faisant de celle-ci une maladie. Charcot, il est vrai, fut discrédité, mais avec lui le phénomène hypnotique, qui ne le méritait pas.

En 1960, un Colombien, Alfonso Caycedo créa une nouvelle hypnose qu'il baptisa « sophrologie », ou science de l'esprit calme. Il eut le mérite d'abord de reconnaître que tous les hommes étaient susceptibles d'être « fascinés », ensuite d'extraire le mode médical ou médico-psychologique de l'ensemble des applications de l'hypnose. Il voulut réserver l'usage de cette thérapeutique au corps médical, mais il ne put y parvenir.

Ayant moi-même pratiqué la sophrologie médicale pendant une dizaine d'années, à l'école de Caycedo et surtout du breton Jacques Donnars, je me suis attaché, à une époque, à montrer l'universalité de cet art et à en distinguer des exemples, tant dans la Grèce antique que dans l'ancienne Irlande.

¹ Cf. Louis Figuier, *Mesmer et le magnétisme animal*, arbredor.com, 2005. (NDE)

La harpe des Irlandais

L'usage de la harpe à des fins magiques était d'ailleurs bien connu de l'ancienne épopée irlandaise. Cet instrument, qui induisait fort bien l'accouchement sans douleur, servait aussi à faire rire, à faire pleurer et à faire dormir. Dans un article paru dans *les Annales de Sophrologie*², j'ai eu l'occasion de présenter au monde médical cette magie de l'ancienne Irlande.

Divination et conjecture

À l'enchantement, s'ajoutait la divination. Elle est aussi présente dans le récit de Tacite et dans les affirmations de Cicéron. L'art augural, d'ailleurs bien connu des Romains, figure dans les commentaires de l'historien sur le massacre de Mona : « car, chez eux, offrir, sur les autels, le sang des prisonniers et consulter les dieux avec des entrailles humaines était considéré comme des pratiques permises. » C'est là l'haruspice, forme d'augure, qui interprète la volonté des dieux à travers les pièces d'anatomie. On y joignait les auspices où la prophétie se tirait du vol des oiseaux.

Un exemple de cette science des signes nous est encore donné par Tacite, dans ses *Histoires*, IV, LIV. De l'incendie du Capitole (390 avant notre ère), il nous dit que les Druides tirèrent la conjecture qu'il fallait voir là un arrêt du destin et que « la domination

² Republié dans l'ouvrage : *Les états modifiés de conscience*, arbredor.com, 2005. (NDE)

sur l'humanité allait passer aux nations d'au-delà des Alpes ». Si cela est vrai, les prophètes s'étaient trompés. Mais peut-être cela n'est-il encore, de la part de Tacite, qu'une contre-magie, destinée à déstabiliser le pouvoir de l'ennemi.

Le mot, devin ou anciennement divin, du latin *divinus* (gaulois *devos*, *divos*), a, depuis l'antiquité jusqu'à la fin du XIII^e siècle, signifié un théologien. En latin classique, qui est celui de Cicéron, il s'entend à la fois du divin et de l'inspiré. L'expression *a divinis*, utilisée en droit canonique, veut dire : en ce qui concerne les choses divines. Il n'y a donc rien là de péjoratif dans l'emploi qu'en fait Cicéron.

On rapprochera le terme du vocable *magus*, qui, s'il désigne bien le savant chez les Perses, se comprend aussi chez Horace et Lucain, tout simplement et partout, du magicien ou de l'enchanteur. La magie est l'art des enchantements.

Mais ce n'est pas exactement la même chose. L'enchantement, nous venons de le voir, utilise notamment la fascination, l'hypnose et la suggestion tandis que la divination, technique augurale ou conjecturale, est un mode de lecture des signes qui nous sont fournis par notre environnement ou que nous provoquons par le sacrifice.

La technique augurale que Cicéron signale comme étant le propre des mages gaulois est en outre directement liée à la philosophie de la nature. Dans ses *Histoires Philippiques*, à la fin du I^{er} siècle de notre ère, Trogue Pompée signale la science des augures et

l'observation du vol des oiseaux comme un caractère particulier des Druides, plus que de tout autre peuple.

On croit généralement que cette technique est complètement sortie de l'usage. Il n'en est rien. Le symbolisme en est couramment utilisé, au moins en Bretagne, mais sans doute bien ailleurs. Ainsi, le vol d'un rapace, buse ou épervier, est reconnu comme un signe favorable s'il est fait de gauche à droite, sur une route par exemple, défavorable s'il va de droite à gauche.

L'oiseau de mort est bien connu dans la péninsule armoricaine. Tantôt épervier (*sparfell*), tantôt chouette (*kawan*), il apparaît partout où une mort s'annonce. Nous avons nous-mêmes entendu dans la campagne : « Oh ! Penefi doit mourir. Hier soir, j'ai vu l'oiseau... » Par pudeur on dit en effet simplement l'oiseau sans prononcer son nom.

Nous avons vu un drame pressenti par un vol tournant de corbeaux au-dessus d'un groupe de gens, sur la lande. Une personne présente annonça le malheur, qui eut effectivement lieu une quinzaine de jours plus tard.

Tout ceci est bien vivant, n'en déplaît aux rationalistes à tout crin.

Pour l'occultiste, il n'y a pas de frontières dans le monde. L'univers communique dans toutes ses parties. L'oiseau, de mort ou de vie, est en relation avec l'homme et il est capable d'exprimer le problème de l'homme. Peut-être l'homme est-il en mesure d'exprimer le problème de l'oiseau.

Chapitre IV : La médecine

D'Asklepios à Hippocrate

Asklepios, en latin Esculape, dieu de la médecine, était le fils d'Apollon l'Hyperboréen. Celui-ci avait lui-même, avec sa sœur Artémis, enseigné l'art médical au Centaure Chiron, qui devint à son tour le maître d'Asklepios. Les Grecs attribuaient donc une origine hyperboréenne à la médecine.

Hippocrate descendait d'Asklepios à la 17^e ou peut-être 19^e génération. Il se liait donc à une tradition hyperboréenne, introduite quelque six siècles avant lui en Grèce. Esculape, nous dit Tzetzes, était le père de Podalire, père d'Hippolochus, père de Sostrate, père de Dardanus, père de Crisamis, père de Cléomytades, père de Théodore, père de Sostrate II, père de Crisamis II, père de Théodore II, père de Sostrate III, père de Nébrus, père de Gnosidicus, père d'Hippocrate I, père d'Héraclide, père d'Hippocrate II.

Homère a mentionné les fils d'Asklepios, Podalire et Machaon, parmi les Grecs qui participèrent à la guerre de Troie. Cela nous renvoie à son sujet et au sujet de son père Apollon au XIII^e siècle avant notre ère. Il peut ne s'agir toutefois que d'un avatar d'Apollon et l'existence du dieu en pays hyperboréen est peut-être beaucoup plus ancienne.

Les sources de la médecine grecque, selon Émile Littré, sont au nombre de trois. La première est constituée par des collèges de « prêtres-médecins » (c'est l'expression même de Littré), les temples d'Asklepios ou *Asklepions*. L'historien a le tort de les rattacher à la tradition des prêtres-médecins d'Égypte, alors que rien ne l'y autorise. La fable grecque nous les montre plus proches des prêtres-médecins d'Occident, je veux dire les druides.

La seconde des origines de la médecine grecque se trouve dans les philosophes de la nature ou physiologistes, dont nous avons eu l'occasion de parler et qui rejoignent aussi la tradition druidique.

La troisième enfin serait celle des gymnases « où, nous dit Littré, les chefs de ces établissements avaient donné une grande attention aux effets sur la santé, des exercices et des aliments ». c'est là une médecine plus laïque que les précédentes et surtout la première.

Il nous semble bien établi ainsi que la médecine d'Hippocrate descendait en droite ligne de la médecine des pré-Celtes, qu'elle était parvenue en Grèce vers la fin de l'ère mégalithique et de la civilisation minoenne.

La médecine des druides

Morgane, dans la *Vita Merlini* de Geoffroy de Monmouth, conduit Arthur dans l'île d'Avallon. Elle y soigne et guérit Arthur, en lui appliquant les remèdes. Elle se comporte en druidesse. Car Morgane, cette

femme libre, est d'abord médecin. Elle manie la science de la transformation : le mal est tourné en bien, le symptôme néfaste est supprimé ou atténué, les forces de vie sont valorisées.

Quoi qu'il en soit, Hippocrate était d'origine hyperboréenne. D'Apollon jusqu'à lui, une lignée de prêtres entretenait la flamme de la médecine, art druidique s'il en est. Dira-t-on que la médecine européenne est d'origine druidique ?

Hippocrate (460-377) était le plus grand, vers les origines. Et « le plus grand depuis Hippocrate » fut le créateur de la médecine moderne, René-Théophile-Hyacinthe Laënnec, né à Quimper (1781), mort à Douarnenez, au manoir de Kerlouarnec (1826).

Laënnec était-il un druide ? Il est certain qu'il était l'héritier, sans discontinuité, d'une longue filière, entretenue depuis toujours en Armorique. Héritage de guérisseurs certes, mais aussi de savants. La tradition médicale bretonne est bien suivie depuis l'Antiquité. D'autres grands médecins ont jalonné son parcours. Certes François Broussais (1772-1838), l'adversaire de Laënnec, mais aussi Gourmelon au XVI^e siècle qui régna sur la psychiatrie à Quimper.

Mais bien plus haut dans l'histoire, à l'époque où la barbarie domine en Occident et où seuls les Scots, Irlandais et Bretons, représentent encore la civilisation, un Traité de médecine breton naît sous la plume d'un scribe, sans doute moine celtique, un peu avant l'an 800. On conserve aujourd'hui à Leyde un manuscrit, le *Codex Vossius* Lat. F 96 A, écrit en vieux breton

et en latin, fragment de deux feuillets comprenant 70 noms de plantes et de maladies.

C'est à Bordeaux cependant qu'était né le compendium des connaissances médicales gauloises, le *De Medicamentis* de Marcellus Empiricus (346395). On peut penser qu'il regroupe dans ses 1800 prescriptions médicales l'essentiel de la pharmacopée celtique et de la magie thérapeutique. En outre, la connaissance de l'eau médicale recouvre plus de cinquante stations thermales, uniquement sur le continent.

Toujours dans le Bordeaux du IV^e siècle de notre ère, le poète Ausone chantait la Divonne, ainsi appelée, nous dit-il, en langue celtique, fontaine divine s'il en est. C'est au début de ce même siècle, qu'en 309, l'empereur romain Constantin avait fait un pèlerinage aux sources, au Temple de Grannos.

On peut donc parler d'une médecine celtique, au moins aussi importante que la médecine grecque d'Hippocrate et de Galien. Il est surprenant qu'à l'heure actuelle, en dépit de la publication des deux ouvrages majeurs, et des fouilles menées dans les stations thermales de France, le contenu en soit presque entièrement inconnu. Il y a en tout cas, tout lieu de penser qu'il s'agit là du trésor des grands médecins celtiques, à savoir les druides.

Il est certain d'autre part, que l'hydrothérapie en Gaule celtique a conservé intégralement les coutumes de l'eau et que les écrits à ce sujet dans la France du XIX^e siècle apportent le fruit d'une longue tradition évolutive.

Ce qui apparaît de plus certain, c'est que toute la médecine occidentale résulte de la médecine hyperboréenne. Nous avons vu comment Asklepios et Hippocrate s'y rattachaient, et comment Apollon lui-même appartenait à cette culture.

Un personnage comme Marbode (1035-1123), tout évêque de Rennes qu'il fût, s'intéressait à l'action des pierres. Pour lui, l'agate chasse les serpents et guérit de leurs morsures. L'émeraude rend éloquent, elle favorise la divination et l'art de l'avocat. Un exemple curieux, qui combine la pétrographie, l'astrologie et la magie, nous est fourni par la sélénite ou pierre de lune. Cette gemme qui a l'aspect du jaspe vert, évolue selon les phases de la lune, croissant quand elle croît, décroissant quand elle décroît. Le jaspe, dont fut fait l'anneau que Tristan donna à Yseult et qui leur servit de moyen de reconnaissance (ce que Marbode ne dit pas), défend contre le péril et fait fuir les fantômes de la nuit. Paracelse, cinq siècles après Marbode, écrira que « les mages ont préparé des pierres ou d'autres objets » et que « ceux qui les ont portés ont vu la fièvre ou d'autres maladies disparaître ». Hildegarde de Bingen (1098-1179), abbesse du Rupertsberg, vivait à l'époque de Geoffroy de Monmouth, de l'*Historia Regum Britanniae* et de la *Vita Merlini*. Les neuf livres de sa *Physica* comprennent 230 exemplaires de plantes et de nombreux animaux, des pierres et des métaux. Elle envisage la thérapeutique en fonction des qualités chaude ou froide des éléments, ainsi que de leur humidité. Ses sources sont obscures : cette

importante pharmacopée plonge ses racines dans la même nature qu'Hippocrate et Galien, que Marcellus de Bordeaux, mais ne s'y réfère pas.

En fait, Hildegarde est d'un pays celtique qu'a toujours occupé le peuple gaulois des Trévires. De Grand à Trêves, il n'y a pas 200 km et l'on peut se demander si Hildegarde ne se rattache pas au sacerdoce illustre de Grand.

À l'autre extrémité de l'Europe, et quatre siècles plus tard, Anne de Bretagne (1476-1514), duchesse souveraine de Bretagne, est un mage, savant et entouré de savants. On lui offre un somptueux ouvrage, livre de botanique camouflé dans un livre d'Heures. Les illustrations du manuscrit sont bien diverses : en fait 46 images pieuses (grand format, pleine page) attirent l'attention des Inquisiteurs, loin des 12 signes du Zodiaque et des 329 sortes de plantes qui décorent, avec leur nom latin et leur nom français, toutes les pages de l'ouvrage. C'est la continuation du *Traité de médecine bretonne* et du *De Medicamentis* de Marcellus de Bordeaux.

Les plantes

Il nous faut pénétrer plus avant dans les domaines de la thérapeutique de ces grands médecins qu'étaient les druides. Deux domaines donc s'ouvraient à eux : celui des plantes et celui des eaux.

Nous avons évoqué déjà les solanées, qui ser-

vaient d'anesthésiques et de calmants, plus ou moins puissants.

Hippocrate recommandait la colchique contre la goutte. Il est peu probable qu'elle n'ait pas été connue et utilisée fort avant lui, alors qu'elle est commune dans les prés de l'Europe. Les médecins préféraient le bulbe frais qui contient un suc laiteux, âcre et drastique. Au XIX^e siècle, on employait des formes spécialisées comme la teinture de Cocheux, l'Eau médicinale d'Hudson, les Gouttes de Reynolds, les Pilules de Lartigue et l'Antigoutteux de Want.

Marcellus signale l'utilisation de l'armoise et donne son nom gaulois : *bricumum*. On connaît d'ailleurs de longue date son emploi comme emménagogue et abortif. « Cherche là où elle pousse, nous dit le médecin de Bordeaux, et quand tu l'auras trouvée, tu l'arracheras de la main gauche, un matin avant le lever du soleil, et tu t'en ceindras les reins nus. » On l'employait ainsi contre les douleurs lombaires.

Ceci nous amène à remarquer la pratique constante dans la pharmacopée antique, et même médiévale, qui consiste à cueillir avec cérémonie le simple que l'on recherche. On n'arrache pas l'armoise avec n'importe quelle main, mais avec la gauche seulement. Dans d'autres cas, on accompagnera la cueillette d'une prière à la Terre, destinée à éviter le courroux de la déesse pour le vol qui lui est fait.

La Bardane (*Arctium lappa* L.) est connue aujourd'hui pour son pouvoir bactéricide sur les germes Gram +. On la ramasse le long des chemins et dans les terrains incultes. Elle sert principalement

dans les maladies de la peau, la gale, le rhumatisme. On l'employait notamment dans la furonculose et pour lutter contre l'infection.

L'acide acétylsalicylique nous est connu aujourd'hui par l'Aspirine. L'usage, aujourd'hui considérable de cet astringent et fébrifuge remonte à la connaissance qu'en avaient les druides sous la forme de l'écorce de saule. L'acide salicylique, qu'on extrait également de la reine des prés, est un antiseptique remarquable. La potion salicylée que présentait encore Dorvault en 1893, à l'aube de la médecine moderne, comprenait :

Acide salicylique	1
Huiles d'amandes douces	20
Sirop amygdalin	25
Eau de fleurs d'oranger	45
Gomme arabique	p. 10
Une cuillerée à thé toutes les trois heures.	

Ces quelques exemples, choisis parmi de très nombreux simples, montrent que la pharmacopée des druides était riche et généralement efficace. En particulier, tous les remèdes dont le nom gaulois nous est donné par des auteurs de l'Antiquité, ce qui est un certificat d'origine, sont des produits utilisés aujourd'hui en pharmacie officinale et reconnus porteurs d'un élément thérapeutique.

Les préparations magistrales

Entre médecine et magie, il n'existe pas de différence. Tout ce qui modifie est de l'art du druide et l'art du druide est magique. L'astronomie évolue,

mais l'on n'a pas de prise sur elle : c'est la volonté des dieux, comme à un moindre titre, le raz-de-marée ou le séisme ou l'éruption volcanique. L'architecture en revanche, l'art en général, la céramique, la forge sont les grandes formes de la mutation.

Que je construise une maison ou un temple, que je modèle une poterie sur un tour, que je travaille le fer rouge au marteau, que je taille un bois de construction ou une baguette magique, en tout cas j'opère avec mon esprit, avant même d'y mettre les mains.

Le temps est le grand modificateur. Même les menhirs subissent l'érosion et changent de forme. Des cinq mille pierres debout qui constituaient les

Alignements de Carnac, il ne reste plus que 2600. Les Pyramides d'Égypte ont perdu leur couverture. Angkor est en ruines. Le but de la pharmacologie est d'entrer dans la thérapeutique, donc de modifier l'homme. Mais elle ne peut empêcher le vieillissement, ni le mort.

Ce n'est d'ailleurs pas le but de la médecine.

La pharmacopée est une technique subtile qui se pratique avec respect et prière. On est là en contact immédiat avec les forces de la nature. Dans quelle mesure ne commettons-nous pas aujourd'hui des viols ? Je regardais récemment un film de Nicolas Hulot sur le Tibet et sa civilisation traditionnelle. J'étais dans l'admiration de voir les médecins préparer, à base de minéraux écrasés menu et de plantes pressées des prescriptions qu'ils réalisaient eux-

mêmes avec attention. Ils me paraissaient dans un accord parfait avec la terre productrice.

Les prescriptions magistrales que nous avons bien connues en Occident aussi, sont des mélanges de végétaux, de minéraux et d'animaux. La corne de cerf voisine avec le *Ruscus aculeatus* et le Pumex ou Pierre-Ponce. Les trois règnes sont représentés.

À côté du vin de cantharides ou du vin de cloportes, le Dorvault de 1893 connaissait la formule de l'huile de foie de morue ferrugineuse :

Huile de foie de morue	250
Carbonate de soude pulvérisé	14
Sulfate ferreux cristallisé	15
Eau distillée	250

ainsi que la crème pectorale de Huc :

Beurre de cacao	30
Sucre	30
Sirop de limaçons	30
Sirop de violette	30

Le *Codex* de 1818 possédait des compositions anciennes et efficaces, comme cet Alcoolat vulnéraire :

R. Foliorum et summitatum siccatorum	
Salviae officinalis	128
Angelicae Archangelicae	128
Tanacetum vulgare	128
Artemisiae Absinthii	128
Anethi Feniculi	128
Menthae vulgaris	128
Hyssopi officinalis	128
Thymi vulgaris	128

Anthemidis nobilis	128
Origani vulgaris	128
Origani Majoranae	128
Melissae Calaminthae	128
Lavandulae Sicae	128
Alcoolis (12-22 B ^e)	24 000
destillent, ut artis est, balneo maris donec exceperis liquoris	20 000
Nota. Summa aromaticorum	1 664
Cujus ratio ad Alcoollem destillatione elicited erit circiter.	

Le *De medicamentis* de Marcellus de Bordeaux est l'un des monuments plus riches de la pharmacopée universelle. On peut compter quelque 500 médicaments, répartis dans 36 chapitres de thérapeutique. On y reconnaît :

- 1 des médicaments végétaux, soit sous leur forme naturelle (Saponaire, cresson, plantain...) soit en préparations (opium, encens...).
- 2° des médicaments minéraux : calamine, oxyde de cuivre, sels d'arsenic...
- 3° des médicaments animaux : corne de cerf, fiel de taureau, vipère...
- 4° des *excreta* animaux : fumier de cheval, urine d'enfant...
- 5 des aliments, pour la plupart grecs, comme le miel d'Attique « le meilleur ».

Le manuscrit de Leyde contient également quelques préparations comme celle-ci : (...) *caes scau, caes spern,*

caes guaern, caes dar, caes cornucaveri, caes colaenn, caes aball (...) où l'on reconnaît le sureau, l'épine noire, l'aulne, le chêne, le houx, le pommier...

On remarquera l'importance de l'ophtalmologie chez les Gaulois. Les collyres qui s'inscrivaient sur des cachets d'oculiste, pour être appliqués plus aisément sur l'ordonnance, sont très nombreux. Les ex-voto sur plaques rectangulaires de bronze ou d'argent, représentant des yeux, abondaient également. On en a trouvé une centaine au temple de Moristagus au Mont-Auxois.

L'eau guérissante

Jules Toutain, en 1920, dans son ouvrage sur *les Cultes païens dans l'Empire romain* (Paris, E. Leroux) écrivait ceci :

« Sauf erreur ou confusion, nous pouvons donc tenir pour démontré que, dans l'état actuel de la science, 760 lieux de culte indigènes sont connus dans les limites de la gaule romaine... »

Ce n'était pas seulement des sanctuaires de l'eau. Mais la plupart d'entre eux comportait une source guérissante, de la même manière qu'en Bretagne, la plupart des églises étaient avoisinées par une fontaine sacrée.

L'eau avait par elle-même des vertus particulières. Il n'est pas possible de vivre plus de trois jours sans boire et les anciens le savaient aussi bien que nous. C'est en effet l'un des faits fondamentaux de l'exis-

tence. Le fait est si net que l'habitat se dispose normalement en fonction des sources et des puits. Les sols imperméables et le climat humide de l'Armorique engendrent des villages dispersés dans la campagne, les sols calcaires de la Beauce concentrent les maisons, de loin en loin, sur la grande plaine agricole.

Il n'y a donc pas à proprement parler d'eau divine et salubre (Divona) et d'eau ordinaire. Il y a cependant des eaux potables et des eaux, même à cette époque, polluées. L'eau stagnante est néfaste. Il est même des fontaines empoisonnées et l'art de la guerre enseigne à viciar les sources de l'ennemi.

À côté de cela, bien des fontaines ne débitent pas d'eau pure, mais des eaux minéralisées, chlorurées ou carbonatées sodiques. Certaines sont chaudes, et même très chaudes, d'autres plus tièdes ou, plus rarement froides. Ces sources thermales sont le résultat du contact, à l'intérieur de la terre, entre l'eau et le feu central, trois des éléments essentiels, reconnus par les philosophes de la nature, quand elles parviennent au griffon, c'est-à-dire à l'air libre. L'action des quatre éléments se retrouve donc dans le produit.

Cependant, cette totalité n'est pas exigée pour fournir un pouvoir thérapeutique. Bien des fontaines sacrées sont normalement froides, faiblement minéralisées et cependant tenues pour efficaces. Le *Codex* de 1818 mentionne encore parmi les ingrédients officinaux, l'Eau de fontaine, *Aqua Fontana*, dont la définition est la suivante :

« *Pro terrarum quas permeat varietate, varias quoque*

materies secum trahit et solvit. Saepius oneratur Carbonate et Sulfate Calcis. Id ipsi commune cum aliis est, ut quo plus aëris ex atmosphaera soluti ipsi inhaeserit, eo sentiatur gustu suavior, et alimentorum digestioni faveat melius.»

Le pharmacien parisien qui, sous Louis XVIII, a rédigé les enseignements de la Faculté, nous dit ceci :

« À cause de la variété des terres qu'elle traverse, elle entraîne et elle dissout des matériaux variés. Elle est chargée assez souvent de carbonate et de sulfate de chaux. Ceux-ci sont communs avec d'autres, de telle manière que plus ils adhèrent en dissolution à l'air de l'atmosphère, plus le goût en est bon et meilleure la digestion des aliments ».

Après avoir examiné successivement *Aqua* ou *Oxidum Hydrogenii* (*Oxygenii ratio 0,88 Hydrogenii vero 0,12*), l'*Aqua Fontana* que nous venons de rencontrer, l'*Aqua Pluvialis* ou Eau de Pluie, l'*Aqua Fluviatilis* ou Eau de Rivière, le *Codex* de 1818 en vient tout naturellement à l'*Aqua Mineralis* ou Eau Minérale.

« Hec nomine insigniuntur Aquae, quas ex ipsis scaturiginibus inficiunt materiae, quarum vis aliquam mutationem corpori in quod ingeruntur afferre valet. Variis quo-que distinguuntur nominibus, pro natura et vi solutorum varia. Sic habentur quas dicunt Acidulas, Alkalinas, Salinas, Sulfuratas, Ferrugineas seu Martiales.»

C'est-à-dire : « Les eaux de ce nom, que des matériaux imprègnent à partir de ces sources, sont ren-

dues remarquables. La force en est capable d'apporter quelque changement corporel à qui les ingère. Elles sont distinguées encore par des noms à cause de la nature et de la vertu variée des solutés. On a ainsi ceux qu'on appelle des acides, des alcalis, des sels, des sulfures, des ferrugineuses ou martiales. »

Il est intéressant de lire sous la plume d'un pharmacologue du début du XIX^e siècle la vieille notion de « mutation corporelle ». Le but de la médecine est en effet la transformation du corps et de l'âme, et nous rejoignons ici le principe même de la magie. La simple « eau de rivière » comporte cette puissance.

Les stations de l'eau

Parmi les nombreuses stations, il en est un certain nombre où des fouilles archéologiques ont mis au jour des structures thermales antiques.

C'est le cas notamment de Luxeuil où, en 590, lorsque l'Irlandais Colomban arriva en prédicateur, il trouva des statues de l'ancienne religion que vénéraient toujours les habitants des lieux. Y avait-il encore des druides ? C'est probable.

À Aix-la-Chapelle, les eaux étaient dédiées à Granos, comme à Grand, dans le voisinage. C'est peut-être de l'une et de l'autre de ces anciennes stations que provenaient les connaissances médicales dont fit preuve au XII^e siècle Hildegarde de Bingen.

À Bourbonne-les-Bains, on a retrouvé le captage

antique, une salle à colonnes et deux piscines avec des cabines et deux pièces au-dessus d'un hypocauste.

Neris porte le nom de son dieu Nerios qui y régnait en compagnie d'Epona. L'eau est à 51. On a trouvé des monnaies et des céramiques. Trois salles se trouvaient là avec deux aqueducs.

Les Fontaines Salées, près de Vézelay en Bourgogne, comportait, bien avant l'invasion romaine et la guerre des Gaules, onze puits à cuvelage de chêne qui nous ont été conservés.

Le même cuvelage a été retrouvé à Vichy. Des statues antiques, en particulier celle d'une femme atteinte d'ostéomalacie, semblent être là comme des ex-voto, dont l'usage est bien connu. Aux sources de la Seine en particulier on en a découvert de nombreux. Quant à l'ostéomalacie de la patiente, elle avait, de fait, être favorablement influencée par les carbonates de soude, de calcium et de magnésium qu'on trouve à la Grande Grille.

La chirurgie et l'anesthésie

Nous sommes mal renseignés sur la thérapeutique chirurgicale. Nous ne savons rien en particulier des opérations sur les membres telles que la guerre et les accidents pouvaient les imposer. L'asepsie ne pouvait être que sommaire, puisqu'elle le fut jusqu'au XX^e siècle. L'alcool pouvait y servir, mais aussi la cautérisation.

Il servait également très certainement à l'anes-

thésie. Sous les guerres de l'Empire, on administrait encore un litre d'alcool aux hommes auxquels on devait couper la jambe. Des préparations plus savantes étaient utilisées à partir de solanées notamment, comme la belladone, d'une toxicité modérée, mais d'un effet hallucinogène certain.

L'opération la plus commune était la trépanation. On la trouve dès l'époque néolithique, sans qu'on sache le pourquoi de cette intervention. Son existence au temps des mégalithes est une preuve de plus de la présence de druides à cette époque, c'est-à-dire de gens qui avaient le savoir. Peut-être voulait-on chasser le démon, ou tout bêtement évacuer le sang, mais en tout état de cause, nul ne pouvait toucher un homme à la tête, qui n'ait eu la reconnaissance de l'environnement.

La thérapeutique magique

La magie n'est pas séparée de la thérapeutique courante, car la différence n'est pas faite entre le rationnel et l'irrationnel, ou plus exactement, on ne connaît que l'expérimental. L'usage de la digitale n'est pas plus rationnel que l'incantation. Pourquoi la digitale agit-elle comme elle le fait ? Nous disons à cause de la digitaline. Mais pourquoi la digitaline agit-elle ainsi ? On en revient toujours à une constatation expérimentale.

Si la formule magique agit d'une façon que nous appelons psychosomatique, ou par un effet placebo,

ce qui revient au même, cela n'empêche pas qu'elle agisse. Après tout, nous ne savons pas plus pourquoi le placebo agit et pourquoi la digitale en fait autant.

Les formules incompréhensibles de Marcellus de Bordeaux sont semées à travers son ouvrage au milieu des prescriptions magistrales et des phrases plus claires, mais d'effet toujours aussi inattendus. Ainsi contre les borborygmes, on a coutume de dire la déclaration suivante :

« Borborygme stagnant (?), je borborygmocéderai (?). Des bergers te trouveront. Sans les mains, ils te ramasseront. Sans feu, ils te cuiront. Sans dents, ils te mangeront. Trois vierges au milieu de la mer avaient une table de marbre posée, deux tordaient dans un sens et une dans l'autre, de même que cela ne s'est jamais fait, que de même jamais la noble Gaia Seia ne connaisse la douleur du borborygme ! »

Pour le traitement de l'oreille moyenne, il suffit de dire trois fois neuf fois « *Soksokam sukuma* ».

Un manuscrit du XII^e siècle conservé à la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier contient une prière à la Terre et une prière à toutes les herbes. Ce sont des invocations destinées à se concilier les faveurs de la Terre à laquelle on s'apprête d'arracher ses enfants, pour qu'elle soit propice et efficace. Cette oraison est rapportée aux « anciens païens », sans excuse d'aucun genre.

Chapitre V : L'astronomie

Le soleil et la lune

Je prends un piquet. C'est l'Un. J'y attache un câble à l'extrémité duquel je fixe un deuxième piquet : les deux bois et la corde forment une triade fondamentale.

Après avoir fixé en terre, en un point qui deviendra central, le premier piquet, je tends le câble et je tourne. Je trace ainsi un cercle dont le rayon est le câble. Je maîtrise un ensemble qui est fondé sur les rapports $2 \pi R$ et πR^2 .

J'enlève tout le matériel qui a fini de jouer son rôle et je plante au point central un bâton droit de quatre ou cinq pieds qui devient ainsi un gnomon.

Puis j'observe, au long du temps ce qui se passe. Je note soigneusement, chaque jour, l'endroit où, sur mon cercle, le soleil se lève, l'endroit où, sur mon cercle, le soleil se couche. J'inscris aussi l'évolution des ombres du gnomon. Autrement dit, j'écris l'histoire du soleil au sol.

D'une manière synthétique, je me trouve en présence de quatre directions : celle du lever de l'astre au solstice d'été, c'est l'orient et celle du coucher de l'astre à cette même époque, c'est l'occident, qui déterminent sur le cercle une ligne droite ; le point où

le soleil est le plus haut et c'est le midi ; le point central où le soleil n'apparaît pas, et c'est le nord.

J'ai ainsi dessiné une croix. Le terme est parfaitement inadapté : il désigne un instrument de supplice en forme de tau et non le carrefour de quatre routes. C'est donc bien plutôt un « quatre-vents » (ou quatre-avents, *quatuor adventus*).

L'ensemble forme une « croix celtique » ou quatre-avents fondamentaux, qui retrace le mouvement paternel du soleil. Nous sommes ici en présence du Grand Architecte de l'Univers, manifesté grâce au compas, le câble et les deux piquets, et à l'équerre qui détermine à 90 les deux rayons fondamentaux du cercle, enfin au rayon solaire lui-même.

On peut procéder de même avec la lumière de la lune, ou avec la direction de Cassiopée. La figure a une valeur universelle pour tous les mouvements du ciel. Les éclipses s'inscriront comme une combinaison des hauteurs des astres et de leur situation.

Nous sommes aux fondements de l'astronomie et de l'architecture. On sait que les applications du gnomon se sont trouvées dès la préhistoire et que les mégalithes, comme plus tard les églises, suivent une règle astronomique. Le monument le plus illustre à cet égard est le tumulus de *Brug na Boine* à Newgrange, en Irlande, qui possède un oculus allongé

Les éclipses

En 1812, L. B. Francœur, professeur de la Faculté

des sciences de Paris, publiait chez la Veuve Courcier à Paris, son *Uranographie ou Traité élémentaire d'Astronomie, à l'usage des personnes peu versées dans les mathématiques, accompagné de planisphères*. Nous avons trouvé là un texte simple pour expliquer comment nos ancêtres pouvaient envisager les éclipses.

Après avoir expliqué qu'une éclipse est due à l'alignement en ligne droite de la lune, du soleil et de la terre, avec des modifications dues à la parallaxe et au mouvement de la terre, Francœur nous explique — ou aurait pu expliquer à nos ancêtres :

« La justesse avec laquelle on est parvenu à calculer et prédire la durée, l'étendue, l'instant des éclipses, doit convaincre de l'exactitude des calculs astronomiques ; car ces circonstances dépendent de la situation relative de ces corps, de leurs distances, de leurs volumes, de leurs vitesses et de la parallaxe...

« Il est clair qu'il y aura éclipse toutes les fois que la lune ayant zéro de latitude, c'est-à-dire étant dans ses nœuds ou sur l'écliptique, aura en outre la même longitude, ou 200° de moins. Il pourra y avoir encore éclipse dans des circonstances très voisines de celles-ci ; le calcul de l'étendue du cône d'ombre comparé à la latitude, détermine alors l'heure et la durée du phénomène.

« ...le temps de la révolution synodique des nœuds est de 346,61963 jours; en le comparant à celui de la lunaison, ou 19,530588 jours, on voit que ces nombres sont à très peu près dans le rapport de 223 à 19 (...) Ainsi, toute les 223 lunaisons, ou tous les 18 ans et

11 jours, le soleil et la lune se retrouvent à la même position par rapport au nœud lunaire. Les éclipses doivent donc revenir à peu près dans le même ordre, ce qui donne un moyen simple de les prédire. C'est cette période que les Chaldéens nommèrent Saros. Mais le rapport dont nous venons de parler est altéré par les inégalités des mouvements du soleil et de la lune, qui y produisent des différences sensibles...»

Si les Chaldéens, comme nous en avons la certitude, avaient la possibilité de calculer les éclipses, il paraît bien probable que les hommes des mégalithes en faisaient autant. En 1967, Alexander Thom, s'intéressant à l'astronomie des Mégalithes, écrivait dans ses *Megalithic sites in Britain* publiés à University press d'Oxford, les lignes suivantes :

«La lune décrit une orbite autour de la Terre inclinée sur l'écliptique selon un angle qui varie périodiquement d'une petite quantité (environ $0,5^\circ$) par rapport à la valeur moyenne de $i=5^\circ 5'$. Les astronomes croient que cette valeur moyenne est demeurée constante pendant de nombreux milliers d'années. Si nous substituons l'orbite de la lune à l'équateur, ceci peut servir à expliquer les termes. La ligne PQ est appelée alors la ligne des nœuds. Cette ligne, comme la ligne équinoxiale, se meut aussi en rond dans l'écliptique et beaucoup plus rapidement. Elle accomplit un circuit complet en 18.6 années. Cette rotation de la ligne des nœuds a un effet important sur la position de la pleine lune dans le ciel. Quand nous regardons la pleine lune, le soleil est dans notre dos

au-dessous de l'horizon, éclairant le côté de la lune que nous regardons. Ainsi la lune est-elle toujours diamétralement opposée au soleil. Il s'ensuit que si l'inclinaison de l'orbite de la lune sur l'écliptique était zéro, la pleine lune serait toujours éclipsée puisque la Terre serait directement entre le soleil et la lune. En fait, la lune peut être éclipsée seulement quand elle est proche de l'écliptique. Il s'ensuit aussi qu'au solstice d'hiver, quand le soleil est à sa plus basse déclinaison, la pleine lune est à sa plus haute déclinaison et ainsi nous donne la plus grande et la plus longue illumination.»

Les faits astronomiques sont donc relativement simples et peuvent être appréhendés par des hommes très observateurs, même s'ils n'ont pas la masse de nos connaissances modernes.

Les étoiles

Apollon et Artémis étaient des extrêmes Occidentaux qui avaient gardé le contact avec leur pays d'origine, sans doute la Letania, domaine de leur mère Leto.

Mais il est d'autres personnages de la tradition religieuse grecque qui se rattachent à cette région du monde. Tout avait commencé avec l'existence là-bas d'une femme d'envergure, l'une des Trois Gorgones qu'on appelait Méduse, la Reine. Cette reine des Hespérides avait un terrible pouvoir, celui de fasciner les hommes et de les transformer en pierres.

Nous voilà ramenés à cette terre sacrée des Pierres, à laquelle appartiennent le roi Arthur et la déesse grecque Artémis. Nous voici aussi ramenés à cette légende commune à tous les mégalithes d'Europe et d'Afrique, selon laquelle les menhirs sont des hommes pétrifiés. Ainsi à Brasparts, au pied de la montagne de Kronan, une file de menhirs est-elle une noce transformée par la vertu d'un prêtre qui portait le Saint-Sacrement. Évidemment, cette dernière forme est récente. Le mage, qu'on retrouve ailleurs sous les traits d'un saint chrétien aux usages bien païens, n'était peut-être à l'origine que la reine, Méduse.

Le chaos de Huelgoat, ou celui de Toul-Goulic, ou encore les pierres de Tregunc, et bien sûr les Alignements de Carnac, légionnaires « romains » alignés en granit sur 5 km, ne sont-ils pas les œuvres de la magie de Méduse ? La Letavia n'était-elle pas d'ailleurs aux ordres d'une femme terrible, qui tuait ses amants et les jetait dans le gouffre de Huelgoat, parsemé de boules de granit qu'on appelait Art. Elle-même se nommait Ahès, d'un antique Artes peut-être, et elle a laissé son nom à la cité de Ker-Ahès, Carhaix et à quelques autres Carhaix en Bretagne.

Ahès était-elle la Reine Artémis, *Medousa Artes* ?

La Gorgone devait son pouvoir fascinant à sa chevelure faite de serpents. On sait le rôle de cet animal dans la mythologie de la Letavia. Des serpents sont gravés à Gavrinis et peut-être à Lanmeur, des femmes à queue de serpent occupent encore les façades des

églises, les Alignements de Carnac sinuent ainsi que les entrées de dolmens.

Dans tous ces exemples, les ophidés sont liés à la mort, tant sur la chevelure de Méduse que sur les monuments d'Occident. Ils procurent la mort, c'est-à-dire la transformation. L'homme n'est pas anéanti, il est transformé en pierre.

Quoi qu'il en soit cependant, Méduse régnait sur l'Extrême-Occident. Sa renommée sans doute et ses méfaits attirèrent vers les rivages de l'océan, un beau jeune homme ? Persée réussit à rencontrer la Méduse, à la tuer et à lui couper la tête. Du sang ainsi versé sortit le cheval Pégase qui se rapproche du Marc'h létavien.

Le chef de la dame conserva son pouvoir et Persée put s'en servir pour pétrifier quelques personnes, après quoi il s'en débarrassa en le donnant à la déesse Athéna, qui le mit sur son bouclier.

Persée rencontra ensuite Andromède, fille de Céphée et de Cassiopée. Elle était attachée à un rocher en mer et livrée aux assauts d'un monstre. Persée la délivra, l'épousa et en eut un enfant. Céphée qui s'était révolté contre lui fut pétrifié par la tête de la Gorgone. Il est remarquable que tous ces gens ont fini dans les étoiles. Ils ont donné des noms à des constellations que nous appelons toujours ainsi : le ciel est en partie peuplé de gens de chez nous, quelque peu hellénisés. Est-ce à dire que l'astronomie vient, du moins pour une part, de chez nous ?

Ces constellations hyperboréennes sont groupées dans le ciel. De Pégase, on passe à Andromède, d'Andromède à Persée, de Persée à Cassiopée, de Cassiopée à Céphée et l'on approche ainsi de la Polaire. Un ciel hyperboréen se dessine ainsi entre Algénib de Pégase et la grande Ourse. La Petite et la Grande Ourse ont la forme caractéristique des dolmens à chambre, avec leur entrée sinusoïdale et leur élargissement terminal. Leur nom *Arktos*, l'Ours, en grec ressemble fort à l'Artos celtique ou préceltique, la Pierre, alors même qu'*arktos* existe aussi en celtique au sens d'ours. Le fils de Persée et d'Andromède, Persée II, il finit en Perse, à laquelle il donna son nom. La Perse serait-elle, non pas venue de Scythie, comme le prétend la théorie indo-européenne, mais de l'Atlantique ?

On est ici mis en présence d'un mouvement de populations qui va, non pas d'est en ouest, comme on le dit toujours, mais d'ouest en est. Apollon et Artémis, comme Persée II, s'en vont de l'Extrême-Occident vers l'Orient, et particulièrement la Perse.

On rapprochera de ce mouvement de migration, l'arrivée des Pélasges qui auraient atteint la Grèce et divers points de la Méditerranée vers 2600 avant notre ère et celle des Peuples de la mer qui atteignirent l'Égypte peu après 1200.

Jean-Jacques Prado a, depuis longtemps, signalé ce *Drang nach Osten* peu connu. Les Galates ou Gaulois devaient renouveler cette marche vers l'orient vers la fin du I^{er} millénaire avant notre ère : en 298, ils sont

en Thrace, en 278 ils parviennent à Delphes qu'ils pillent et en 270, les Volques s'installent sur le plateau de Phrygie, en Asie Mineure.

Les poussées de l'Occident vers le Moyen Orient sont donc relativement nombreuses, l'influence de la Celtique toutefois certaine.

La grande et la petite Ourse : en grec et en celtique, *arctos*, l'ours. On peut se demander si ce sens n'a pas supplanté celui d'Artos, en celtique ou en préceltique la Pierre.

Cassiopée : c'était la femme de Céphée dans le monde hyperboréen. Elle se crut plus belle que les déesses qui s'en vengèrent en l'obligeant à donner sa fille Andromède à un dragon.

Céphée était un roi des Hespérides.

Le Dragon : il avait placé à l'entrée du Jardin des Hespérides par Junon et il était chargé de le garder.

Pégase : cheval ailé né du sang de Méduse l'hyperboréenne. Il fit jaillir la fontaine d'Hippocrène sur l'Hélicon.

Andromède : fille de Céphée et de Cassiopée, elle fut l'épouse du Dragon.

Persée : fils de Zeus et de Danaë, il vainquit les Gorgones dans l'Extrême-Occident et, armé de la tête de Méduse, il triompha du Dragon. Il put ainsi épouser Andromède.

Le Cocher.

La Girafe : constellation moderne formée en 1679.

Le Triangle boréal.

Le Lynx

Le Bouvier : la constellation figurerait Atlas qui épousa Hespéris dont il eut sept filles, les Atlantides, encore appelées les Pléiades. On dit aussi que ce serait Icare, père d'Erigone, qui aurait appris de Bacchus à faire du vin.

La chevelure de Bérénice : La couronne boréale : ce serait la couronne d'Ariane.

L'Aigle : l'aigle de Zeus qui portait la foudre ou l'aigle de Typhon qui dévorait le cœur de Prométhée, qui fut tué par Hercule.

Le petit cheval : Neptune en prit la forme quand il fut surpris avec Philyre, mère du centaure Chiron et fille de l'Océan.

Héraklès : qui vint au Jardin des Hespérides.

Le serpenteaire ou Ophiucus : le serpent.

Constellations zodiacales : ce sont les mêmes que les constellations grecques.

Chapitre VI : La philosophie de la nature

La philosophie de la nature, pratiquée par les Druides, apparaît dans l'histoire sous la main de Cicéron (106-43 av. notre ère), dans le *De Divinatione*. L'orateur romain avait été en rapport direct, par l'intermédiaire de son frère Quintus Tullius, avec un druide d'origine éduenne, nommé Diviciacos. C'est le seul cas où un homme de cette caste se soit montré au grand jour de l'histoire.

Diviciacos apparaît comme un homme cultivé, au courant de la vie intellectuelle des Grecs comme des Gaulois. Il n'hésite pas en effet à se comparer aux philosophes helléniques et à leur pensée la plus courante. Il affirmait, nous dit Marcus Tullius Cicero, « connaître la science de la nature, appelée physiologie par les Grecs ». Le mot *philosophia*, « amitié de la sagesse », quand elle s'applique à une réflexion fondamentale sur la nature, « *physis* » dans la langue de Platon, se traduit en effet exactement par « *physiologia* », ou science de la nature.

À Rome elle s'était développée, mais bien après celle des Grecs. On la trouve en revanche, antérieurement à ses manifestations en Italie, dans le domaine de la mer Egée. Le premier de ses tenants avait été, de l'aveu de tous, Thalès de Milet, qui vivait à la fin du fin du VII^e siècle et au début du VI^e avant notre ère.

Milet était une ville ancienne, d'origine préhistorique dont l'existence est attestée au XI^e siècle avant notre ère. Elle avait été probablement en relation avec la Crète, dès l'époque minoenne.

Quant à Thalès lui-même, on le disait d'origine phénicienne ou thébaine. En fait, Thèbes remontait à Cadmos qu'on tenait pour phénicien. Il aurait pu donc y avoir relation, à une époque plus ou moins lointaine entre les habitants de la Bretagne armoricaine, voire les druides, et les gens de Thèbes.

L'époque entre 1800 et 700 avant notre ère, l'âge du bronze était favorable aux navigations entre la Méditerranée orientale et l'extrême-occident, encore appelé Hyperborée par les Grecs. Le bronze était le métal d'utilisation majeure et pour faire du bronze, il fallait de l'étain. Or l'étain ne se trouvait qu'en Ibérie (Espagne), en Bretagne armoricaine et en Cornouailles. La côte atlantique des îles Scilly aux colonnes d'Hercule et la longueur de la méditerranée étaient donc fréquentées par les marins phéniciens, crétois et plus tard grecs.

Il n'est pas exclu, bien sûr, que des échanges culturels se soient ajoutés aux tractations commerciales. C'est en plein âge du bronze que se situe l'Odyssée, voyage d'Ulysse en route vers la Porte des Enfers. Nous avons proposé, après Claudien (II^e siècle de notre ère) et bien d'autres, l'identification du pays des Cimmériens avec la Bretagne armoricaine. Et quand Pytheas s'en alla vers les eaux de la Manche, au

IV^e siècle avant notre ère, jusqu'à l'embouchure de la Vistule, il suivait probablement d'antiques itinéraires.

Thalès de Milet : les origines de ses connaissances

Outre la philosophie, Thalès, classé le premier des Sept Sages, cultivait la géographie, l'astronomie, la géométrie, la physique et la mathématique. C'était donc bien un savant de la nature. En matière de géométrie, il s'intéressait aux triangles et aux cercles. En astronomie, il s'occupait des différents phénomènes en voie de connaissance et particulièrement des éclipses. Il faisait de l'eau l'élément primordial d'où tout, dans le monde, était sorti.

On ne sait d'où Thalès tirait ses connaissances, mais il est curieux de constater qu'en tant qu'astronome, il reprenait les éléments connus des Savants de la Pierre. Ceux-ci, en Irlande, dans l'île de Bretagne et en Armorique possédaient la science du cercle et de ses dérivés, l'ovale et l'œuf. Ils savaient évidemment se servir d'un compas, constitué probablement d'un fil et de deux pieux aux extrémités. Ils possédaient aussi l'équerre, comme Thalès plus tard, pour tracer des triangles à angle droit et former des roues ou croix cerclées. Ils savaient, comme Thalès le «découvri», inscrire un triangle dans le cercle.

Certes l'Égypte pouvait enseigner de telles constructions. Elle n'ignorait pas la géométrie, mais elle n'avait commencé d'exister qu'en 3300 avant notre ère et les Pyramides dataient de 2800 seule-

ment. Quant au tumulus de Barnenez, en Plouezoc'h, il remontait à 4500 avant le Christ et le tertre de l'île Carn, en Ploudalmezeau, de 4200. Les savants de la Pierre pouvaient appliquer une règle ou tracer une équerre et établir un triangle à angle droit, comme le montre le plan du Goerem en Gâvres.

La caverne de Gavrinis et ses extraordinaires dessins géométriques auraient au moins 3800 ans. Nous ne savons pas ce que veulent dire les hiéroglyphes tracés sur les orthostats du couloir et de la chambre. Nous avons tout lieu de penser cependant qu'il s'agissait là de connaissances scientifiques. L'ensemble revêt des formes géométriques, en lignes le plus souvent concentriques, principalement des demi-ovales ou des demi-cercles. Certains éléments de compte, notamment des haches et peut-être des serpents, y figurent aussi.

C'est actuellement le monument le plus impressionnant de la période mégalithique. Qu'il s'agisse d'une décoration artistique d'un haut degré d'abstraction ou de conceptions géométriques, les vingt-neuf orthostats constituent un livre de vingt-neuf pages dont la lecture, sinon la compréhension, est encore possible 59 siècles après sa construction.

Les Savants de la pierre avaient en effet une science du bâtiment plus grande que n'importe lequel des bâtisseurs de l'antiquité. Elles durent toujours, certaines défectives, comme désossées, d'autres en état presque parfait, toutes susceptibles de provoquer

chez le visiteur un mouvement de l'âme tel qu'il s'interroge sur le sens du monde et de la vie.

La science du Brug na Oengus

À cela s'ajoutaient les connaissances astronomiques, bien antérieures à celles des Babyloniens. La première dynastie d'Ur en Mésopotamie, qui marque les débuts de la civilisation de Sumer, est de 2 700 avant notre ère. Mais en 2500, on construit la phénoménale « cathédrale » de Newgrange en Irlande. Ce monument, qui résulte d'une déjà longue évolution de l'art mégalithique, 2000 ans pour le moins, est bâti sur un plan cruciforme dont la croisée est voûtée en encorbellement à une hauteur de 6 mètres. Il est recouvert de 200000 tonnes de pierre.

Mais ce qui est plus surprenant encore, c'est l'ouverture, située au-dessus de la porte, d'un espace par lequel les rayons du soleil au solstice d'hiver pénètrent dans la chambre pour une durée de 17 minutes. Le 26 décembre 1969, le professeur O'Kelly put constater que, pour une déclinaison solaire entre 2258 et 2553', un pinceau de lumière de 17cm balaya cette entrée spéciale du tumulus. Celle-ci était conçue pour que 5000 ans plus tard les paramètres soient encore valables.

Ce que découvrait Thalès possédait donc une longue histoire, antérieure aux Égyptiens, antérieure aux Mésopotamiens. Les Savants de la Pierre possédaient donc la plus ancienne science mathématique, géomé-

trique et astronomique connue de nos jours. Que ce soit directement ou indirectement, il est évident que Thalès de Milet se rattachait aux « Connaisseurs » du mégalithique.

L'Apollon hyperboréen

Outre Thalès, on compte donc parmi les premiers philosophes de la nature Anaximandre et Anaximène, puis Pythagore. De celui-ci nous savons certainement qu'il fut à l'école des Druides. On l'appelait Apollon hyperboréen, ce qui l'assimilait au dieu originaire de l'Extrême Occident, Albion, Hibernie ou Armorique. Ce personnage, l'une des plus grandes figures de l'Antiquité était né à Delos en Grèce, ainsi que sa sœur jumelle Artémis, d'une mère Léto qui fuyait son pays d'origine devant la colère jalouse d'Héra.

De fait, le nom d'Apollon se rapproche de celui du dieu celtique Belenos. Les Romains assimilaient l'une à l'autre les deux divinités. Quant à Artémis, on retrouve dans cette appellation le vieux mot « Art » qui désigne en gaélique et, jadis, en brittonique, la pierre sacrée. Le dieu de la médecine, Asklepios, était le fils d'Apollon : comme son père, il exerçait la médecine, l'un des arts majeurs des druides.

Apollon était le dieu de la divination. Delphes, le plus grand sanctuaire de prophétie, était son domaine. La Pythie était son médium. Mais Délos et Claros lui appartenaient aussi. C'était, comme les bardes celtiques, le maître de la poésie et de la musique.

On a donc tout lieu de penser que le mythe exprime bien la réalité historique. Les grands dieux grecs Apollon et Artémis étaient venus d'Hyperborée, c'est-à-dire de l'Extrême Nord-ouest de l'Europe, seuls ou avec des peuples qui les suivaient. Ils s'étaient fixés en Grèce où ils développaient le sens de la beauté et de la connaissance.

Le triangle de Pythagore à Gavrinis

Pythagore, qui se dit être l'Apollon Hyperboréen, s'affirme lui aussi comme un philosophe de la nature. Il fut, lui aussi, un géomètre et un mathématicien, et enseigna la métempsycose. Il est le fondateur de la science des nombres, sous leurs aspects arithmétiques, mais aussi mystiques et philosophiques. Il a créé, dit-on, le théorème dit de Pythagore selon lequel, dans le triangle à angle droit, le carré de l'hypoténuse est égal à la somme du carré des deux autres côtés. Le plus simple de ces triangles est celui qui a 3 et 4 cm sur ses côtés, 5 cm sur l'hypoténuse et 6 cm² pour surface.

Les Savants de la Pierre utilisaient ce triangle dans leurs constructions, circulaires ou en ligne brisée, comme l'a bien montré Alexander Thom, notamment dans le Druid Tempel et dans les Alignements de Carnac.

Thom signale l'existence d'une dizaine de sites, correspondant à des ovales en forme d'œufs («*egg-shaped ring*») que l'on peut classer en deux types,

l'un et l'autre basés sur des triangles de type pythagoricien. Dans le type I, les deux triangles sont placés base contre base, dans le type II ils possèdent une hypoténuse commune. Ce sont : Esslie Major, Clava, Druid Temple, Allan Water, Cairnpapple Hill, Woodhenge, Borrowston Rig, The Hurlers, Leacet Hill et Maen Mawr. La construction du *Druid Temple* est particulièrement remarquable : l'ovale est basé sur deux triangles de côtés 3, 4 et 5 établis sur l'axe de symétrie.

Ces chiffres étaient connus des bâtisseurs. Ils en ont déposé l'arcane sur l'orthostat 21 de Gavrinis. Les chiffres y sont écrits dans la pierre : à la suite sur trois lignes, 3 et 4, puis 5, enfin 6. Tout le monde, de nos jours, peut les lire, il suffit d'en comprendre le sens.

L'arbre, la fontaine et la pierre

Par delà la géométrie et l'arithmétique, triomphes de l'abstraction, le concret demeure. Dans cet esprit, nous avons cherché à mettre en évidence les symboles fondamentaux des druides. Trois images primordiales dans le culte païen des deux premiers millénaires de notre ère, surgissent avec persistance, devant notre vue. D'après les excommunications prononcées par les conciles nous pouvons en effet considérer trois objets dont la vénération s'est poursuivie avec insistance jusqu'à nos jours. Ce sont l'arbre, la fontaine et la pierre.

En 452, le Concile d'Arles porte l'excommunica-

tion contre les fidèles qui affirmeraient leur fidélité aux arbres, aux fontaines et aux rochers, ainsi qu'à ceux qui allument des brandons. La même interdiction est reprise par le second concile de Tours en 567, le premier concile d'Auxerre en 585. Chez nous, en 658, le Concile de Nantes poursuit les proscriptions. Nous apprenons ainsi que l'on vénère grandement les arbres, qu'on en coupe volontiers une branche ou une fourche. Près des pierres, on forme des vœux et l'on apporte des présents.

On apporte des cierges et des cadeaux, comme sur un autel.

En 769, le capitulaire de Charlemagne nous apprend qui, avec le peuple, se rend coupable de ces types d'adoration. Ce sont les sorciers, les enchanteurs, les pythonisses, fabricants de philtres, faiseurs de tempête ou de ligatures. Évidemment, toute la magie est prise en mauvaise part : c'est là une position traditionnelle du christianisme qui suit en cela la politique de l'Empire romain. Mais il n'est pas exclu qu'il y ait eu une bonne magie et des enchantements favorables.

Voyons cela d'un peu plus près :

- des sorciers : nous sommes ici en présence de la face noire de la magie, la magie qui fait mal, qui détruit.
- des enchanteurs : autre aspect ici. Les enchanteurs sont ceux qui font des charmes, qui fascinent, qui agissent par l'esprit.

- des pythonisses : nous sommes dans le domaine d'Apollon-Belenos, c'est-à-dire de la divination, de la prophétie, au sommet de l'art sacré. Le Python est le Serpent tué par Apollon.
- des fabricants de philtres, autrement dit des pharmaciens : il y a de bons et de mauvais pharmaciens. Leur art est celui des plantes et des produits naturels utilisés pour la santé et pour la modification des hommes.
- des faiseurs de tempêtes : c'est le pouvoir des druidesses de l'île de Sein. L'action sur le temps, la maîtrise des éléments est l'une des opérations des druides. On fait et on défait les tempêtes.

Un certain respect plane encore, de la part de l'autorité ecclésiastique, sur les chefs du parti adverse. Mais, dit le texte : « Quant aux cérémonies faites par certains idiots auprès des pierres, des arbres et des sources, elles doivent être supprimées partout ». Le respect a disparu : ceux qui ne sont pas chrétiens sont des idiots.

Une liste analogue de magiciens est donnée par la onzième partie du *Decretum* d'Yves de Chartres en 1116. Elle est réservée en effet aux Enchanteurs, augures, devins, sortilèges, sorciers. On retrouve l'Enchanteur qui est le personnage central de la magie celtique. Nous sommes à l'époque où va apparaître bientôt la grande figure de l'Enchanteur Merlin, près de celle d'Eon l'Enchanteur. Les augures sont une survivance de l'Antiquité. Cicéron, parlant des druides,

évoquait la technique augurale qui était la leur en matière de divination. Les devins sont certes des personnages versés dans l'art divinatoire, mais jusqu'au XIII^e siècle, en roman, le mot a signifié « théologien ».

Les sortilèges sont des modes divinatoires et, à l'époque qui nous occupe, particulièrement au moyen des dés. Enfin, les sorciers sont des diseurs ou des tireurs de sorts. Les deux listes que nous venons de lire correspondent donc exactement, que les magiciens soient bénéfiques ou maléfiques, aux fonctions des druides traditionnels. Ce qui est condamné, c'est, pour parler comme les Irlandais, le « druidisme ».

Ce qui est remarquable, c'est la perpétuation des décisions des Conciles au cours des siècles. L'abbé Milon, dans un ouvrage paru chez Prud'homme à Saint-Brieux au tout début du XX^e siècle, mentionnait non seulement l'existence au XV^e et au XVI^e siècles de six Conciles condamnant les pratiques magiques, mais encore la permanence de ces usages à son époque. Les offrandes, les présents, les interrogations n'avaient pas cessé. Nous avons nous-même bien souvent constaté la présence de pièces de monnaie dans les fontaines, à Barenton par exemple, la présence de pains, de branches d'arbres ou de végétaux, de lettres d'invocation ou de demande. On peut en voir sans compter au Tombeau de Merlin en Brocéliande, à proximité de la Fontaine de Jouvence.

La conclusion est très claire : en 2005 comme en 452, les pratiques sont strictement les mêmes. Tous

les efforts de l'Église romaine ont échoué contre la pérennité de la magie.

Presque toutes les communes de Bretagne possèdent une source sacrée en dépit de l'interdiction millénaire d'offrir un culte aux fontaines. En particulier dans les grands sites religieux, on en trouvera : à Sainte-Anne d'Auray, à Rumengol, à Sainte-Barbe du Faouët, au Folgoët, à Cleguerec, à la Clarté dont le nom indique l'usage thérapeutique de l'eau, à Barenton bien sûr, totalement païen, déchristianisé.

Toutes donnent lieu à des rites qu'on qualifie vainement de superstitions pour les déraciner. J'ai moi-même parlé aux fontaines et je leur ai offert de l'argent. J'ai vu des visiteurs s'étonner qu'on ne puisse payer par cartes bancaires. Plaisanteries, certes, mais oh ! combien significatives...

L'arbre

On fait de même avec les arbres, que ce soit le Hêtre Voyageur ou le Hêtre de Ponthus et le Chêne à Guillotin en forêt de Brocéliande, le grand Houx, l'arbre de l'enseignement, qui couvre de son ombre le menhir de Saint-Nicodème, les beaux hêtres du placître de Feunteun Wenn en Plougastel, les Vieux Ifs de l'ancien cimetière de Kergrist-Moelou ou de la chapelle Saint-Jean en Brocéliande.

L'arbre était vénéré des Druides, le chêne notamment, comme nous le savons. Maxime de Tyr n'écrivait-il pas, à la fin du II^e siècle que Zeus était un

dieu des Celtes et qu'il était représenté par un grand chêne ? Zeus n'était évidemment pas son nom celtique, mais bien plutôt Taranis, mais la croyance reste la même par delà les dénominations.

On retrouve l'arbre en bonne place dans l'alchimie. Toute la littérature de cet art en présentent, dès le Pseudo-Lulle en 1470 ou les mélanges d'Alchimie du XV^e siècle, Trismosin au XVI^e et le *Musaeum Hermeticum* en 1749.

On reconnaît tout d'abord le chêne. Il est au premier plan, puisqu'il symbolise la nature entière et que les Druides sont les Sages du Chêne.

À l'orée de Brocéliande, au village des Rues Eon, le chêne à Guillotin. Les Rues Eon gardent le nom d'un « hérésiarque » du XII^e siècle qui fit grand bruit dans le voisinage de Brocéliande. Il n'avait d'hérésiarque que le nom qu'on lui avait donné, car en réalité, c'était bien plutôt un infidèle. Il avait rejeté la croyance au Christ, et vivait dans un univers de magie qui rappelle tout à fait celui des druides.

Le Chêne à Guillotin fut sans doute planté à l'époque d'Eon ou peu après. Il donna asile, sous la Révolution à un prêtre catholique, l'abbé Guillotin, qui se réfugia en ce lieu, poursuivi par les fureurs de la Convention.

Dans différentes peuplades d'origine celtique de Gaule, on en trouve également à l'époque récente : ainsi en forêt de Pleumartin en Poitou, à la limite de la Touraine, le chêne des Grands Crins préside aux

destinées du bois. La forêt — » in foreste Dervo » — qui a conservé son nom antique de *Der*, le chêne, s'étend dans la Haute-Marne. On n'oubliera pas N. D. du Chêne, dans le sud de l'Orléanais.

Le hêtre est également vénéré. Sans parler de ceux qui ont donné leur nom au grand pagus du Faou en Bretagne occidentale, mentionnons les deux hêtres de Brocéliande, le Hêtre Voyageur et le Hêtre de Ponthus, situés en des points-clés du lieu.

Les arbres à feuilles caduques suivent le cycle de la vie, qui traduit sur la terre le cercle du soleil. Le printemps, qui correspond à la fête de Beltan, est en relation avec la direction de l'est où se lève le soleil. L'été ou temps de Lugnasad s'accorde avec le sud où culmine l'astre du jour. L'automne qui s'exprime dans Samhain, est à l'ouest où meurt le grand lumineux. Quant à l'hiver, c'est le triomphe du Nord ou l'absence de lumière.

Les trois époques de l'enfance, de l'âge mûr et de la vieillesse s'alignent sur cette division de la nature. Les trois lieux de l'église bretonne, l'orient où se trouve le chevet, le midi, site du grand porche, et l'occident, à l'entrée de la nef, s'allient au quatrième point, le septentrion, au mur fermé.

D'où le chiffre trois, d'où le chiffre quatre. Le cercle, constitué avec le compas et l'équerre, est divisé en quatre quartiers.

L'If est planté de préférence là où sont les morts. On pense aux très beaux vieux ifs de Kergrist-Moëlou,

qui font le tour de l'ancien cimetière. La permanence de son feuillage vert, comme tous les conifères (sauf le mélèze), en font un symbole de la permanence de la vie, une éternité par delà l'hiver. Le culte du sapin de Noël dans la population européenne au XXI^e siècle est la marque d'une croyance implicite et irraisonnée. Les oppositions, sans doute d'origine musulmane, à cette croyance dans le cadre de l'école, à la Noël de 2004, en sont la preuve.

Certes le sapin de Noël est d'origine germanique, mais il n'a acquis cette valeur que parce qu'il rejoignait la vieille croyance d'origine hyperboréenne. Allié avec saint Nicolas ou avec le père Noël, il ajoute à sa fonction d'arbre, le symbolisme de son feuillage toujours vert, l'image de la pérennité de la vie. « La vie, disaient les druides, est éternelle ».

La fontaine de Brithiac

La fontaine est fortement présente, et qui mieux est la triple fontaine. On sait que celle-ci, mise parfois en relation avec le culte de la Trinité, existe en plusieurs endroits remarquables de Bretagne, à Notre-Dame des Trois-Fontaines en Briec, à la Trinité en Plouzané, à Saint-Nicodème en Plumeliau ou à Feunteun Velen dans l'île d'Ouessant.

En Briec, une explication est donnée du phénomène des Trois Fontaines. La chapelle qui est comprise depuis toujours dans un environnement fabuleux, porte sculpté à son chevet trois personnages.

L'un est une femme nue, aux longs cheveux dénoués et qui des deux mains touche sur son corps les trois sources de la vie, les trois fontaines de l'existence. L'autre est un homme qui présente sur son corps, la quatrième source. Plus loin, un chien tient un os dans sa gueule : Casse l'os et tu auras la moelle.

Le sens du symbole s'est exprimé sous le ciseau d'un tailleur de pierre, en plein moyen âge chrétien. Sous les traits d'un homme et d'une femme et de leurs attributs naturels, le sculpteur a dessiné le mythe de l'origine, les deux seins et la vulve, plus loin la verge masculine. Ce sont là les trois, les quatre fontaines.

Les Trois fontaines sont situées au dehors du placître, donc en terrain non chrétien. Il n'y a pas de quatrième : le lieu est donc consacré à la féminité, ce que confirme son nom de Notre-Dame. La divinité, Notre Dame des Trois-Fontaines, est bien ici la terre, puisque l'eau s'écoule des trois bouches qui en sortent.

Quant au nom de Briec, ce ne sera pas la moindre de nos surprises. La forme ancienne est Brithiac, ce qui signifie : le lieu de la magie.

Les fontaines de Sulim

À Saint-Nicodème en Pluméliau, à deux pas de l'antique citadelle de Sulim, une magnifique chapelle surgit du sol, au milieu des prés et des maisons d'un hameau. Il s'agit ici d'un homme et de la Résurrection, dont il est le serviteur. C'est l'homme, selon la

tradition chrétienne, qui a enseveli Jésus. C'est lui aussi qui a reçu de Jésus l'enseignement majeur, comme l'exprime saint Jean : « Nul s'il ne naît de nouveau, ne peut entrer au royaume des cieux ». Aussi est-il devenu comme le maître de la métempsychose.

À Plumeliau, on trouve quatre fontaines, trois d'un côté, unies sous un triple gâble, la quatrième un peu plus loin. Le symbolisme, bien sûr, est le même qu'à Briec, outre le fait qu'au sens de la naissance, il ajoute, par Saint-Nicodème, celui de la renaissance, figuré ici sous la forme de la résurrection chrétienne. Dans l'église, un immense retable la représente.

L'environnement de Plumeliau est bien celui de l'antique Sulim. À deux pas, au pont du Blavet, le bourg de Saint-Nicolas des Eaux, dont le nom évoque le mystère des lieux, rassemble sous son aile les différentes fontaines qui surgissent ici. Le Coronq est un village où l'on se baignait naguère dans les eaux du Blavet. Saint-Adrien possède trois fontaines, dont une coule à l'intérieur de la chapelle, sous le dallage. Saint-Gildas, de l'autre côté de la rivière, au pied de Sulim est un ermitage creusé dans le rocher avec, à ses pieds, une fontaine qui jaillit. Là-haut la chapelle de la Trinité possède aussi sa source et son nom évoque l'antique Grande triade celtique.

Il existe à Bath, en Angleterre, un ancien site médical des Bretons, dédié à la déesse Sulis, le même nom que celui de notre ville. La même déesse présidait probablement à la guérison, ici, sur les bords du Blavet.

La source de Lanmeur

L'une des plus curieuses fontaines de Bretagne est celle de Lanmeur, située dans une crypte datant sans doute de l'époque de la royauté bretonne (et non des mérovingiens comme le disent sottement les Français). Les énormes piliers sont décorés de sinuosités dont les extrémités s'enflent en têtes de serpents. Dans un coin de la salle, près de l'entrée actuelle en escalier, une petite vasque contient de l'eau qui sourd du sol.

C'est cette humble vasque, la fontaine. La voix populaire dit qu'un jour elle grandira jusqu'à déborder de son modeste contenant, à emplir la crypte, puis tout Lanmeur et le monde entier. Ce sera la fin du monde, comme l'annonçaient les druides, par l'eau et le feu. Et tout cela se passera un dimanche de la Trinité. La fontaine qui est l'origine, «*fons et origo*», sera aussi la fin, comme le serpent qui se mord la queue.

La fontaine de Barenton

La fontaine de Barenton, en forêt de Brocéliande, qui fut visitée par Robert Wace en 1160, au temps du duc Conan II, est aujourd'hui le but d'un pèlerinage touristique ininterrompu au cours de l'année. Elle est située au bas de la colline de Ponthus, en relation immédiate avec deux autres fontaines, ce qui fait qu'il s'agit là d'une triple fontaine, de façon analogue à Briec ou à Saint-Nicodème.

Elle est avoisinée par une lourde pierre, qui se trouvait là déjà au XII^e siècle, puisqu'elle est mentionnée par Robert Wace. Elle est située dans le bois, l'ancien *nemeton* de Bresilien, et son nom signifie : la Colline de l'anguille. Elle forme donc avec le « perron » dit de Merlin et les trois arbres qui s'en approchent, la trinité druidique de l'arbre, de la fontaine et de la pierre.

Elle a la propriété remarquable de dégager des bulles, surtout quand on lui parle, à proximité de sa surface. Parfois, il n'y en a que peu, parfois plus.

J'y suis allé, sans doute le premier, le 1^{er} janvier 2001, à l'aube même du Troisième millénaire : elle produisit alors des bulles en quantité prodigieuse, comme je ne l'avais jamais vu faire. Je n'ai pas rêvé : j'étais accompagné de deux personnes qui ont vu comme moi le spectacle.

Peut-être s'agissait-il d'un phénomène divinatoire. Trois jours plus tard, à Djerba, en Tunisie, décédait la femme qui avait certainement le plus aimé et le plus vénéré la fontaine de Barenton, et toute la forêt de Brocéliande. Les témoins sont toujours vivants.

Les fontaines de l'occultisme

En Alchimie, la triple fontaine figure dans la *Turba philosophorum*, jointe au triple visage, sous le titre de « *Fons et Origo sol et luna* ». Ses trois écoulements forment de façon très caractéristique, un Tribann, ou triple rayon, ou triple corne. Iolo Morgannwg, le druide gallois qui fonda le Gorsedd des Bardes en

1792, prit ce symbole — mais connaissait-il la *Turba philosophorum* ? — pour en faire le signe distinctif des Druides du Nouveau Gorsedd.

D'autres représentations analogues, ou en double fontaine, existent dans l'Alchimie. Une quadruple fontaine figure dans le *De Alchimia* (Leyde, 1526), qui a le mérite de nous restituer non seulement la source à quatre ruisseaux, mais aussi l'arbre et la pierre. D'une tombe avec un cadavre, un arbre s'élève portant une figure royale. De la même tombe, quatre écoulements d'eau sortent par quatre orifices et tombent dans quatre colonnes creuses.

La Triple fontaine de la *Cabala* de S. Michelspacher (Augsbourg, 1616) est formée de trois bassins superposés. Elle est accompagnée de huit arbres à l'intérieur d'un jardin.

L'une des plus intéressantes est sans doute celle qui est figurée dans *Alchimie et Mystique* d'Alexander Roob.³ C, cantonnée par quatre étoiles, enfermant avec elle le Soleil, la Lune et une cinquième étoile, la Triple fontaine est formée d'un bassin rond unique dans lequel s'écoulent trois tuyaux. Sur la margelle sont inscrits les mots : « *M_ mineralis M_vegetabilis, animalis sic unum est.* »

Le sens panthéiste de la légende est clair. C'est une version nouvelle de l'*En to pan* (En l'Un, le Tout). Elle nous fait comprendre que la « *materia* » constitue une

³ Benedikt Taschen Verlag, Cologne, 1997, page 515.

unité fondamentale et qu'il n'y a rien en dehors de cette *materia*.

Signalons enfin les trois très belles fontaines qui figurent dans le manuscrit du *Roman de la Rose* qui fut offert au roi de France François I^{er} (M.948, Pierpont Morgan Library, New-York).

La première (fol. 195 v) est un jardin abandonné, eau stagnante, chien d'enfer à triple gueule, moutons noirs. Mais il y la fontaine, l'arbre et la pierre.

La seconde (fol.196 r) est un mandala. Cette figure arrondie, centrée sur l'arbre, la fontaine et la pierre, au milieu des moutons blancs, est formée autour du ruisseau. Sous la divinité (ou la druidité ?), une fontaine de pierre laisse s'écouler, à travers les branches de l'arbre, un triple flot en forme de *tribann* ou triple corne. Il y a là des senteurs de paradis.

La troisième (fol. 206 v) : Amant cueille la rose à travers les croisées de la porte. On retrouve la fontaine à trois niveaux, les trois arbres et la pierre.

La pierre

La pierre enfin, dont le rôle n'est pas négligeable dans l'Alchimie, ni plus tard dans la Franc-Maçonnerie, apparaît dès l'ère mégalithique et sans doute bien avant. Les Alignements de Carnac et le grand menhir de Plouarzel entre des milliers d'autres en témoignent. Le symbole même, c'est le roi Arthur.

Contrairement aux flots de littérature qui pré-

tendent affirmer qu'Arthur veut dire l'Ours, Arthur veut d'abord dire la Pierre. Il devient roi d'ailleurs en arrachant l'épée de la pierre, devant la cathédrale.

Il faut bien admettre que l'homonymie naguère ne signifiait pas deux sens totalement différents, mais une unité à deux faces. Le fait qu'un mot signifie l'Ours n'exclue pas qu'il veuille aussi dire la Pierre. Les locuteurs, bien sûr, en sont conscients. De là d'ailleurs les jeux de mots et la langue des oiseaux, si importante dans l'occultisme.

Que l'Ourse veuille dire la Pierre est un des éléments des sens cachés. Ainsi l'arbre, *gwez*, signifie la sagesse, *gwiz*, Artos, l'Ourse signifie la Pierre et Saint Antoine (*Sant Anton*) la fontaine (*Andon*).

Les mégalithes sont aujourd'hui l'objet d'un culte en beaucoup d'endroits d'Occident et particulièrement en Bretagne armoricaine, en GrandeBretagne et en Irlande. On vient de partout voir les Alignements de Carnac, du Japon même, et le *Brug na Boyne* de Newgrange, ou les cercles de Stonehenge. On touche, on caresse les pierres, pour marquer le respect que nous leur devons. À la *Gazeg Wenn*, sur le parcours de la Troménie païenne de Locronan, les femmes s'asseyaient toujours pour se faire engrosser par le soleil.

Le menhir de Plouarzel se dresse à l'extrémité de l'Ancien Monde, face aux eaux de l'Atlantique et à l'île d'Ouessant. Il a une forme effilée en lame de couteau qui lui donne une singulière grandeur. Ses 9 m lui assurent la priorité sur tous les autres mégalithes d'Occident.

La pierre en quatre morceaux de Locmariaker, dont on ne sait si c'est un « Grand menhir brisé », comme disent les Anglais, ou une carrière de quatre tables dolméniques. Tel quel, c'est un rocher extraordinaire.

Près de Plouarzel, en Plourin, les deux menhirs de Kergadiou sont particulièrement remarquables. L'un est dressé dans un champ, l'autre est abattu à ses pieds. Celui qui est debout, mesure 8,20 m au-dessus du sol, avec un périmètre de 6 mètres. Celui qui est allongé atteint 8,90 m de longueur hors sol de la face actuellement supérieure et 9,40 m de périmètre à la base. Ce sont de merveilleuses portes d'un Autre Monde.

Les Alignements de Carnac constituent un monument unique au monde. Ces trois groupes de lignes sinueuses ressemblent à une armée pétrifiée...

Nous avons parlé ailleurs du *Brug na Oengusa*, récemment rétabli en sa forme primitive à Newgrange en Irlande. Les cercles concentriques de Stonehenge...

La pierre est un symbole d'éternité. Elle est de fait d'une durée incommensurable avec celle de l'espèce humaine. Elle introduit au sein de notre temps, un autre temps, sans commune mesure. Elle intervient donc dans la fabrication de l'or qui est pratiquement éternel.

Autres symboles caractéristiques

Le cercle est le premier, ainsi que ses dérivés, ovales et œufs. Il apparaît au quatrième millénaire

avant notre ère. Très nombreux en Grande-Bretagne et en Irlande, ils se manifestent également en Bretagne, comme à Er Lannig dans le Golfe du Morbihan ou dans l'île d'Arz, le cercle de l'Ankou. L'archéologue Alexander Thom a montré leur fréquence, leur construction, leur connivence avec le triangle dit de Pythagore.

Pour les construire, il a fallu un compas. Non pas le compas que nous utilisons aujourd'hui, mais la corde et deux piquets qui permettent de tracer la forme circulaire au sol. Pour les diviser en quatre parties égales, fondement de l'orientation et de l'astronomie, il a fallu une équerre, simple assemblage de bois. L'ensemble formé est la croix celtique.

Quant au triangle dit de Pythagore, il est gravé en clair dans le tumulus de Gavrinis, sur la 21^e pierre, dans le couloir d'accès. On y lit : 3, 4, 5, 6, ce qui signifie : petit côté : 3, grand côté : 4, hypoténuse : 5, surface : 6, ce qui est la définition même du triangle de Pythagore. Son antiquité ? 5.500 ans, avant les Pyramides. Le tumulus de l'île Carn a 6.200 ans, le tumulus de Barnenez 6.500 ans.

Les hommes qui ont construit ces monuments étaient d'abord des géomètres. Ils maniaient l'équerre et le compas. Ils traçaient des cercles et des triangles. Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre.

C'est d'eux de ces bâtisseurs que viennent les druides. On a essayé de détourner le problème, Georges Dumézil le premier, en décrétant qu'il

s'agissait forcément d'Indo-européens, puisqu'il y avait chez ces peuples une caste de prêtres dans une société tripartite. Mais rien ne le prouve. Rien ne prouve que les envahisseurs (si envahisseurs il y a eu) aient été plus savants, plus proches du sacré, que les autochtones qui avaient édifié les merveilles mégalithiques. Le mot druides est bien celtique, quoique de sens incertain, mais il s'attache mieux à la terre qu'au galop des chevaux.

On a profité de cela pour ridiculiser les celtomanes et leurs images où des druides sacrifient sur des autels de pierre. Il est bien malaisé de sacrifier ainsi et sans doute ne l'a-t-on jamais fait. Ce n'est pas une raison pour refuser la relation entre le culte de la mort, l'architecture de la renaissance et le druidisme.

Un le Tout

Il semble que le druidisme ait survécu de plusieurs manières.

D'abord et surtout par les philosophes de la nature et par leurs homologues, les panthéistes, ou plutôt les monistes qui ne prendront leur nom plus exact qu'au début du dix-huitième siècle, avec John Toland (et non avec Spinoza comme on le croit volontiers).

La lignée des Grecs se continue régulièrement depuis Thalès et Pythagore jusqu'aux *Oracles chaldaïques* et à Jamblique. Ce dernier est un curieux personnage qui se rapproche exactement du druide.

Comme lui il est philosophe moniste, comme lui il est mage et devin.

Après la disparition des druides de la scène du monde occidental, c'est-à-dire à partir du cinquième siècle de notre ère, c'est d'abord le silence, puis apparaît l'un des grands philosophes d'Occident, qu'on dit platonicien attardé, mais qui est en réalité un Irlandais, appartenant à une société très évoluée, très cultivée, dans un monde occidental rendu à la barbarie. Il s'agit de Jean Scot Erigène, qui vint à la cour de Charles le Chauve en 846 et y publia en 865 son *De divisione naturae*. Il s'agit là d'une histoire cyclique de la nature qui valut à son auteur, bien plus tard, au début du XIII^e siècle, sa condamnation.

Il reprend certes un thème platonicien et sans doute a-t-il connu le *Timée* de Platon comme tous les platoniciens de son époque.

Après Jean Scot, on trouve Hildegarde de Bingen, médecin et philosophe, une fois encore une image du druide.

Au XII^e siècle, l'École théologique de Chartres, la plus brillante de son époque, est aux mains de plusieurs Bretons et notamment de Thierry et de Bernard de Chartres qui sont des suffragants de l'archevêché celtique de Dol. Ils sont fortement soupçonnés de monisme, ils sont poursuivis par un racisme primaire, malgré l'éclat de leur pensée. Le dernier d'entre eux, Amaury de Bène, est condamné au début du XIII^e siècle avec Jean Scot Erigène et pour la même raison : la croyance en l'unité de l'Univers.

Michel Scot, encore un irlandais, apparaît alors et publie son *Ars Alchemiae*. C'est un mage, philosophe de la nature, qui sera reconnu comme un tenant de la tradition par Agrippa au XVI^e siècle.

Au XVI^e siècle d'ailleurs, ce n'est plus un homme, mais une Communauté de mages qui règne en Allemagne et en Suisse avec Trithème et ses disciples Paracelse et Agrippa. Trithème a été l'élève de Libanius Gallus, lui-même disciple de l'ermite Pelagius qui serait Fernand de Cordoue. On est ici en présence d'une lignée de druides, qui remonte certainement vers Michel Scot.

Chapitre VII : Alchimie et Tarot

L'art d'Alchimie de Michel Scot

L'Alchimie, telle qu'elle est connue en Occident, aurait deux sources : l'une grecque, d'époque romaine et de site alexandrin, l'autre égyptienne qui résumerait la science des pharaons et des prêtres d'Héliopolis depuis des millénaires. Il semble bien toutefois que la pensée soit hellénique et la plupart des spécialistes s'accordent à le reconnaître.

Les premiers alchimistes grecs se situent vers le III^e siècle de notre ère, à Alexandrie. Hermès Trismégiste, auteur alexandrin, fut considéré par tout le moyen âge comme le fondateur de l'alchimie.

L'on connaît aussi une Alchimie chinoise.

L'on n'ignore pas enfin le rôle des Forgerons dans notre société : comme Mircea Eliade l'a montré, une analogie fondamentale les rapproche des alchimistes. Le Forgeron jouait un rôle capital dans le monde extrême occidental. Le Goban Saer, en Irlande, était un Tuatha De Danann, ce qui pour nous est l'indication d'une appartenance au peuple des Mégalithes. En Bretagne le Forgeron présidait à la Pointe du Raz, qui s'appelait dans l'Antiquité *Kabaion* ou *Gobaion akroterion*, le Promontoire du Forgeron.

La connaissance de l'Alchimie dans l'Orient musul-

man viendrait, nous dit-on, des Grecs. Cela est rien moins qu'assuré et tient à la grande méconnaissance des arts occultes qui règne dans notre société.

En Occident, l'Alchimie apparaît en 1142 avec l'ouvrage d'un anglais Robert de Castre, intitulé *Dialogue du roi Khalid et du philosophe Morienus*.

Deuxième manifestation, à la même époque, avec l'*Ars Alchemiae* de Michel Scot (1175-1235). Cet irlandais vivait à Tolède en 1217 et fut désigné en 1224 comme archevêque de Cashel en Irlande, place qu'il refusa. Son œuvre apparaît notamment dans le Manuscrit de Vienne 2378 qu'a étudié Jean Seznec.

L'Alchimie serait une partie de cette philosophie de la nature que pratiquaient les druides. Il s'agit bien d'une philosophie, puisque, dès 1142, Morienus, dans sa relation avec le roi Khalid s'intitule « philosophe » et tous les alchimistes après lui feront de même.

Cette sagesse est aussi une magie. Michel Scotla présente ainsi, qui a consacré sa vie à l'une et à l'autre. Il se rattache donc aux mages ses prédécesseurs, ainsi qu'à ses successeurs, en particulier Tri-thème, Paracelse et Agrippa, au XV^e siècle. Il est un anneau d'importance dans la chaîne des « occultistes » occidentaux. Michel Scot aurait pu être archevêque de Cashel, en Irlande. Il fut désigné pour ce poste en 1224, mais il refusa et préféra s'attacher à l'empereur Frédéric II en 1227. Le fait n'est pas sans intérêt. D'une part, il ne veut pas entrer dans la hiérarchie proprement romaine qui se met en place dans son

pays, depuis le synode de Kells en 1152. D'autre part, il préfère reconstituer à travers lui l'antique situation du druide auprès du roi. Michel Scott est donc un mage : en Irlande à cette époque, comme bien plus tard encore, mage se dit druide. Xavier Delamarre, dans son *Dictionnaire de la langue gauloise* signale l'irlandais *druidi* au sens de « druide, magicien, sorcier » et le vieux-breton *dorguid*. Ce mot, glosé par *pithonicus*, signifie « prophétique ». Il se rapporte au serpent fabuleux Python, tué par Apollon, parce qu'il persécutait Leto. Apollon prit alors le nom de pythien. De telle sorte que le grec Python signifiait « possédé » ou « prophète inspiré par

Apollon ». Le comportement de Michel Scott à l'égard des pouvoirs établis en

Occident à cette époque confirme son attitude anti-romaine. En 1227, nous sommes en pleine querelle du Sacerdoce et de l'Empire. L'Irlandais refuse alors de s'insérer dans la hiérarchie de l'Église et se range ouvertement du côté gibelin, pour les Hohenstaufen, empereurs d'Allemagne, et contre le pape.

Il fut sans doute en relation avec des musulmans en Espagne, mais son astrologie ne présente guère de traits musulmans ou arabes. D'ailleurs, les textes arabes ne sont pas illustrés de figurations humaines, ce qui serait contraire à la tradition religieuse, tandis que le manuscrit de Vienne 2378 en comporte un certain nombre. En outre évidemment l'esprit en est polythéiste.

Dans l'ouvrage de Seznec, quatre divinités romaines sont reproduites, à partir du folio 12 v. Ce sont Saturnus, Jupiter, Mars et Vénus. Les attributs ne sont pas convaincants d'une origine babylonienne comme le voudraient Seznec et Saxl. En revanche, entre les mains de Vénus, on voit une croix cerclée, la rouelle traditionnelle des Celtes, le « quatre-avents » fondamental.

Cette croix cerclée se retrouve dans le second livre d'Alchimie latine, le *Bouc der heimelichen van mire vrouwen alkemen*. Mais s'y ajoutent quatre cartouches, d'un grand intérêt. Ils présentent en effet, le premier, une fontaine, le second, un Arbre avec une femme-serpent, le troisième, un Rocher. Saturne est représenté ici sous la forme d'un dieu à trois visages unis, comme la Triade celtique suprême. Quant à Vénus, c'est une Dame du Lac.

« L'Alchimie, écrit son historien Marcellin Berthelot, était une philosophie, c'est-à-dire une explication rationaliste des métamorphoses de la matière ». Cette philosophie de la nature rejoint donc l'antique philosophie de la nature, celle de Platon peut-être et certainement celle des Druides.

Une étude des représentations nombreuses de l'Alchimie qui peuplent les ouvrages du XIV^e au XVIII^e siècle confirme bien les spécificités de cette science. Il en ressort que la fontaine, l'arbre et la pierre, principes de la philosophie druidique sont les éléments essentiels de l'Alchimie.

Le Tarot, jeu des naybi ?

Le tarot est un jeu de cartes apparu au XV^e siècle, attribué parfois aux Arabes en vertu d'une mention de 1379 dans la Chronique de Viterbe : « *il gioco delle carte che in saracino parlare si chiama nayb.* » Mais le mot « nayb » n'existe pas en arabe. Cependant, les naybi sont signalés en 1376 et les cartes même dès 1259. On a interprété le mot Tarot en inversant l'ordre des lettres, ce qui nous donne Rota, la Roue. On rapporte cette signification à la Lame X des Arcanes majeurs, qui représente effectivement une roue. Ce symbole est le principal de la Tradition celtique, puisqu'on l'y reconnaît depuis le deuxième Millénaire avant notre ère. Les très nombreuses rouelles retrouvées dans les fouilles en témoignent.

L'origine du tarot nous est inconnue. L'origine arabe reste impossible. D'ailleurs, les jeux de hasard sont interdits par l'islam. À vrai dire, on ne voit rien d'arabe dans ces dessins, dont la plupart représentent des personnages, ce qui est contraire à l'usage des musulmans, qui ne reproduisent pas la figure humaine. Il n'y a pas de trace d'un jeu ou d'un livre analogue ni au Tarot au Maghreb ni au Moyen-Orient.

Les personnages sont de type européen, les cheveux sont blonds, la carnation rosée. Les vêtements ne sont pas différents de ceux en usage dans les cours d'Europe au XV^e siècle

Le tarot des Visconti

Le premier Tarot, dit Tarot de Charles VII est incomplet. À peu près à la même époque, au plus tôt en 1441, le Tarot des Visconti voit le jour : on en a aujourd'hui encore tous les éléments. C'est donc à partir de lui que nous présenterons cet étonnant livre d'images.

Celui-ci se compose de 22 arcanes majeurs et de 56 arcanes mineurs. Ce dernier lot se divise en quatre ordres de 14 cartes chacun dont quatre personnages, le Roi, la Dame, le Chevalier, le Valet, dix chiffres de l'As au Dix. Les 22 lames ne comportent ni nom, ni numéro. On ne les verra apparaître qu'au XVII^e siècle.

L'ensemble revêt une apparence hautement symbolique, on pourrait même dire, reprenant une expression de C. G. Jung, archétypique. Le roi, la reine, le soleil, la lune, l'étoile en sont des éléments capitaux. Le diable aussi.

Nous ne sommes pas en domaine chrétien. D'abord, la divinité, sous sa forme monothéiste, n'existe nulle part dans le jeu. D'autre part, l'une des figures est celle de la Papesse, ce qui paraît plutôt contestataire. Plusieurs indices permettraient en revanche de la rattacher à Joachim de Flore (1130-1202).

Ce dernier avait vécu en pleine époque de la divulgation de la tradition celtique : il avait huit ans quand parut l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, il en avait une quarantaine quand Chrétien de Troyes se manifesta.

Il connaît d'ailleurs fort bien les lettres celtiques, puisqu'il aurait écrit un *Commentaire sur les prophéties de Merlin*. C'était un moine calabrais, qui versa dans l'hérésie sans être jamais condamné avant 1255, cinquante-deux ans après sa mort. Dante lui attribue «l'esprit de prophétie». Il se manifeste ainsi comme un théologien hérétique et un ami de la nature, non sans rapport avec la mystique franciscaine. Il croyait fondamentalement à la venue d'une ère nouvelle, celle du Saint-Esprit, après l'achèvement du temps du Père, celui de l'Ancien Testament, et de celui du Fils, le contemporain⁴.

La secte des Guilelmites était un groupe de disciples de Joachim de Flore. Guillaumette de Bohême, qu'on disait fille du roi Ottokar I^{er}, fut la première des deux «papesses» intronisées dans ce cadre. La seconde fut Manfreda Visconti da Pirovano, de l'illustre famille des Visconti qui allait faire fabriquer l'un des deux plus anciens jeux de tarots peu après 1441. Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, avait dès 1415 commandé le premier jeu. Il y a donc tout lieu de penser que le Tarot est issu de l'hérésie de Joachim de Flore ou, à travers elle, d'une tradition plus ancienne, mais secrète.

Les marques de la tradition celtique

Cette tradition est obligatoirement occidentale.

⁴ Cf. Joachim de Flore, *L'Évangile éternel*, et Emmanuel Aegerter, *La vie de Joachim de Flore*, arbredor.com, 2001. (NDE)

Tout dans le jeu le confirme : l'importance de l'Empire d'abord, puis la présence de la roue, la baguette, le rôle joué par la femme, l'île. L'Empereur nous conduit au Saint-Empire Romain Germanique, constitué par Charlemagne en l'an 800, peut-être à l'Empire romain tout court. Le Pape introduit la notion de pouvoir spirituel en cette pleine époque de la querelle du Sacerdoce et de l'Empire (1154-1250) : le principal d'ailleurs, c'est non pas le pape, mais la Papesse Guillaumette de Bohême.

La roue (Lame X) rappelle la croix cerclée du monde celtique. En fait, il ne s'agit pas d'une croix. La croix en effet est un instrument de supplice, qui se compose d'un montant installé en place et d'une branche transversale installée dans la mortaise de la pièce verticale. Les Romains y suspendaient des victimes jusqu'à étouffement. Sans doute Jésus de Nazareth fut-il martyrisé de cette façon.

La disposition en « croix latine », commune dans le christianisme est déjà autre chose. C'est le carrefour de quatre voies, des quatre directions de l'espace. Mais la « croix grecque » et la « croix celtique » sont bien différentes. Il n'est pas possible d'y pendre un homme, non plus qu'à la « croix de saint André », symbole de l'Écosse. Purement et simplement, nous sommes en présence des quatre directions de l'espace : c'est une figure astronomique.

Si nous plantons le bâton en terre, nous constituons ainsi un gnomon qui projette sur le sol son ombre, engendrée par la lumière du soleil. Au lever

du soleil, le jour du solstice d'été, elle marque un trait à l'ouest de l'appareil. À midi, elle sera au sud et tracera une ligne au nord. Le soir, elle aura gagné l'ouest et s'étendra vers l'est. Ces trois directions auxquelles s'ajoute au sud l'absence de trace solaire, puisque l'astre jamais ne va à son opposé, constituent les trois éléments majeurs de l'espace et de l'être, auxquels vient se joindre le quatrième ou non-être.

Tel est le fondement de la symbolique du trois et du quatre, que nous avons déjà rencontrée dans la manifestation des fontaines, à Saint-Nicodème en Plume-liau notamment et, sculpté dans la pierre, à Brithiac. Les symboles sont des clés de la magie parce qu'ils ouvrent l'inconscient collectif et personnel, et celui-ci plus que tout autre, parce que le plus prégnant.

Mais la roue est celle qui tourne et cela est capital. Les croix ne tournent pas, les rayons ne s'équivalent pas, tandis que la roue est en mouvement. Ainsi, « ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. » Le sud peut prendre la place du nord, et l'est celle de l'ouest ou toute autre.

La prétendue croix qui se trouve sur les monnaies des Volques Tectosages, ou sur les monuments des chemins bretons, est un cercle parfait que divisent quatre quartiers. C'est l'union du compas et de l'équerre, du triangle de Pythagore et de la circonférence dans le rapport πR^2 .

La baguette est entre les mains du personnage que le tarot de Marseille (Lame I) appelle le Bateleur, ou

« celui qui a le bâton ». Sans doute est-ce la baguette plantée en terre, ou gnomon, qui est à la fois compas et équerre. Mais c'est aussi, depuis longtemps et pour toujours, le symbole des fées. Elle leur sert à transmuter. D'un coup de baguette magique, elles transforment une pauvre en princesse, un tas de feuilles en un monceau d'or.

Elle apparaît, par analogie, comme l'insigne de pouvoir des druides et des druidesses. On la rapprochera des crosses d'abbé et d'évêque qui permettent aussi au pouvoir spirituel de s'exercer, c'est-à-dire de modifier la structure des choses, la réalité psychique et physique. Encore aujourd'hui, la baguette de coudrier est l'arme des sourciers. Le fluide la traverse, de l'homme vers le monde. La force vient à l'homme du monde. Placée dans le courant, elle s'incline. Placée à contre-courant elle se relève.

La femme se trouve partout, reine, papesse, justice, force, fontaine de tempérance, étoile. Elle domine le jeu. Cette prédominance de la femme est proprement celtique, surtout dans les premiers siècles de notre ère. Les druidesses paraissent alors plus nombreuses que les druides. Les Celtes ont le respect de la femme. Le mâle, c'est l'exotérisme. La femme, c'est l'ésotérisme. Le vrai motif, le vrai et profond ressort du monde est féminin.

L'île enfin apparaît à la XXI^e lame du tarot de Marseille. Elle est l'image de l'Autre Monde, l'île merveilleuse d'Avallon, royaume de Morgane.

Chapitre VIII : L'hypnose et la fascination

« Fasciner, nous dit le *Dictionnaire historique* de Robert (1992), est emprunté au latin *fascinare* “faire des charmes, des enchantements”, de *fascinum* “charme, maléfice” (...) Le premier sens d’“ensorceler par un charme” est vieilli; restent vivants celui de “maîtriser par la puissance du regard” (XIV^e siècle) et au figuré le sens atténué de “captiver par la beauté, le prestige, etc.” (fin XVI^e siècle). » Un charme est normalement une formule rythmée, un chant, un poème susceptible d’entraîner un effet magique. Enchanter, c’est proprement chanter des formules magiques.

Plusieurs éléments entrent ici en composition : le chant, donc le son, le rythme et d’autre part la volonté d’ensorceler, c’est-à-dire de soumettre l’esprit de quelqu’un à son vouloir. Fasciner revient donc à captiver une personnalité pour lui faire faire ou lui faire penser ce que l’on désire.

Certaines opérations courantes, même et surtout dans la vie moderne, relèvent de cette technique. Au propre, un chant, un hymne en dépendent. Le chant religieux et le chant militaire sont des charmes. La « Marseillaise » comme le « Deutschland über alles » ou l’« Internationale ». Des publicités parlées et vues, comme celles de la télévision, ou, par extension,

reproduites en images et écrites, comme les affiches du métro.

Nous sommes en fait dans le domaine de la suggestion. On entend par là « le fait d'inspirer à quelqu'un un comportement par le jeu de mécanismes psychophysiologiques où l'activité consciente du sujet n'intervient pas » (Robert). L'intervention freudienne de l'inconscient ouvre des mécanismes de compréhension du phénomène, qui n'existaient pas dans les définitions précédentes. En fait, la fascination provoque une suggestion par des moyens différents de la simple suggestion. La différence réside dans la présence d'une personne vivante, qui chante, qui regarde, qui ajoute dans les éléments déterminants le poids de sa personnalité.

Il y a d'ailleurs des individus qui, plus que d'autres, sont charmeurs. Je me rappelle d'un militant politique d'extrême gauche, voire anarchiste, qui me confiait la terreur dans laquelle il était de découvrir la puissance de sa parole et de son comportement sur l'action des autres. C'était l'époque où je prenais moi-même conscience d'un phénomène analogue.

La théorie de la fascination

L'un des grands théoriciens de la fascination, Henri-Corneille Agrippa (1486-1555), se rattachait à une tradition des mages qui devait remonter au moins à l'an Mil. Il jette l'anathème sur un certain nombre de philosophes pour ne pas appartenir à la lignée

authentique des Mages. Michel Scott ne se trouvant pas sur cette liste, nous sommes tentés de considérer qu'il était lui, un mage authentique, au regard d'Agrippa.

Celui-ci connaît parfaitement la magie. Il y reconnaît notamment d'une part les Auspices et les Augures, d'autre part la fascination. La description est assez proche du texte de Cicéron.

La fascination comporte quatre aspects. Le premier qui se rattache à la Physique, est « une liaison ou un charme qui, de l'esprit du sorcier, passe par les yeux de celui qu'on ensorcelle à son cœur. Ainsi, dit-il encore, les sorciers, en regardant fixement les hommes, les ensorcellent d'une manière très particulière. »

À cela s'ajoutent les trois espèces supérieures de fascination. « Il y a trois genres de cette sorte d'absence, à savoir le *furor*, le ravissement et le songe ».

Pour Agrippa, le « *furor* » est « une illumination de l'âme provenant des dieux ou des daïmons ». Il mène à la science et à la divination. C'est donc un mode de connaissance engendré par les dieux qui pénètrent dans l'homme sous la forme de lumière. Il semble s'agir de délire, d'enthousiasme ou d'inspiration. Mais, dans tous les cas, on est en présence d'un mouvement centripète, des dieux vers l'inspiré. C'est une possession, contrairement à ce qu'en dit Cicéron pour qui le *furor* se produit « quand l'âme est emportée du corps par une impulsion divine ».

« Le ravissement est une abstraction, une alié-

nation de l'âme, provenant de dieu, par lequel dieu retire derechef l'âme de la terre où il l'avait envoyée d'en haut, pour l'enlever d'en haut d'où elle était descendue». Ce texte fait allusion à la théorie platonicienne et érigénienne de la descente et de la remontée de l'âme. Le ravissement est donc un phénomène beaucoup plus vaste que la fascination ou le furor qui ne rompent pas les barrières de l'être. Ici il y a fracture des portes : nous retrouverons cela dans certains contes initiatiques « populaires ». L'âme retourne à dieu. Remarquons ce petit d qui nous enseigne qu'il ne s'agit pas ici du Dieu du monothéisme, mais d'une divinité, forcément secondaire, puisqu'Agrippa, qui connaît bien Scot Erigène sait que l'Ineffable est sur-être, ni être, ni non-être, mais l'unité du Tout.

Pour le songe, Agrippa parle comme Freud : il faut observer ses songes et leurs suites « savoir ce que l'on a vu, quels effets ils ont eus ». Les songes en effet sont divinatoires à condition d'être effectués dans de bonnes conditions, en bonne santé, l'esprit calme, sans avoir ni trop bu, ni trop mangé, sans désirs désordonnés, sans colère.

L'Hypnose

En 1842, le dentiste J. Braid crée le mot « neurohypnotism » qu'il simplifie l'année suivante en « hypnotism ». Il désigne par là « le processus par lequel on plonge une personne par suggestion dans un état comparable à un profond sommeil » (*Dictionnaire*

historique de Robert, 1992). Il succède dans cette recherche à laquelle il a participé activement lui-même, à Puységur et à Mesmer.

Jusque-là le mesmérisme avait utilisé le mot « magnétisme », encore employé çà et là de nos jours, surtout dans les milieux non scientifiques. C'est en 1784 que l'expression « magnétisme animal » apparut dans le vocabulaire, à propos des pratiques de l'abbé Mesmer : la suggestion était attribuée à l'existence d'un fluide universel qui passait d'un corps dans un autre et y assurait des modifications d'importance, en particulier des guérisons.

Les expériences de Puységur se rapprochaient de celles de Mesmer, mais il s'agissait plus ouvertement d'hypnose puisque le grand seigneur endormait son domestique. L'hypnose se développa cependant à partir de sa définition par Braid en 1842.

L'hypnose du XIX^e siècle se caractérisait, contrairement à celle que connaîtra la deuxième moitié du XX^e siècle, comme l'imposition d'une volonté forte à un sujet subjugué, non éloignée d'un rapport sadomasochiste. « Dormez, je le veux », telle était la phrase d'introduction, et elle devait s'exécuter dans la ou les minutes qui suivaient. On pensait que l'hypnotiseur était capable d'engendrer chez le sujet les comportements criminels qu'il voulait, y compris les gestes meurtriers, les abus sexuels, les détournements d'héritage et autres.

Au XX^e siècle, le procédé s'adoucit. On parla d'ail-

leurs d'hypnose douce. La parole devenait moins énergique, plus charmeuse. L'hypnotiseur s'efforçait d'obtenir non plus une obéissance passive, mais une « alliance sophronique », ou tout autre type de relation fondée sur l'accord des personnalités. On en vint à pratiquer soi-même le Training autogène de Schultz, la Relaxation dynamique, ou tout simplement l'hypnose...

Les médecins, dentistes, kinésithérapeutes et guérisseurs, qui pratiquaient l'hypnose, s'étaient occupés jusque-là de la pratique thérapeutique. L'on n'imaginait pas qu'on put l'exercer avant Braid ou Mesmer. Tout au plus signalait-on que le mage Robert Fludd, au XVII^e siècle, hypnotisait les poules en les disposant sur le sol d'une certaine manière. Mais on n'allait pas au-delà. Sans doute au-delà risquait-on de tomber dans la magie ou la sorcellerie, que l'Église condamnait. Agrippa en particulier était un suppôt de l'enfer, qui n'était pas sérieux et qu'on ne lisait pas.

La sophrologie

Alfonso Caycedo, personnage colombien haut en couleurs, avait créé en 1960, la sophrologie. Cette « science de l'esprit calme » innove à plusieurs égards par rapport à l'hypnose traditionnelle. D'abord, Caycedo la réserve à un aspect positif des choses : c'est une magie blanche. En principe, elle devrait être même réservée aux médecins et au corps paramédical, parce qu'elle est thérapeutique. C'est une façon

de lutter contre le stress et les maladies psychosomatiques qu'il engendre.

À côté de la sophrologie simple, dérivée de la relaxation pratiquée dans le yoga et du Training autogène de Schultz, Caycedo mit au point une Relaxation Dynamique, qui faisait agir, debout et couché, en état de détente approfondie.

Raymond Abrezol, de Lausanne, créa à son tour une relaxation Debout, Assis, Couché. Jacques Donnars et son école introduisirent l'image et l'imagination, Maï-Sous Dantec parla aux enfants en insistant sur le processus du jeu et de l'imaginaire.

Les résultats thérapeutiques étaient étonnants. Une foule de maladies cédaient sur l'injonction du sophrologue. Le stress surtout, avec sa kyrielle de problèmes, s'atténuait. Les malades et les bien portants acquerraient une maîtrise d'eux-mêmes surprenante.

Pour moi, je soignai avec succès l'urticaire chronique, jugée alors inguérissable et des formes d'asthme particulièrement résistante aux thérapeutiques diverses. J'avoue que j'étais conquis par la méthode, ainsi qu'un certain nombre de membres du corps médical.

Petite histoire de la fascination

Il me vint à l'esprit, vers 1978, que la sophrologie et l'hypnose ne pouvaient pas être des nouveautés sur la scène du monde, mais que d'anciens peuples avaient

pu la connaître. Caycedo insistait sur le fait que tout le monde pouvait sophroniser et être sophronisé, le mot sophroniser signifiant en somme fasciner avec l'accord du sujet. Je pensai que s'il en était ainsi dans l'espace du monde, il devait en avoir été ainsi dans le temps sans limites.

La première découverte que je fis dans ce domaine, fut l'usage de l'hypnose-sophrologie dans la société irlandaise antique. Elle se centrait sur l'usage de la harpe, l'instrument favori des Celtes. Les Irlandais nous disent donc que la harpe est un instrument merveilleux : elle sait faire rire, faire pleurer, faire dormir.

Le « faire dormir » attira mon attention. L'hypnose était directement impliquée dans cette opération. On n'en disait rien de plus, mais ce qui était dit suffisait à faire penser que le « faire rire » et le « faire pleurer », résultaient de suggestions de type hypnotique provoquées par l'« enchantement » de la harpe.

Ailleurs, dans les anciens textes irlandais, je trouvai le récit d'un accouchement sans douleur chez une déesse du pays, également produit par la musique de la harpe. L'usage en était donc constant et tout permet de penser que les grands promoteurs de la méthode étaient les druides, philosophes de la nature.

Nous étions donc, de l'aveu même des Irlandais, dans le domaine de la magie. La fascination était une magie.

Les Grecs m'offrirent d'autres terrains d'étude, en particulier le culte de Dionysos. L'hystérie des Bac-

chantes n'était pas autre chose qu'un état d'hypnose où l'accent était mis, non sur le calme, comme dans la sophrologie classique de Caycedo, mais sur le déchaînement des « passions ». L'aspect double de la magie réapparaissait ici. On pouvait utiliser l'hypnose, comme j'en avais d'autres exemples contemporains dans un sens comme dans un autre. Caycedo l'avait volontairement limitée à la positivation, excluant au mieux toute intervention négative. Mais j'avais connu, chez Jacques Donnars, notamment dans la Transe-terpsycho-thérapie, des scènes beaucoup plus violentes, des « bacchanales ». En regardant danser les sujets, en dansant moi-même, je retrouvais les éléments essentiels de l'opération des bacchantes.

J'en vins à un niveau supérieur de la théorie. Lisant Hermès Trismégiste⁵, j'y trouvai soudain des phrases qui me rappelaient les indications de Caycedo. C'en était au point que je me demandai si Caycedo avait lu Hermès et s'il l'avait exploité. Mais peu importe au fond, et ce n'est peut-être qu'une coïncidence. Ce qui importe, c'est l'aspect foncièrement imposé aux croyances d'Hermès par la relaxation, ou si l'on préfère, la méditation, mais une méditation extrêmement proche de ce qu'on rencontre en sophrologie.

L'on était ici en dehors du christianisme, en dehors de l'hindouisme et du zen dont Caycedo s'était inspiré. L'on était ici dans un « panthéisme » proche du

⁵ Cf. Hermès Trismégiste, *Poimandrès*, Traduction de Louis Ménard, rééd. arbredor. com, 2005. (NDE)

druidisme, d'une haute élévation de pensée. Et l'on était à l'une des sources de l'Alchimie.

J'avais naguère, dans un petit ouvrage, fort remarquable d'ailleurs, sur l'Alchimie, que j'avais acheté d'occasion, trouvé une feuille de papier pliée en quatre qui relatait une séance de méditation très proche de la relaxation que je pratiquais.

Chapitre IX : L'autre Monde

Puisque l'âme est éternelle, il existe quelque part un lieu pour les âmes. On y retrouve les défunts, les « dieux », les géants et les nains, les fées mâles et femelles, les êtres d'épouvante et de mystère, toutes les productions de l'imagination humaine.

Il y a plusieurs lieux de manifestation des êtres de l'Autre Monde. La terre entière, en fait, les reçoit. Certains, comme le Gargan, vont parcourant le monde à grandes enjambées, même si ici ou là, ils ont une demeure de pierre. Certains, demoiselles de Langan, simples particuliers comme à an Eured Ven, légionnaires du Menec, de Kermario ou de Kerlescan sont pétrifiés et vivent dans la pierre.

Le Prince Arthur, *an Art-Maël*, est de ceux-là : à Plouarzel et à Ploermel, il se dresse, aux deux extrémités de son territoire. C'est en somme la présence dans notre monde des esprits qui appartiennent à l'autre. Le menhir de Kerloas est comme la statue d'Arthur à l'intérieur de notre univers : personne ne s'en est avisé, mais il est toujours parmi nous, en somme Dieu avec nous.

Car l'homme a possibilité de devenir pierre. Ce faisant, il participe du divin, comme la statue du Bouddha ou l'image du crucifié.

Parfois le tertre est une maison, celle des Korri-

gans, ou celle des Boudiged, ou celle des Kerioned. Les peuples sont nombreux. Parfois aussi l'habitation est proprement divine. Le *Brug na Boinne*, à Newgrange, en Irlande, est *Brug Oengusa*, la demeure d'Oengus, fils du Dagda. Entre la rivière d'Auray et la rivière de Vannes, un rocher, promontoire ennoyé, est le Gargan.

D'une façon générale, partout, est reconnu le caractère humain des mégalithes. Il en est de petits, il en est de grands. On en trouve de tordus et on en trouve de droits. Toutes les formes existent. Pas une n'est équivalente à l'autre.

La pierre sacrée est ainsi reconnue comme la forme d'éternité de l'homme. Son nom, dans l'ancienne langue, celtique et peut-être préceltique, était *Art*. De là, Arthur, qui est le roi de la pierre, le Menhir ou la falaise.

Un autre lieu pour les âmes est constitué par la Terre mêlée d'eau qui émerge ici ou là. Le marais, que nous appelons *vern* ou *yeun*, est un site de prédilection pour les êtres qui connaissant encore l'errance. Le plus illustre, ne serait-ce que parce qu'il a accueilli Ulysse au terme de son Odyssée, est le Yeun Ellez, le Marais des Enfers, qui s'ouvre entre le Roc'h de Trevezel, le Be Geor et le Menez Kronan. Le chien noir y passe. Les hommes en blanc aussi. On y jette les cadavres indésirables. D'autres marais en Grande-Bretagne, ont recueilli des sacrifices humains, que la tourbe a conservé jusqu'à nous.

Les récits de l'Autre Monde

Enfin l'Autre Monde, c'est essentiellement l'île d'Avallon, royaume de Morgane. Le premier récit nous en est fait par Geoffroy de Monmouth qui conte comment le roi Arthur fut emmené dans l'île, depuis le champ de bataille de Camlann, sous la conduite de Morgane sa sœur et du nautonier Barinthe.

Peu de temps après, Godefroy de Viterbe nous conte un voyage dans l'Autre Monde, réalisé par les moines de l'abbaye de Loc Maze Penn ar Bed (Saint Mathieu du Bout du Monde). Le texte est de 1185. Les moines chrétiens (ou pélagiens ?) du XII^e siècle entretenaient donc des relations avec les îles celtiques et païennes de l'occident.

Ce n'était pas nouveau. En 867, un nommé Bili avait écrit la navigation de Brandan qui eut dans le monde de l'époque un succès considérable. L'ouvrage racontait comment un moine irlandais, accompagné de Bretons, dont saint Malo, étaient partis d'Alet en Armorique à la recherche de la terre de promission des saints.

On relève au moyen âge rien moins que six navigations de ce genre. Ce sont : le voyage de Maël Duin, irlandais, druidique ; le voyage de Bran, fils de Febal, irlandais, druidique ; la traversée d'Arthur vers l'île d'Avalon sous la conduite du nautonier Barinthe, rapportée par Geoffroy de Monmouth ; le voyage de Mernoc, de même origine ; le voyage de Brendan et de

Malo, dont nous venons de parler; l'*imram* des moines de Loc Maze.

Le thème de l'Autre Monde a été largement exploité par la littérature bretonne, tant au XII^e siècle avec les lais de Marie de France et les contes de la Table Ronde qu'au XIX^e siècle avec les récits de Luzel et d'Anatole Le Braz, c'est-à-dire le répertoire des bardes-druides modernes dont la plus illustre fut Marc'harit Fulup, savamment recueilli par les écrivains.

Le Voyage de l'Autre Monde

Le Voyage vers l'Autre Monde est un récit traditionnel de la mythologie bretonne. Il nous a été rapporté par maints auteurs, du Grec Procope de Césarée au VI^e siècle de notre ère jusqu'au Breton Luzel au XIX^e. C'est donc un élément fondamental de la croyance dans notre pays.

Un homme, ou des hommes, un jour, décident de se transporter au-delà de la mer ou de traverser une rivière, un gué, un lac, pour se rendre dans un pays merveilleux qui tient de ce que les chrétiens appellent le paradis. Ils y vont, et généralement ils en reviennent. Mais ils ne peuvent ensuite rester parmi les vivants, ou prétendus tels, et très rapidement ils retournent là-bas.

Les Gaulois, nous dit-on, ne craignaient pas la mort. Sans doute attendaient-ils de trouver, par delà les barrières de cette vie, un au-delà tel qu'îles merveilleuses des Bretons.

Procopé de Césarée : la navigation des Bretons

L'historien byzantin Procope, qui vivait au VI^e siècle et qui avait suivi le général Bélisaire dans ses campagnes, connaissait déjà « le Voyage dans l'Autre Monde », que contaient les Bretons du littoral de l'Océan. Il en parla, lorsqu'il écrivit le récit des Guerres de Justinien, auxquelles il avait participé. Il mourut en 565.

Il avait dû fréquenter pendant un certain temps les peuples qui habitent au voisinage de l'Océan, car il dit avoir entendu bien souvent rapporter l'épisode dont nous allons parler.

« Je dois rappeler, écrit-il, une histoire qui ressemble de près à la mythologie... » Il avait donc classé d'emblée, comme nous le faisons nous-même, ce type de récit parmi les mythes. Il ajoutait : « ... une histoire qui ne me paraît pas du tout digne de confiance, bien qu'elle soit constamment rapportée par de nombreuses personnes qui affirment avoir fait l'acte de leurs propres mains et entendu les mots de leurs propres oreilles. Cependant, je ne peux l'omettre de peur, en parlant de l'île de Brittia, de gagner une réputation d'ignorance de ce qui advient là-bas. » Et plus loin : « ... les histoires qu'ils content doivent être attribuées au pouvoir des rêves. »

L'affaire se passe donc sur le rivage de l'Océan chez un peuple de pêcheurs, qui prennent le poisson au filet, mais qui sont aussi agriculteurs et qui commercent avec l'île. Ils sont sujets des Francs mais ne

leur paient ni impôt, ni tribut, en raison du service qu'ils leur rendent.

Quel est donc ce service ? Il s'agit du transport des âmes, qui est assuré tour à tour, chaque nuit, par des groupes d'hommes qui se succèdent. Ils se couchent quand la nuit tombe, et attendent en dormant une heure avancée de la nuit où l'on frappe à leur porte. Ils ouvrent, ne voient personne, mais cependant savent qu'il leur faut descendre au rivage : ils sont contraints de le faire.

Il y a là des bateaux sans aucun équipage, qui ne sont pas les leurs, mais des navires étrangers qui marchent à la rame. Les pilotes comprennent vite qu'ils sont lourdement chargés de passagers au point qu'ils s'enfoncent jusqu'au plat-bord.

Ils rament une heure et arrivent à Brititia, alors même que d'ordinaire, de jour, avec leurs propres canots, ils mettent une nuit et un jour pour faire le voyage. Ils ne voient toujours personne, ni sur la rive, ni dans les barques d'où les voyageurs semblent pour-tant descendre. Du rivage vient une voix qui appelle les noms, les qualités des personnes, le nom de leur père, pour les femmes le nom de leur mari.

Quand le déchargement a été fait, les bateaux sont notoirement allégés. Ils peuvent repartir sans peine et naviguer de nouveau avec une grande rapidité.

« Voici donc ce qui advient selon les hommes de ce pays. »

On peut penser que le peuple concerné par ce pas-

sage est bien celui des Armoricaïns, ou Arborykhes, dont Procope parle en un autre lieu. Le mot est parfaitement régulier dans sa formation, mais on lit mal le mot Arborykhes. Il s'agit en fait d'Arvorikhi, avec un bêta grec prononcé *v* dès cette époque, transcrivant Armorikaned, où le *m* est déjà devenu *v*.

Plusieurs particularités méritent d'être notés. D'abord la rapidité du voyage. Nous sommes en présence d'une distorsion du temps, propre aux relations avec l'Autre Monde. Le temps y est plus court qu'ici, un jour généralement y est comme cent ans. Mais dans le récit de Procope, il n'est pas dit que les pilotes supportent une diminution de vie en rapport avec leur voyage. Selon le compte habituel en effet cela coûterait quelque cinquante ans d'existence (300 ans : 12 heures donnent 50 ans).

Les corps pèsent leur poids normal : ce sont donc des corps physiques, à peine effleurés encore par la mort.

La relation des Armoricaïns avec les Francs ne manque pas d'intérêt. Dire que les habitants du pays sont sujets des Francs, mais ne leur payent pas tribut, revient à dire qu'ils ne sont pas sujets des Francs, mais simplement alliés. Cela pour une raison puissante : leur magie est de beaucoup supérieure à celle des Germains. Ils sont les conducteurs des morts, ils remplissent une fonction sacrée, d'extension européenne sans doute. Nous sommes ici manifestement dans le domaine réservé du Trépas. Ce caractère particulier ne quittera pas, semble-t-il, le personnage de

la Bretagne, «le pays de la Mort» où règne, comme une Bible, «la légende de la Mort».

Barinthe, le nautonier

Dans sa *Vita Merlini*, publiée en 1150, Geoffroy de Monmouth, quittant son masque d'historien, nous conte quelques-unes des prophéties et des aventures de Merlin. En particulier, l'auteur s'attache au destin d'Arthur après la bataille de Camlann et il nous décrit la traversée du Roi vers l'Autre Monde, en l'occurrence l'île d'Avalon, où se tient la reine des lieux, sa sœur Morgane.

Le pilote s'appelle Barinthe. C'est lui qui conduit les êtres de notre monde dans l'île des Pommes, qu'on appelle encore l'île Fortunée, ou Avalon (du breton *aval*, la Pomme).

«C'est là-bas, dit le barde Telghesin (ou Taliesin), qu'après la bataille de Camlann, nous avons emmené Arthur, affligé d'une blessure. Barinthus nous conduisait, lui qui avait connu la plaine de la mer et les constellations du ciel. Avec lui pour premier pilote, nous sommes arrivés là-bas.»

Morgen est maîtresse de céans. C'est une magicienne de haut vol qui connaît à la perfection la science de médecine et les propriétés des herbes. Elle sait également changer de forme et voler dans les airs.

Il s'agit évidemment de son âme et plus précisément de ce que nous appelons l'imagination. Elle connaît

d'abord l'âme des plantes, c'est-à-dire leur réalité profonde susceptible d'agir sur le corps humain. On ne voit pas ces qualités, on les découvre par l'expérience. Elles sont, comme Dieu et l'âme, invisibles.

La maîtrise de l'invisible, ou Autre Monde, est le propre du druide. Morgen est une femme-druide, « bann drui » diraient les Irlandais. Il est bien connu que voler dans les airs est également une opération druidique, que les « sorcières » pratiquaient naguère. Nous avons la connaissance d'une opération analogue par les textes d'Hermès Trismégiste, ouvrage alexandrin du I^{er} siècle de notre ère.

Changer de forme est une magie qui nous est également expliquée par Hermès. L'âme a le pouvoir de revêtir tous les aspects, comme elle a le pouvoir de se transporter immédiatement en tous lieux. Elle n'est pas tenue par les limitations de la matière.

On pense à entendre ces textes à la division pythagoricienne entre l'âme hylique, l'âme sensible et l'âme intelligible. Il s'agit bien des trois formes de dieu.

Le voyage de Mernoc

Mernoc était un disciple de Barinthe et connaissait les routes de l'Autre Monde. Il était installé à l'île Délicieuse dans l'occident de l'océan avec quelques moines, quand il y fut rejoint par Barinthe. De là, ils s'embarquèrent vers l'ouest, en direction de la terre de promission des saints.

En une heure, ils y seront. Ils pénètrent dans l'in-

térieur de cette très grande terre, dont ils ne parviennent pas en quinze jours à trouver l'extrémité. Un fleuve coule d'est en ouest. Un homme y paraît dans une très grande clarté et leur annonce qu'ils ne pourront pas franchir la rivière, mais que, plus tard, Dieu donnera ces territoires à ses saints.

Quel est donc ce pays ? De toute évidence, c'est le domaine, inaccessible aux êtres encore mortels, dans lequel la vie est d'un autre ordre qu'ici-bas. La faim et la soif sont inconnus ainsi que le besoin de sommeil.

Le gardien du seuil reconduit aimablement les voyageurs jusqu'à l'embarcadère, d'où ils rejoindront l'île Délicieuse. Leurs vêtements conservent encore l'odeur exquise de la grande île.

Brendan est là pour accueillir ses frères. En entendant leurs récits, il décide de partir à son tour avec quatorze compagnons : ce sera l'*Imram* de Brendan, *Navigatio Brendani*.

Erec et Enide

Chrétien de Troyes n'évoque pas franchement le passage dans l'Autre Monde. Il n'est pas dit, il faut le deviner. On voit Erec partir à la chasse au cerf blanc. Cet animal est celui qui conduit les vivants dans le royaume d'outre-mer et c'est à le poursuivre qu'il découvrira la demoiselle, Enide, qui deviendra sa femme.

Nous nous trouvons ici en plein mythe du mariage. L'approfondissement de la connaissance de soi mène

à l'union de l'homme psychique avec son outre-conscience, l'âme intellectuelle.

Il faut ajouter qu'Erec est un duc de Bretagne historique dont le nom complet était Gwerech et qu'Enide n'était autre que la cité des Vénètes, (Gw)ened. Le mariage est donc aussi celui du souverain et de son territoire, comparable à celle de l'être humain avec sa part éternelle. On trouve là le principe d'une science politique en relation avec la psychologie.

Tristan et Yseult : le Palais de cristal

Dans le roman de Tristan et Yseult est évoqué le mythe de l'île au milieu de la mer où s'élève le Palais de cristal. Là, Tristan avait promis d'emmener Yseult un jour. De par sa situation dans l'Océan, de par son inaccessibilité actuelle, le temple en question apparaît comme un lieu d'Autre Monde. Tout y est clair, tout y est visible. L'obscurité de la matière a disparu et le mensonge qu'elle entraîne de par son épaisseur même.

Tout y est clair : il n'y a pas de mystère, mais une ouverture de plus en plus grande à la vérité supérieure. On a pénétré dans l'autre côté du monde. La liberté y règne et la réalité.

Vita Brendani : le voyage de saint Brendan et de saint Malo

Le voyage de Brendan est aujourd'hui connu

du public cultivé. Ce qu'on sait moins c'est que cet irlandais vivait en Bretagne armoricaine et qu'il partit d'Alet, aujourd'hui Saint-Malo, pour réaliser son aventure vers l'Autre Monde.

Il était né en 486 à Tralee, dans l'Irlande du sud-ouest. On le retrouve plus tard à Gwik Kastel qui serait Winchester dans l'île de Bretagne (nous suivons ici Albert le Grand), puis à Aleth en Armorique. Malo fut son disciple à Gwik Kastel.

Un jour, confronté aux mesquineries des moines, saint Brandan l'abbé en eut assez et décida de tout quitter, pour s'en aller sur l'océan.

« Il s'embarqua sur la mer, nous dit Albert le Grand, avec saint Malo et 78 autres personnages, en dessein de trouver les Iles fortunées fort renommées des anciens (ce sont les Canaries à la côte d'Éthiopie) pour y prêcher la foi aux Barbares et les réduire à la connaissance de Jésus-Christ. Ils furent sept jours voguant en pleine mer, à bon vent, sans voir aucune terre, enfin le septième jour ils ancrèrent à la rade d'une île, où ils mirent pied à terre et y séjournèrent quelque peu et se préparèrent pour suivre leur route, mais un Ange leur apparut et leur fit commandement de s'en retourner en leur pays, à quoi ils obéirent et levèrent les ancres, dressèrent les voiles et tournèrent leur proue vers le Septentrion, et continuant leur course, ils se trouvèrent le propre jour de Pâques en mer et eussent bien désiré aborder quelque île ou côte, pour célébrer les saints mystères et ne demeurer

sans messe un tel jour. Dieu leur octroya leur désir, car ayant découvert une forme d'île (ce leur semblait) ils y descendirent, dressèrent un autel et y fut célébrée la sainte messe, mais sur le point du Pater noster, toute cette île vint à se mouvoir de telle impétuosité qu'un chacun cherchait à se sauver dans le vaisseau le plus tôt qu'il pourrait : saint Malo voyant ce désordre les rappela, les assurant qu'il n'y avait aucun danger et de fait, l'île ne trembla plus ni ne se remua, jusqu'à ce que, la messe étant finie et tous étant montés dans le vaisseau, ils reconnurent que ce n'était pas une île, mais un poisson et bête marine, qu'on nomme baleine, laquelle commença à sauter et gambader par la mer, ce que voyant toute la compagnie, ils remercièrent Dieu de ce qu'il les avait délivrés de ce danger et faits dignes de participer ce jour aux sacro-saints mystères de la messe. »

Cette aventure, que notre capucin Albert Le Grand transforme en un voyage aux Canaries, est bel et bien le récit de la traversée de saint Brandan et de saint Malo en direction de l'Autre Monde. Comme il fallait s'y attendre, les voyageurs ne peuvent aller plus avant que les limites fixées. Ils sont avertis d'avoir à s'en retourner.

Ce qu'on a peu relevé, c'est en fait la relation constante entretenue par saint Malo avec les îles. Il était né, il est vrai en Grande-Bretagne, cette « Il^e septentrionale » comme le dit notre narrateur. Mais, vers l'âge de treize ans, il alla se promener au bord de la mer et se coucha sur une masse de goémon arrivé à la

côte et s'y endormit. La mer monta, souleva le varech et l'entraîna. Malo se réveilla au large tant et si bien que Brendan prévenu, ne put le retrouver.

Dieu intervint et créa une île nouvelle pour que Malo pût y débarquer.

Brendan, du rivage eut une conversation avec lui. Son disciple sollicita le droit de rester encore quelque temps sur l'île merveilleuse et pria Brendan de lui fournir son Bréviaire. La masse de goémon se trouva là toute prête pour transporter le saint livre du rivage jusqu'à l'îlot.

Sans doute ces événements se passèrent-ils non pas à Winchester, mais à Aleth où les îles, au large de l'embouchure de la Rance, sont nombreuses.

Malo, peu après sa messe sur la baleine, décida de quitter la Grande-Bretagne et de se rendre à l'île d'Aaron. Là vivait un ermite de ce nom et sur l'îlot, est établie aujourd'hui la ville de Saint-Malo. Mais le moine n'y resta pas et se rendit à Aleth, sur la terre ferme, aux bouches de la Rance, là où se tient de nos jours encore la Tour Solidor.

Bran, fils de Febal

« Il y avait cinquante quatrains que la femme des pays des merveilles chanta à Bran, fils de Febal au milieu de la maison, tandis que le palais était plein de rois qui ne savaient pas d'où la femme était venue, puisque les remparts étaient fermés.

« Ceci est le commencement de l'histoire... »

Plusieurs manuscrits nous ont conservé cette histoire. Le plus ancien remonte à la fin du XI^e siècle. Le texte, bien entendu est beaucoup plus ancien. Il s'agit d'un récit non chrétien, antérieur donc au développement du christianisme en Irlande, précédant très nettement l'apostolat de Patrick. Il comprend 10 morceaux de prose et 57 quatrains.

« Bran se trouvait seul au voisinage de son fort, quand il entendit de la musique derrière lui. Quand il voulut regarder en arrière, c'est encore derrière lui que se trouvait la musique. Finalement, il tomba assoupi à cause du son mélodieux de la musique. Quand il s'éveilla de son sommeil, il vit une branche d'argent avec des fleurs blanches à côté de lui, et il n'était pas facile de distinguer les fleurs de la branche. Bran alors prit la branche dans sa main pour son palais. Tandis que les groupes étaient dans le palais, ils virent une femme dans une tenue inhabituelle au milieu de la maison. Alors, elle chanta à Bran ces cinquante quatrains, tandis que la foule les écoutaient, et tous virent la femme. »

La branche était, selon le quatrain qui suit, une branche du pommier d'Eain. Serait-elle venue d'une île au loin autour de laquelle les chevaux de la mer scintillent ?

Bran partit sur la mer avec 27 compagnons. Après deux jours et deux nuits, sur l'océan, il rencontra un char qui venait à son encontre : c'était Mananann fils

de Ler qui se rendait en Irlande pour y voir son fils, Mongan fils de Fiachnaee.

Ils passèrent l'île de Joie et atteignirent l'île des Femmes où ils furent les bienvenus. Il y avait là 27 lits pour 27 couples et la nourriture dans chaque plat qui ne diminuait pas. Une année équivalait là à de nombreuses années ici-bas.

Mais Nechtan, fils de Colbran, fut saisi du mal du pays et convainquit Bran de revenir avec lui. Ils arrivèrent à Srub Brain où on leur demanda qui ils étaient.

« Je suis Bran, fils de Febal », dit-il.

« Nous ne connaissons pas cette personne, dirent les autres. Le voyage de Bran, cependant, existe dans nos anciennes histoires. »

Quand il toucha terre, il fut réduit en cendres comme s'il avait été en terre pendant cent ans. Son aventure fut écrite en *ogham*.

Gottfried de Viterbe : la traversée des moines de Loc Maze

Godefroy, ou mieux Gottfried (1120-1191), était un moine allemand d'Italie, qui naquit et mourut à Viterbe, non sans avoir parcouru l'Europe. Il publia, en 1185, un ouvrage intitulé Panthéon ou encore Chroniques. Au chapitre VI section II, figure un poème de 184 vers concernant une abbaye située dans un pays, « le dernier du monde » où vivent « des moines galiléens ».

Il s'agit du monastère de Saint-Mathieu à la Tête du Monde, *Loc Maze Penn ar Bed*, dont les ruines, à proximité du Conquet, ornent encore l'un des promontoires les plus avancés du continent européen dans l'Océan occidental. En ce lieu, sous la garde des conventuels, existait au temps de Gottfried un livre « que l'on sait avoir été écrit parmi les Actes des Apôtres » et qui raconte l'Odyssée des hommes partis à la découverte de l'Autre Monde.

Ils naviguèrent trois ans, avant de rencontrer les premières indications d'une terre. Dans un pays rempli d'or, existe un temple d'or et de pierres précieuses. Là, sur deux trônes, se tiennent deux vieillards, Henoch et Elie qui les entretiennent et les invitent à assister à la messe.

Que disent-ils ?

« Notre tranquillité est éternelle, il n'y a jamais de changements. un seul de nos jours est égal à cent années et cent années correspondent à un seul jour. Les corps ont vieilli de cent ans, comme nous savons qu'il en est donné dans vos pays. Dans votre patrie, les enfants sont devenus depuis longtemps des vieillards, ceux-là que leurs mères ont engendré après votre départ. Nul d'entre eux ne sera vivant là-bas, demain. Sept générations d'hommes, puisque la sixième s'en est allée. Et vous-mêmes, vous serez des vieillards quand vous arriverez là-bas. »

Les moines restent là trois jours. Ils rentreront en cinq jours à la Pointe de Saint-Mathieu.

La visite de l'Autre Monde est ici bien caractérisée : la traversée de la mer, la distorsion du temps entre les deux univers qui fait qu'un jour est comme cent ans, le retour vers la Bretagne.

Comme dans le texte de Procope de Césarée, comme dans la Navigation de Brendan, la Bretagne armoricaine est en effet ici la Porte de l'Autre Monde. On ne manquera pas de remarquer l'importance dans ce voyage de l'or. Les fortifications et leurs portes sont en or, l'église aussi. Ne s'agit-il pas de l'or alchimique ? C'est en 1142 que Robert de Castre a révélé au monde occidental l'art d'alchimie. En 1185, un personnage lettré et curieux comme Gottfried de Viterbe peut l'avoir connu.

L'église est placée sous la protection de la Vierge Marie, représentée en statue avec son enfant. L'icône est appelée Alma Sophia ou Divina Sophia. C'est, en fait, la Sagesse, dont on notera le nom grec accompagné d'un adjectif latin. L'hérésiarque Eon de l'Étoile, quarante ans avant Gottfried de Viterbe, donnait à ses disciples des noms comme Sapience, Science, Jugement, « tout de même que Valentin, nous dit au XVI^e siècle l'historien d'Argentré, appelait les siens noon, dunamin, fronèsin ». L'Alma Sophia est-elle une figure de la gnose, réfugiée dans l'Extrême Occident ? Ce serait sans doute oublier que les druides étaient les Sages, dru-wides, et les philosophes, amis de la sagesse.

Les deux personnages sont, eux, des prophètes

d'Israël qui, selon une tradition, ne sont point morts, mais survivent au Paradis. Hénoch, fils de Caïn, patriarche de la Genèse biblique, aurait été enlevé au ciel. Elie, prophète juif au temps d'Achab, quant à lui, fut emporté sur un char de feu. Il s'agit donc aux yeux des Bretons de personnages qui n'ont pas connu la mort, qui ont donc accédé à l'Autre Monde sans avoir passé le gué, ou la mer. Ils ne mourront qu'à la fin des temps, sous les coups de l'Antéchrist, avant de renaître enfin. Ils n'évitent pas le trépas. Celui-ci n'est que reculé dans le temps. Mais ils bénéficient dès maintenant du changement d'état qui les conduit dans cette situation « d'outre-mer ».

L'or de l'alchimie est bien le symbole de l'éternel. Les Celtes étaient spécialisés dans l'orfèvrerie. Les surplus d'or, ils les recevaient dans les temples ou les jetaient, comme à Toulouse, dans les étangs. C'est donc qu'ils lui attribuaient un caractère sacré. De fait, ce métal qui ne s'altère pas, qui ignore l'oxydation, est bien le symbole de la vie éternelle.

Dans la ville d'or, dont nous ne connaissons pas les habitants, nous sommes, dans le temple, qui est le seul endroit où nous soyons admis, avec les moines de Saint-Mathieu, dans la contemplation d'une triade, voire d'une quaternité : la Sophia, Helie et Hénoch et, pourquoi pas ? l'enfant de la Sophia. Rien de chrétien là-dedans apparemment, mais le culte de l'éternité et des images archétypiques qu'elle engendre, comme cette femme entre les deux hommes, image de la mythologie bretonne.

Y a-t-il des chrétiens d'ailleurs ? Les moines se disent galiléens ce qui n'est pas exactement la même chose. On parle bien peu du Christ. Sur l'Or de l'Éternel règne la Sagesse. Nous sommes bien proches du gnosticisme dans cette affaire et d'une façon générale d'une ambiance très proche des premiers siècles de notre ère.

S'agit-il de pélagiens ? Ou bien de gnostiques ? d'hermétistes ? d'alchimistes ?

« *Lanval qui partit en Avalon.* »
(Marie de France — XII^e siècle)

Marie de France nous chante le lai de Lanval.

Une jeune fille vint, de sa terre lointaine, pour rencontrer Lanval. Celui-ci était un compagnon d'Arthur qui avait été oublié par le roi dans ses donations. Mais la jeune fille l'aimait : elle lui offrit sa fortune et sa personne.

Simplement, il devait tenir caché leur relation, faute de la perdre à tout jamais.

Elle vint jusqu'à lui pour passer une après-midi d'amour en sa compagnie, puis il repartit avec Gauvain et Yvain jusqu'à la Cour. La reine le reçut et lui proposa de coucher avec lui. Lanval refusa en précisant à la dame qu'un autre amour tenait son cœur et qu'il ne pouvait en disposer ainsi. La reine ne put supporter cet affront et accusa le jeune homme de viol sur sa personne, de telle sorte qu'il fut cité devant le tribunal du roi Arthur.

Il avait en outre perdu son amie, pour avoir parlé d'elle. Cependant, elle lui pardonna. Elle revint à la Cour, devant laquelle elle justifia entièrement Lanval. Elle montait un cheval blanc, comme il convient à une personne de l'Autre Monde. Lanval acquitté sauta en croupe et ils repartirent ensemble vers l'île d'Avalon.

« Avec elle il s'en va en Avalon, ce que nous racontent les Bretons, en une île qui est très belle ; là fut enlevé le jeune homme. Nul n'en entendit plus parler depuis, et je n'en sais pas conter plus avant. »

Le nom de Lanval n'est pas anodin. On ne le rencontre guère, il est vrai, qu'à la pointe du Raz où il désigne un village, situé sur la crête terminale du continent, un peu sur la gauche, « a gleiz », au nord. Il serait en rapport avec « *Lanw* », le flux. Aujourd'hui on dit *Lawal*.

Mais, ce qui ne manquera pas d'étonner, c'est que le site de Lanval appartient à l'Autre Monde, ou tout au moins qu'il se trouve sur sa limite. On y venait naguère de la ville d'Ys :

Seiz mantel karle ha tri-ugent hep envel ar re all À zeue eus ar ger a Is d'an oferen da Lanval. « Soixante-six manteaux d'écarlate sans nommer les autres allaient de la ville d'Is à la messe à Lanval. »

Cette procession se répétait, comme un rituel éternel et se répétera sans doute jusqu'au jour où reviendra la cité.

Si donc Lanval est parti sur le cheval blanc, il a

rejoint ainsi l'Autre Monde où il vit avec la jeune fille de la mer, *mor moroin* ou *Mari morgane*.

La venue d'une demoiselle, sortie de son domaine ultramondain, pour rencontrer un mortel est bien le signe héroïsé de la mort. Il convient d'insister sur cette vérité fondamentale : le décès n'est qu'un passage agréable vers une autre réalité, plus belle, plus grande, où l'être se retrouve en accord avec sa propre âme. La jeune fille sur le cheval blanc représente cette partie de nous-mêmes qui n'apparaît pas normalement au jour dans notre monde. On pourrait dire, pour employer une terminologie moderne que c'est là l'inconscient personnel (la jeune fille sur le cheval blanc), en relation étroite avec l'inconscient collectif (l'île d'Avalon).

Cette île d'Avalon est bien classique chez les Bretons. On la rencontre pour la première fois dans la *Vie de Merlin* de Geoffroy de Monmouth. La reine en est Morgane la fée qui, pour l'instant, y soigne le roi Arthur. Son mari est Guyomarc'h de Léon, le frère de Gradlon Meur de Cornouaille.

Elle connaît la science, les herbes médicales, les pratiques sacrées qui sauvent.

Son royaume est au-delà de la mer. On y est conduit par Barinthe le pilote. La barque qui y mène n'est-elle pas de pierre ?

Guigemar (Marie de France)

Marie de France, après Chrétien dans son *Erec*,

nous parle d'un Guigemar qui fit la chasse à la biche blanche. L'animal le conduisit jusqu'à l'embarcadère d'où il put s'embarquer sur un navire sans équipage. Toute cette affabulation recouvre le thème principal du voyage vers l'Autre Monde. La mer, comme toute étendue ou tout cours d'eau constitue la frontière entre notre univers et la terre des vivants, le navire est le classique moyen de transport vers cette dernière. Quant à la biche blanche, nous la connaissons bien.

De l'autre côté de l'océan, Guigemar rencontrera le grand amour. Il s'unit, ici encore, à sa propre âme ou, plus exactement, à la partie fondamentale et divine de son être. N'est-ce pas là le but de l'après-mort ?

***Tyolet* (lai anonyme du XII^e siècle)**

Le lai de Tyolet est constitué de deux parties. La première met en scène le fils d'une veuve, Tyolet, qui connaît une enfance semblable à celle de Perceval. Il ne sait pas ce qu'est un chevalier quand il en rencontre un qu'il prendra pour un animal. Celui-ci l'envoie à la cour d'Arthur.

La seconde partie est une quête du Cerf Blanc. Tyolet doit en conquérir le pied pour gagner la fille du roi de Logres. C'est ainsi qu'il deviendra roi de Logres.

Plusieurs faits permettent d'affirmer qu'il s'agit bien ici de l'Autre Monde. Le Cerf Blanc d'abord, que sa nature et sa couleur distinguent manifestement. Mais le cheval et le chien de la demoiselle sont blancs

eux aussi et bien sûr, il se trouve un gué à la frontière des mondes.

***Graelent* (lai anonyme du XII^e siècle)**

Un autre conte présente des analogies avec celui de Lanval. C'est le lai, anonyme, de Graelent. Graalent Mor, Gradlon le Grand, est un personnage historique connu pour avoir régné sur la « Cornouaille », c'est-à-dire plus probablement la Bretagne armoricaine, à la fin du IV^e siècle de notre ère et au début du V^e.

Il serait mort en 405, comme l'affirme la tradition de Landévennec. Un certain nombre de légendes lui sont rapportées. Mais l'on ne sait exactement s'il s'agit bien du roi Gradlon de Quimper ou d'un homonyme, peut-être bien antérieur. Le fait qu'il soit rattaché à la submersion de la ville d'Ys tendrait à le faire penser. Il y a par ailleurs plusieurs Gradlon historiques et il se peut que le mot désigne un principe dynastique autant qu'une personne déterminée.

Le lai du XII^e siècle qui le met en scène suit évidemment une chanson bretonne d'Armorique. Graelent est ici un vassal du roi de Bretagne. Le récit raconte, de même que dans *Lanval*, les amours d'un chevalier avec une demoiselle de l'Autre Monde. Comment il la rencontra, à la fontaine, comment il la perdit, comment il la reconquit et comment elle l'emmena pour toujours dans son domaine. « Les gens du pays disent encore qu'il y est tout vivant » : c'est en effet le lieu

que les Irlandais appelaient « la terre des vivants », *Tir nam beo*.

Guingamor (lai anonyme du XII^e siècle)

Le lai, également anonyme, de Guingamor apporte quelques éléments de plus à la trame du récit. Il s'agit vraisemblablement d'un Guyomarc'h, comte de Léon, amant de Morgane et seigneur de l'île d'Avalon. Chrétien de Troyes nous l'avait présenté, à moins que ce ne fût un homonyme, comme le frère du roi Gradlon de Cornouaille. Le voilà donc déjà largement engagé dans l'Autre Monde.

La version anonyme est donc plus complète. Elle nous explique comment le héros, après avoir refusé les avances de la reine, se livre à la chasse au sanglier blanc. Celui-ci le conduit à la fontaine où l'attend une demoiselle. Il passera avec elle trois jours d'amour.

Mais il y a là un pommier sauvage. Guingamor en mangera trois pommes, ce qui suffira à le ramener illico dans notre monde. Mais quelle surprise ! Il n'a pas trois jours de plus, mais trois cents ans. Et le poids des années sur lui.

Heureusement, les suivantes de la Demoiselle viendront jusqu'ici pour le sauver des horreurs de l'âge et le ramèneront près de la belle dans son royaume merveilleux.

Nous avons là, semble-t-il, la totalité du mythe. L'adultère refusé d'abord, et sans raison ici, puisque

le héros ne se connaît encore aucun lien. Il ne s'agit pas d'une biche, mais d'un sanglier. Cela semble de peu d'importance : ce qui compte, c'est la couleur qui les marque, qui les désigne comme des incorruptibles, comme « ceux de l'Autre Monde ».

À la fontaine a lieu le passage de l'eau. Guingamor s'unit à la demoiselle. Il a retrouvé son âme. Il y a là des pommes. La légende irlandaise nous apprend que les pommes sont comme la porte de l'Autre Monde. Les croquer, c'est y entrer. Les manger quand on y est, c'est en partir.

On revient alors ici. Intervient alors ce que j'ai appelé la distorsion du temps, que l'on retrouve dans toute la tradition bretonne, de Marie de France aux contes de Luzel. Le temps n'est pas le même dans l'Autre Monde et dans celui-ci. Cent ans là-bas sont comme un jour ici et il faudra en subir toutes les conséquences. Bien évidemment, la seule solution est de quitter définitivement notre terre pour rejoindre le séjour des bienheureux. On notera l'insistance du chiffre trois qui est fondamental dans la tradition bretonne, plus encore que dans bien d'autres. Trois jours d'amour, trois pommes, trois cents ans. C'est la complétude du réel.

***Tydorel* (lai anonyme du XII^e siècle)**

L'origine des rois de Bretagne nous est contée ici.

L'affaire concerne directement le duc et prince souverain Alain III Fergent (1084-1112) et son fils Conan

III le Gros (1112-1148), qui descendaient de la famille de Cornouaille et se rattachaient par là au roi Gradlon de Quimper, au IV^e siècle de notre ère. Gradlon descendait de Riwelen Mur Marc'hou, institué peu après la mort de l'empereur Constantin. Or, nous dit le lai, Alain et Conan trouvent leur origine dans le prince Tydorel. Celui-ci est une fée, comme il ressort de son comportement même. N'est-ce pas dire à la manière des Irlandais, qu'il s'agit d'un Tuatha Dê Danann ?

L'origine des princes est en tout état de cause, clairement adultérine. Le prince Tydorel est le fils d'une reine de Bretagne et d'un homme de l'Autre Monde. Celui-ci rejoint son domaine en plongeant avec son cheval dans un lac. Le jour où les amants sont surpris, il disparaît pour toujours.

Tydorel succède à sa mort à son père officiel. Il règne dix ans sur la Bretagne, puis il se rend à Nantes et apprend de sa mère la véritable identité de son géniteur. Alors, il monte sur son cheval, se rend au lac et disparaît à son tour à tout jamais.

Il a une particularité qui dévoile sa vraie nature. Il ne dort jamais et passe ses nuits à écouter des conteurs. On sait que c'est là un trait de l'Autre Monde, puisque là-bas, il n'est ni faim, ni soif, ni sommeil. Sa sœur transmet aussi à ses deux enfants des troubles du sommeil. Les deux garçons dorment beaucoup plus que la plupart des individus.

Le lai qui nous raconte cette histoire, fut écrit sans doute sous le duc Conan III, donc entre 1112 et 1148,

juste avant que Geoffroy de Monmouth ne produisit son *Histoire des rois de Bretagne*. Il est anonyme : nul ne prit à sa charge la tradition du peuple breton, ni Marie de France, ni personne d'autre.

Curieuse affaire qu'on ne sait d'ailleurs où placer. Le père de Tydorel est-il à chercher peu de temps avant l'époque contemporaine ou bien au contraire aux temps quasi fabuleux de Riwelen Mur Marc'hou. Le caractère franchement païen du récit nous ferait pencher pour cette seconde hypothèse. À partir de Gradlon, mort en 405 selon la tradition, les princes de Bretagne ou de Cornouaille comme on disait à l'époque sont tous chrétiens et les princesses aussi.

Le caractère sacré de la royauté bretonne est ici bien mis en évidence, ainsi que sa capitale, Nantes. Les enfants de la famille royale sont marqués par leur origine. Il est curieux que le phénomène de l'Autre Monde soit placé en relation avec le sommeil, dans un cas absence d'endormissement, dans l'autre allongement anormal de la durée des nuits.

Le retour définitif dans l'Autre Monde est lui aussi, par rapport à nous une entrée en sommeil. Retour du concret vers le rêve. Au rêve de la mort peut-être, mais qu'importe, puisque la mort n'est jamais que ce passage de l'un à l'autre, ce balancement de l'existence où les formes diverses de la réalité se succèdent. En fait, les vrais vivants, ce sont les gens de l'Autre Monde. Nous ne sommes que des aspirants à la vraie vie.

La royauté des Bretons est solidement assise sur les deux faces du monde, celui des corps et celui

des âmes. D'ailleurs en ce début du XII^e siècle, il ne semble faire de doute pour personne que le « comte de Cornouaille » Alain III Fergent ne soit un roi de Bretagne. L'ancienneté et le sacre du Lac en font foi.

La royauté de la Bretagne est éternelle. Elle n'appartient pas à ce monde, mais à l'autre. On ne peut l'atteindre vraiment : le roi Arthur revient.

Désiré (lai anonyme du XII^e siècle)

L'histoire de Désiré, jeune Écossais venu faire ses armes en Normandie et en Bretagne, est un récit curieusement christianisé. En Écosse, notre jeune héros rencontre la fée de la fontaine et vit avec elle une relation d'amour qui rappelle les contes de *Graelent* et de *Guingomar*.

Ce qui est particulier, c'est la manière dont Désiré livre son secret, ce qui bien sûr est prohibé. Il le dit en confession. La belle va en vouloir à son ami de l'avoir ainsi trahie et trahie au profit des chrétiens. Quinze ans plus tard, elle reviendra près de son fils adolescent, lors de son adoubement. Alors elle épousera Désiré, selon les règles de la chrétienté et s'enfuira avec lui, pour ne plus jamais revenir.

Malgré les concessions faites au rituel chrétien, il est bien évident que l'affaire se déroule à la manière de la tradition préchrétienne. L'histoire n'est en aucune manière modifiée par les sacrements administrés qui restent en quelque sorte extérieurs au récit.

***L'Épine* (lai anonyme du XII^e siècle)**

Un Gué de l'Épine existe à proximité de la Bretagne armoricaine, dans les environs d'Avranches, entre la Sée et la Sélune. C'est sans doute là que se déroula le conte qui fut narré au XII^e siècle par un anonyme sous le nom de *Le lai de l'Aubépine*.

Les héros en sont deux adolescents, un demi-frère et une demi-sœur, qui se sont aimés de façon totalement incestueuse. Les parents les ont obligés à se séparer, mais la puissance de l'amour devait en décider autrement. La jeune fille est transportée de façon mystérieuse et comme endormie, au Gué de l'Épine. Le jeune homme s'y retrouve aussi. Il doit combattre les chevaliers gardiens du seuil, les vaincre, passer le gué et conquérir le cheval. Alors le tabou sera levé, le couple pourra se retrouver et se marier.

Le passage de l'eau, une fois de plus, traduit l'entrée dans l'Autre Monde. Le sommeil de la belle est sans doute à comprendre dans le même sens. Il s'agit plutôt d'un phénomène hypnotique, donc magique qui la fait passer, nous dirions « dans un autre état de conscience ». L'Autre Monde ne serait-il pas ce qui est au-delà de la conscience ?

Les barques de pierre

Il est d'usage dans quelques paroisses de Bretagne de montrer au visiteur, sur le flanc de l'église dans l'ancien cimetière, un sarcophage sans âge qui

semble avoir existé là de toute éternité. C'est, dit-on, la barque sur laquelle le saint patron des lieux traversa la mer jadis.

Ainsi de saint Mériadec à Noyal-Pontivy, ou de Sainte-Avoye près d'Auray. Il semble entendu que le personnage en cause vint de Grande-Bretagne ou d'Irlande en Bretagne armoricaine, mais ce n'est pas très certain. La seule certitude qu'on puisse avoir, c'est qu'un cercueil de pierre est un bateau et qu'il est le moyen idéal pour un saint de traverser la mer.

Nous savons maintenant que la traversée de la mer symbolise le passage de ce monde-ci dans l'autre et vice-versa. Le sarcophage correspond bien à cet office. Le mort est par lui emmené vers les îles d'Occident.

On peut interpréter cette vieille croyance comme celle du Passage.

Luzel (XIX^e siècle)

La fille qui se maria avec un mort

Un mendiant épouse la fille d'un roi et se retire avec elle dans son domaine. Pour venir les voir, les deux frères de la jeune femme reçoivent une baguette blanche dont il suffira de frapper, de deux coups en croix, un rocher dans le bois voisin.

Le plus jeune homme y va le premier. Il rencontre sa sœur, qui ne se plaint de rien si ce n'est de l'absence journalière de son mari, et son beau-frère avec lequel il veut partir en course. Mais il s'attarde à fer-

mer une porte et laisse ainsi filer le mendiant. Il en est réduit à rentrer chez lui.

Le frère aîné suivra la même route. Il réussit, lui, à suivre le beau-frère. Les deux voyageurs rencontrent deux vaches grasses dans la bruyère, puis deux vaches maigres dans un pâturage. Le prince ne peut obtenir d'explications à leur sujet, mais les animaux lui disent : « Dieu vous bénisse ».

Deux chèvres se battent. Pas d'explication, mais un « Dieu vous bénisse ».

Enfin une vieille église en ruine, emplie d'une foule. Ce sont des morts.

Le mendiant s'habille de vêtements liturgiques et dit la messe, assisté du prince. Au moment de l'élévation, le prêtre et tous les assistants vomissent des crapauds et des reptiles. Après la messe, tous congratulent le jeune prince. Il les a délivrés du châtiment qui pesait sur eux depuis la fin de leur vie coupable. Et le « mendiant » explique que les deux vaches grasses sont deux pauvres gens, que les deux vaches maigres sont deux riches hommes, que les chèvres sont deux voleurs qui se disputaient, et que le jeune prince par son passage les a tous délivrés.

Le prêtre mort était condamné à séduire la fille d'un roi sous sa forme d'un mendiant et à obtenir d'un prince en vie qu'il lui serve la messe. Il a attendu longtemps la réalisation de son destin. Maintenant celui-ci est accompli. Avec sa femme, le mendiant partira pour le Paradis. Le prince rentrera chez lui,

mais peu de temps après mourra et rejoindra le couple dans l'Autre Monde.

Il existe donc trois lieux dans l'univers : notre domaine, celui des morts et enfin le troisième, au-delà de nos limites. Le conte nous amène à visiter le royaume des défunts, celui qui se trouve au-delà de la pierre dans le bois. Un défunt y règne, un sacerdote, qui accomplit chaque jour la marche du soleil et se retrouve face à son « péché ». De lui, dépend un peuple, qui attend avec lui sa libération.

Celle-ci arrive, selon un rituel déterminé : elle ouvrira l'accès à l'Autre Monde. En termes chrétiens, on est ici en présence de notre monde, du Purgatoire et du Paradis. Il est notoire que l'Enfer n'existe pas, ce qui signifie en clair que nous ne sommes pas ici dans un univers chrétien.

La femme de l'Ankou

Françoise Anne Ewen de Pederneec conta à Luzel l'histoire de la femme Marc'harid qui avait épousé l'Ankou. Celui-ci se comportait comme le soleil : il faisait chaque jour le tour du Monde, tandis que sa femme restait seule dans son château. Le jeune frère de celle-ci vint la voir et voulut suivre son beau-frère dans son voyage. Il réussit, à la troisième reprise, à parcourir le chemin avec lui. Il vit des choses merveilleuses et en eut l'explication par l'Ankou. Mais quand il voulut retourner chez lui, il apprit que cinq cents

ans s'étaient écoulés dans le Monde d'en bas depuis son arrivée et que ses parents étaient morts.

Le prince turc Frimelgus

Marc'harid se maria deux fois. La première fois, elle épousa le prince turc Frimelgus dont l'histoire est analogue à celle de Barbe-Bleue. Délivrée par ses frères, elle épouse en secondes noces un mort qui s'absente journellement. Le jeune frère de la dame lui rend visite et veut savoir ce que fait chaque jour son beau-frère. Il parvient à le suivre, observa des choses intrigantes, mais ne put entrer au paradis où allait son beau-frère. celui-ci le reprit en passant le soir et ils rentrèrent.

«Après ma mort, dit-il en réponse aux questions du jeune homme, Dieu me donna pour pénitence de revenir tous les jours sur la terre, jusqu'à ce que j'eusse trouvé une femme pour m'épouser, quoique mort...»

Le château de cristal

C'est ici une autre version du château de cristal dans lequel Tristan promettait d'entraîner Yseult. Ou plus exactement c'est l'histoire même de ce château dont le roman ne nous dit rien sinon qu'il était le but recherché par Tristan et par Yseult dans leur commun vouloir. Au fond, c'est notre but à tous, dans l'Autre Monde.

Dans le roman, la nature de ce Château n'est pas élucidée. Nous en sommes donc réduit à la simple vision de cette merveille, dressée au milieu de la mer, surgissement fantasmatique d'un phare de lumière. Le cristal en effet, c'est le libre passage de la lumière à travers le champ de la perception. Les choses y sont perçues dans leur vérité.

Les êtres sont totalement libres, parce que dégagés des chaînes du mensonge et de l'erreur. Les verres déformants sont exclus. La philosophie du cristal est une science de pureté et la pureté est l'absence d'ombre et l'éclat de la lumière.

Ici, le château de cristal est situé « de l'autre côté de la Mer Noire ». Une jeune femme s'y trouve qui en a épousé le prince. Ses cinq frères partirent à sa recherche, mais c'est le sixième qui parvint à retrouver son mystérieux beau-frère, au Château de cristal. Il obtient de lui de l'accompagner dans son voyage journalier autour du monde, mais il doit renoncer à son entreprise pour avoir « parlé et touché » durant le voyage.

Il est donc obligé de repartir, de rentrer chez lui. Il y parvient, mais la maison de son père a disparu, il n'y a plus là qu'une prairie avec des hêtres et des chênes fort vieux. Interrogé, un voisin dit tout ignorer de Youenn Dagorn. Cependant, un vieillard assis au coin du feu, se rappelle avoir entendu parler d'un Youenn Dagorn dont tous les descendants étaient morts depuis longtemps. Il ne reste que leurs tombes au cimetière et certaines sont vieilles de trois cents ans

« Alors, il entra dans l'église, y pria du fond de son cœur, puis mourut sur la place, et alla, sans doute, rejoindre sa sœur, au Château de Cristal. »

Luzel a conclu, non sans véracité : « L'introduction de l'élément chrétien paraît, ici comme dans le conte précédent (Le prince turc Frimelgus), être postérieure à l'origine de la fable. » Il aurait pu d'ailleurs ajouter que cet élément est bien mince.

La princesse de Tronkolaine

Le conte suivant, d'une teneur profondément initiatique, faisait partie du répertoire de Marc'harid Fulup, de Pluzunet. Elle le dit à Luzel en décembre 1868.

Un enfant, Charles, fut pris comme filleul par un roi. Quand il aurait dix-huit ans, il devrait venir retrouver son parrain en lui apportant une moitié de platine. Alors qu'il se rendait ainsi au palais du roi, il rencontra un individu au bord d'une fontaine, qui lui vola sa moitié de platine et put ainsi se faire reconnaître par le souverain.

Charles se rendit néanmoins à la Cour. À la suite des interventions de celui qui l'avait supplanté, il dut accomplir des travaux : obtenir du Soleil qu'il lui dise pourquoi il était si rouge le matin à son lever, amener au roi la princesse de Tronkolaine.

Il obtint la solution de l'énigme du soleil. Puis il rencontra l'émule du soleil, la Princesse de Tronkolaine. Celle-ci est une enchanteresse. On la ren-

contre au bord de la fontaine, « occupée à peigner ses cheveux blonds, avec un peigne d'or et un démêloir d'ivoire ». C'est la position classique de la fée des eaux. On reconnaît là Morgane ou Viviane, ou toute autre figure de la Demoiselle.

Celle-ci à son tour, pour se faire conquérir, imposa au jeune homme des travaux. D'abord, classer toutes les graines d'un immense tas en autant de tas différents qu'il y avait de graines. Charles y parvint avec l'aide du roi des fourmis et de ses fourmis qu'il avait secouru auparavant. Ensuite, abattre une allée de chênes : Charles y parvint avec le concours du roi des lions et de ses lions, auxquels il avait auparavant rendu service. Enfin, transporter une montagne et aplanir le terrain. Charles y parvint avec l'aide du roi des éperviers et de ses éperviers pour lesquels il avait précédemment été bon. La princesse de Tronkolaine suivit Charles jusqu'au palais du roi. Elle dénonça l'imposteur qui fut jeté au feu. Elle refusa d'épouser le souverain, qui d'ailleurs était déjà marié et elle épousa Charles.

« C'est là qu'il y eut un festin alors ! Et un tintamarre et un vacarme et des bombances éternelles ! Les cloches sonnant à toute volée, la grande bannière sur pied, et les violons devant. »

Les trois poils de la barbe d'or du diable

Barbe Tassel, de Plouaret, conta à Luzel en 1870, comment un nommé Charles, filleul du roi, s'empara,

sur l'ordre de celui-ci, de trois poils de la barbe d'or du Diable. Le souverain périt, sa fille épousa Charles. Il y eut des fêtes, des festins, des danses et des jeux.

Et Barbe Tassel de conclure :

*« Me oa eno kegineres,
Em boa tamm hag eur bannec'h,
Eun tol klogle war ma geno,
Hag a-boë n'oun ket bet eno.
Met gant pemp skoed hag eur marc'h glaz,
'Vizenn êt da welet, warc'hoaz;
Pe gant pemp scoëd hag eur marc'h brun,
'Vizenn êt warc'hoaz ar pen-sunn. »*

« J'étais là cuisinière ; j'eus un morceau avec une goutte, un coup de cuillère à pot sur la bouche, et, depuis, je n'y suis pas retournée. Mais, avec cinq écus et un cheval bleu, j'y serais encore allée; avec cinq écus et un cheval brun, j'y serais allée demain en huit. »

Différents contes méritent encore d'être cités.

Tregont a Bari

Fleur d'Épine ou le voyageur au château du soleil
La princesse aux cheveux d'or

Luzel a placé sous le titre de « Recherche de la princesse aux cheveux d'or » sept contes plus ou moins différents :

N'oun doare

Les quatorze juments et le cheval du monde
La princesse Blondine
La princesse de l'étoile brillante
La princesse Troïol

Le magicien Ferragio
La princesse du Palais enchanté

Anatole Le Bras (XX^e siècle)

Anatole Le Bras a rattaché à la mort des hommes, la mort des sociétés, et à ce titre la légende la ville d'Ys. La cité engloutie par les eaux et qui doit renaître est une vision qui se rapproche de la conception hégélienne et marxiste de l'histoire telle qu'elle est présentée sous la forme thèse-antithèse-synthèse, à ceci près que Hegel et Marx suivent une vision linéaire de l'évolution historique, tandis que la tradition s'attache au mouvement circulaire du temps.

La submersion et l'émergence se rattachent aussi à la conception dualiste du jour et de la nuit, du temps d'après-mort et de la vie en ce monde. On rejoint aussi la philosophie de la marée, *chal ha dichal*, le mouvement perpétuel de la mer qui recouvre et découvre, qui fait respirer l'homme à son rythme. C'est ainsi que l'un des contes recueillis par Le Bras nous parle d'un homme dont le respir suivait la montée et la descente des vagues.

L'homme de Molène

L'un des plus étonnants récits, que l'on a néanmoins bien peu remarqué, est, non pas le conte, mais l'histoire vraie, qui arriva dans l'île de Molène à la fin du XIX^e siècle et qui a été racontée par le collecteur de

la tradition que fut François Luzel. La qualité scientifique et l'honnêteté intellectuelle de ce grand folkloriste mettent son récit au-dessus de tout soupçon.

Le voici :

Un vieil homme se mourait, entouré comme cela se faisait encore par toute sa famille. Il était calme, attendant la mort comme un événement naturel, plutôt bénéfique et certainement inévitable. Dans les faits qui se déroulent alors, apparaît la vieille notion celtique qu'il ne s'agit ici que d'un voyage au-delà de la mer, pour lequel l'homme va prendre sa barque, quand le temps sera convenable à son départ. Il faut que la mer soit au jusant (*dichal*) et que le vent soit haut (*an avel serzh*).

L'homme qui sommeillait, s'éveille :

Penaos ar mor », dit-il. Comment est la mer ?

« *Dichal* ». Au jusant.

Le mourant se rendort, puis revient à lui :

« *Penaos an avel* ? ». Comment est le vent ?

Un parent regarde, très haut dans le ciel :

« *Serzh eo an avel*. » Le vent est haut.

Alors l'homme se détend et doucement, il meurt.

Ce récit se passe de commentaires.

Chapitre X : Les déesses et les dieux

I. — *Ahès*

Ahès au Kastel Gibel

La légende nous raconte que la princesse Ahès était une personne fort volage. Elle changeait, nous dit-on, de compagnon toutes les nuits. Au matin, chaque jour, elle étranglait son amant et faisait conduire son cadavre jusqu'à Huelgoat, où il était jeté dans le Gouffre. Cet abîme, situé sur la rivière d'Argent, résulte d'une cascade qui se précipite sous terre, au pied d'une courte hauteur nommée Kastel Gibel, le Château de la Cuve. Le courant y disparaît brusquement sous les rochers et ne revient au jour que six ou sept cents mètres plus loin.

Il y avait donc là un kastel, un oppidum, qui était manifestement celui d'Ahès. La cuve en effet appartient, dans le mythe, au matériel de la fée des eaux, ou serpente. Elle se trouve représentée dans l'iconographie du moyen âge : Mélusine s'y baigne et maintes autres demoiselles de l'Autre Monde.

Le roman occitan de Jauffré, écrit au XIV^e siècle, nous parle de la dame de Huelgoat. Morgane, nous dit-il, est la Fée de Gibel (sic). Elle plonge les hommes dans l'eau d'une fontaine d'où ils gagneront sans mal le pays merveilleux. Nous sommes donc là au point

d'un passage obligé entre l'un et l'autre de nos univers et la reine Morgane, ou Ahès, est la gardienne du seuil, au lieu même de ce gué.

Ce type de récit apparaît fondamental dans la tradition celtique. Nombre de contes et de légendes s'attachent à préciser ainsi les modalités du passage, c'est-à-dire de l'aventure spirituelle qui conduit de notre réalité présente aux niveaux plus subtils de la matière. Marie de France, au moyen âge, en a conté quelques-uns. Luzel, au XIX^e siècle, en a rapporté d'autres.

Quant au fond lui-même du récit, un renouvellement du conte m'a été dit un jour, à la pointe de Chemoulin, près de Pornichet en Bretagne, d'une façon tout à fait impromptue, par un homme dont j'ignorais tout et qui m'aborda pour me dire comment, en 1944, le maquis auquel il appartenait, avait capturé 136 militaires allemands de la SS et les avaient précipités dans le Gouffre de Huelgoat. J'ignore absolument si cet homme avait jamais fait partie d'un maquis à Huelgoat, s'il avait jamais capturé 136 hommes de la S.S. et s'il les avait ou non jeté dans la Kibell. Mais il me l'affirma, comme si son cerveau avait alors fonctionné en prise sur l'imaginaire d'un inconscient collectif complètement, ou presque, oublié, si ce n'est dans la région.

Il me paraît vraiment tout à fait impossible de jeter un si grand nombre de militaires dans la rivière d'Argent et plus encore, d'opérer une telle exécution sommaire sans laisser ni traces, ni puanteur. Un tel

acte d'héroïsme aurait fait parler de lui et l'on n'aurait pas négligé, à la Libération, d'en faire mention.

Mais l'important n'est pas là. Ce n'est pas de la réalité concrète de cet acte que l'on peut décemment discuter, mais de sa valeur mythologique. J'ignore si ce brave homme savait comment il avait renouvelé, au moins dans le domaine de l'imaginaire, les prouesses du sacrifice que l'Ahès finistérienne avait jadis tenu dans ses mains. Étrangement, le destin du Gouffre s'affirmait ainsi, par son intermédiaire, à la fin du XX^e siècle de notre ère.

La reine Ahès

Ahès, nonobstant ses aventures sexuelles et autres, est un personnage légendaire bien connu en Bretagne. Son nom paraît venir d'une Artissa, parèdre du roi Arthur, « (la déesse) de la pierre ». On la connaît à Carhaix, qui lui devrait son nom. Ne trouve-t-on pas aujourd'hui, dans la grand-rue, un « Hôtel d'Ahès » ? Il s'agirait, nous dit le jurisconsulte Eguiner Baron, qui la cite pour la première fois au XVI^e siècle, d'une « femme géante ». Ce serait donc l'équivalent de ces grands personnages du folklore et de la littérature qui nous ramènent à l'époque lointaine et encore pas si ancienne des monstres. Le gigantisme est un caractère du sacré : dans le nord de la France, les grandes figures de carton-pâte défilent toujours à l'occasion du Carnaval.

Ahès serait donc une antique Artissa, peut-être

l'équivalent de Morgane, sœur, femme et parèdre d'Arthur, et comme lui, appelée la Pierre. Elle serait de ce fait en relation avec le Rocher, Kar ou karreg, d'où Carhaix, Kar-Ahes. Elle se plaît dans l'environnement des boules de granit de Huelgoat.

Dans le gouffre de Kastel Gibel, situé à toute proximité du camp d'Arthur, se trouvait la communication entre ce monde-ci et l'autre. Le roman occitan de Jaufgré, comme la légende finistérienne, comme le récit que j'entendis à la pointe de Chemoulin, nous expliquent que la princesse Ahès, en ces lieux, opérait le rituel du Passage. Ce n'est au fond qu'une variante de la tradition grecque qui fait de Méduse l'ensorceleuse : transformer en pierre n'est-ce pas donner à l'homme le fondement de l'éternel ?

Nous sommes à deux pas du marais de Brasparts, qui, sous la houlette du dieu Kronan, n'était rien autre que la grande porte constituée entre la terre, l'eau, la profondeur et l'air libre. On sait de reste que les menhirs sont, dans la croyance populaire, des hommes pétrifiés. Mais pétrifiés par qui ? Ce n'est pas, bien sûr, comme le voudrait la légende, le recteur de la paroisse qui les rencontra dansant sur la lande et les punit de cet excès d'audace. Le conte est évidemment antérieur aux prêtres et à leur morale. Qui donc alors ?

La maîtresse des enchantements intervient tandis que les simples mortels dansent sur la bruyère, et elles les transforment en pierre. C'est-à-dire qu'elle profite de cette opération magique qu'est la danse,

pour modifier les états de conscience, atténuer les particularités individuelles et provoquer la transformation. Il faut n'avoir jamais manié l'imaginaire des hommes pour ignorer combien une telle métamorphose est commune dans la pratique des phénomènes hypnotiques et sophrologiques.

La tradition grecque rapportait que, dans l'extrême occident, résidait une femme porteuse de mort, qu'on nommait Méduse et qui pétrifiait les hommes assez audacieux ou inconscients pour jeter les yeux sur elle. Elle avait forniqué, sans le regarder, disait-on, avec Poséidon, le dieu de l'océan, et elle lui avait donné un fils, le cheval Pégase. Elle était donc voisine des flots de l'océan, « armoricaine » à proprement parler, voisine de la mer, et son fils n'était autre que Marc'h, le personnage fondamental de notre légende.

Les monnaies des Osismes la représentent, nue, les seins ballant devant elle, en croupe du Cheval. Le mythe est sous nos yeux, le personnage de Marc'h emplit l'extrême-ouest armoricain.

Medousa, en français Méduse, signifiait la Reine. Le moindre des dictionnaires de grec ancien le signale. C'est donc là un nom commun, qui désigne toute souveraine. Les Grecs n'en savaient pas plus, ils ignoraient son appellation personnelle. Et si cette dame n'était autre que la reine Ahès, voisine de l'Océan, Dame des Osismes, tueuse d'hommes et mère des pierres ?

Les Grecs, qui étaient passablement documentés sur

les mythes de l'Extrême-Occident, n'ont pu ignorer cette tradition, bien que lointaine. La péninsule bretonne, comme un bras tendu vers les îles mystérieuses, était un lieu capital pour toute l'Europe. N'était-elle pas peuplée de grands rochers placés debout au sol, comme des hommes ? À Carnac, on en trouvait des milliers, alignés comme une armée. D'autres gardaient les sources des crêtes ou les mines de métal blanc.

L'Armorique apparaît comme un omphalos, un centre sacré, où s'accomplissaient les mystères de la Pierre, dans la métamorphose qu'accomplissait Méduse, la Reine, celle qui copulait avec l'Océan. La cathédrale carnacéenne d'ailleurs n'avait pu être édifée que dans le cadre plus vaste d'un pèlerinage ou d'une adoration. Peut-être venait-on de très loin, en révérence pour ces lieux qui établissaient la relation avec le Grand Passage. Il ne suffisait pas en ces temps de venir chercher de l'étain, peut-être fallait-il aussi porter quelque attention au rituel des habitants des lieux.

Sur les grands chemins

Le personnage d'Ahès, s'il est présent dans la légende, l'est tout autant dans la toponymie. La Dame est liée étroitement, dans toute la péninsule, aux vieux chemins, romains ou celtiques. On sait qu'il en est de même en France pour des reines mérovingiennes qui ont donné leur nom, par exemple, à la Chaussée Brunehaut.

Mais le nom d'Ahès ne dépasse pas les frontières de la Bretagne historique. Elle affirme de cete façon la particularité de la péninsule et l'autonomie de la Bretagne, tout comme le font les tumulus de l'âge du bronze ou les haches à douille, tout comme le grand menhir de Locmariaker ou le tumulus de Barnenez.

On a relevé, au XIX^e siècle, une liste de neuf voies antiques, toutes situées en Bretagne, qui portent le nom de la princesse Ahès. Ce sont :

- 1 La voie de Carhaix à la Pointe du Raz, par Châteaulin. Le nom est resté sous la forme Nindhaet, c'est-à-dire « *an hent Ahes* ». Le Président de Robien avait noté en 1755 que la route était ainsi appelée entre Carhaix et Pouldavid, ainsi qu'entre Pouldavid et la pointe du Van.
- 2 La route de Carhaix à Tréguier passe par la chapelle Notre-Dame de Confort en Berhet, près de Prat. Le nom de Confort serait venu du latin *Confurcum*, l'embranchement, et correspondrait à un carrefour établi sur une voie romaine, à l'époque de l'Empire. Selon Ducrest de Ville-neuve, on voyait encore en cet endroit, au XIX^e siècle, la trace de la route antique. On rencontre là un dolmen qui se nomme *Be ar Wrac'h*, la tombe de la fée, et le lieu est désigné également comme la tombe d'Ahès. Les deux personnalités d'Ahès et de la *Gwrac'h* ainsi coïncideraient. Ahès serait la Fée, la Sorcière, la Vieille.
- 3 Le *Men ar Wrac'h* ou Pierre de la Fée est un men-

hir, aujourd'hui disparu, qui se trouvait en Plou-rac'h, sur un chemin antique. La commune elle-même s'appelait anciennement Ploegruch, c'est-à-dire le Peuple de la fée, *Plou Gwrac'h*. Elle est située au voisinage de la crête de la Montagne d'Arrée et voisinait avec Plougras, dont le nom a peut-être la même origine.

- 4 Sur le chemin de Tredrez à Locquemeau, on rencontre un *Ti gwrac'h koz*, « maison de la vieille fée », et un *Ti gwrac'h an Dourven*, « maison de la fée sur la pierre de l'eau » (ou l'eau de la pierre). La Sorcière est donc une vieille. L'île de Sein, Sena ou l'Aînée, ne serait-elle pas une représentation de la Gwrac'h Ahès, et le rocher de la Vieille, devant la pointe du Raz, n'en est-il pas une représentation ? En outre, le Dourven, ou pierre de l'eau, ou eau de la pierre, met en évidence deux éléments qu'on retrouve ailleurs dans le voisinage de la Gwrac'h Ahès. Elle apparaît à la fois dans le légendaire comme Eau, marécage, rivière, et comme Pierre, menhir, voire tertre. Ahès, sous sa forme de Dahud, est la princesse de la Ville d'Ys. Elle règne sur la baie de Douarnenez où elle apparaît comme sirène. Sous sa forme d'Ana, elle domine sur la Palud, le Marais de la Grève. Sous sa forme de la Marie, elle se montre à la fontaine du Menez-Hom. Mais c'est aussi l'Art, la roche sacrée. Le plus grand menhir du monde, qui gît sur le flanc, brisé en quatre morceaux à Locmariaquer porte traditionnellement le nom de *Men*

er hroeh, la Pierre de la fée. Le tertre qui borde le golfe du Morbihan vers son embouchure s'appelle *Mane er hroeh*, le tertre de la fée.

- 5 Entre Saint-Julien et Pledran, près de Saint-Brieuc, la voie de Tréguier à Corseul s'appelle Chemin Nohé, vraisemblablement pour *(He)n(t) Ohe* ou *Ahes*.
- 6 La route de Vannes à Rieux était au XVIII^e siècle, selon le Président de Robien, la Chaussée, c'est-à-dire la voie romaine. Pour Marteville, dans le Dictionnaire d'Ogée, elle était dénommée, en Carantoer, près de Comblessac, le Chemin d'Ahès.
- 7 Sur la route de Vannes à Corseul, au long du Kastell Combout, près de Plumieux et de la Trinité, on a le Chemin romain ou Chemin du Fossé Ahès.
- 8 Sur la voie de Rennes à Vannes (et non de Rennes à Carhaix comme je l'ai écrit par ailleurs), la Chaussée s'appelait aussi Chemin d'Ahès. Il allait du Pont Marsac sur l'Aff jusqu'à l'Oust.
- 9 On trouvait aussi un *Hent Ahes* en Langoelan, entre Rennes et Carhaix.
- 10 De Rennes à la Rance courait le Chemin de la royne Ahès ou Chemin Ahès. il est intéressant de voir Ahès ici appelée reine, alors que souvent on hésite sur son titre. Elle est princesse, c'est sûr, mais on n'en affirme souvent pas plus. La reine Ahès, cela nous met en rapport immédiat avec la Méduse, *Medousa*, la reine.

11 Citons encore le *Karront Ahes*, ou carrefour d'Ahès, près de Briecde-l'Odet.

Le mythe des chemins est très puissant en Bretagne. Ils pouvaient être, maniés et agrandis par l'étranger, une voie d'accès en Bretagne pour les militaires de tout poil. Non seulement Ahès les avait construits, mais la duchesse Anne les avait protégés. Récemment encore, la population bretonne refusait le péage sur les voies express, parce que, disait-on, la duchesse Anne les en avait préservés dans le traité d'Union avec la France.

Les rochers de la Montagne

La montagne d'Arrez a gardé une forte empreinte de la Reine. Les rochers y sont rois. *Roc'h* Trevezel, *Roc'h* Tredudon, *Roc'h* Bichourel, les Kragou, les pointes décharnées de la montagne percent la lande au-dessus du Yeun Elez, marais mythique s'il en est.

L'ensemble s'appelle la Montagne, en breton *Menez Arrez*, la montagne d'Arrez. C'est une chaîne de hauteurs qui vient du centre de la Bretagne, qui continue le Méné après le sommet de *Belser* (Bel-Air) et son château de la Cuve, accroché à son flanc nord et qui, passé *Menez Kronan* (ou Saint-Michel de Brasparts) va rejoindre le triple ballon du Menez Hom. Ce sont là montagnes sacrées, toutes tant qu'elles sont : la totalité de ce domaine sauvage est, au-delà de mémoire d'homme, réservé à l'esprit et au domaine de l'imaginaire. Les crêtes sont couvertes de landes, de bruyère

et d'ajoncs, garnies de pierres qui roulent. Elles permettent l'approche de l'éternel.

Le nom pourrait bien être tout simplement *Menez Arhes*, venu d'un *Menez Arthes* lui-même issu d'une **Artissa* inconnue, et cependant bien proche. L'appellation viendrait alors de « la Pierre » et consacrerait le côté surhumain de ces ardoises penchées sur elles-mêmes, de ces quartzs au lait de vierge qui dominent les paysages.

On passait par là pour aller de Léon en Cornouaille, au col de Tredudon, au col de Trevezel, sur des chemins archaïques qui existent toujours. Côté Léon, on voit pointer les clochers de Commana et de Plouneour-Menez, plus loin Pleyber-Christ, plus loin encore et par beau temps *Kastel Leon* (Saint-Pol de Léon), la cité antique. Côté Cornouaille, on n'aperçoit rien que le marais et, blotti entre les aulnes, Botmeur, la « grande résidence ».

Artissa est chez elle ici. La montagne apparaît éminemment comme un amas de roches. Vue du Léon, la ligne des rocs, dressés au-dessus du plateau, évoque l'image des dieux d'Armorique, dominant de leur stature et de leur sauvagerie la petite vie des hommes. Après deux mille ans de christianisme, ils sont toujours là, imposant leur loi à l'intérieur de notre âme, mouvant d'étonnants poèmes, des actes fous, des images grandioses. Peut-être est-ce à cause d'eux et à cause des falaises de la mer, et aussi bien sûr, à cause de la mer elle-même, quand elle se prend de furie contre les écueils d'Ouessant, que nous sommes des

Bretons, des gens pas tout à fait comme les autres, ni supérieurs, ni inférieurs, mais autres.

J'ai souvent pensé à cela sur les rivages de Portsall, là où se brisa l'Amoco Cadiz, ou près de la croix de saint Samson toute proche, sur la Pointe en face du Raz, sur les dents aiguës du Roc'h Trevezel ou dans le *yeun* de Lanneanou. Le visage d'Ahès, partout, était là. Et se dégageait pour moi de la terre et des flots l'image de l'Artissa cruelle, impitoyable, qui dévore les hommes, qui les oblige à passer là où ils ne voudraient pas, par la fontaine du Gouffre qui conduit à l'Autre Monde.

Nous sommes depuis toujours le Peuple de la Mort. Nous avons avec elle, ou plutôt avec lui, puisque l'Ankou, en breton, est le nom d'un « homme », une intimité qu'on ne saurait nous ravir. Je ne vois rien d'autre qu'Ahès pour mettre en mouvement le processus de la pétrification. Elle est nue, dépouillée de toutes les illusions de ce monde, elle court à cheval vers l'Occident où elle va s'engloutir. Mais demain, nous le savons, nous reparaîtrons à l'Orient.

Épouse d'Arthur, qui se nomme la Pierre, elle-même pierre, crevant la crête dénudée, la femme sauvage n'est autre que l'Ahès de la légende. Sa tradition s'est conservée dans la bouche de ses enfants, mais le sol a conservé, plus que sa trace, sa grandeur.

La ville de Carhaix et ses homonymes

Le site le plus connu pour être en relation avec la

princesse Ahès, est avec la forêt de Huelgoat et la baie de Douarnenez, la ville de Carhaix. Reconnue dès l'époque de la Renaissance, pour être *Ker Ahes* ou « la ville d'Ahes », elle pourrait être cependant *Kar Ahes*, le rocher d'Ahès. À l'appui de cette hypothèse, on peut citer les différents toponymes qui comportent le nom de Carhaix, et qui ne sont en aucune manière une cité ou une forteresse : *Carhai* dans l'île d'Ouessant, *Corn Carhai* en mer, au large de Portsall, *Cos Caraës* près de Pestivien. Aucun de ces endroits ne comporte autre chose qu'un environnement champêtre, voire sauvage, où un rocher serait à l'aise.

Ahès serait donc bien plus qu'une figure simplement légendaire, un personnage mythologique de l'Antiquité osismienne. *Corn Carhai*, « le coin de Carhaix », ou bien « Carhaix de l'Occident », est situé dans les rochers de Portsall, par le travers de l'angle nord-ouest de la Bretagne. C'est un écueil qui porte un petit phare qui signale les premiers éléments de la côte. Le nom de *Kar Ahes* ou rocher d'Ahès lui convient fort bien. La pierre qui sort de la mer, correspond à la personnalité d'Ahès, déesse de la pierre et des eaux.

Carhai, dans l'île d'Ouessant, est un monticule, qui porte quelques maisons, non loin du phare du *Creac'h*. Il n'y a pas trace de roc, mais la situation géographique permettrait qu'il y en ait eu un avant la construction des bâtisses.

Cos Caraës, entre Pestivien et Pont-Melvez, dans les

Côtes-d'Armor, ne comporte pas de pierres, si ce n'est une croix, non loin d'une gorge qui a pu être rocheuse. L'expression *Koz Karaes*, « le vieux Carhaix », évoque un établissement antique, ce qui tendrait à reporter Ahès, une fois encore, dans l'Antiquité.

Au voisinage de la ville de Carhaix, la Fée, qui n'est autre qu'Ahès, se manifeste aussi. Une fontaine, à proximité de la ville, porte son nom. On l'appelle *Feunteun ar Wrac'h*, « la fontaine de la Fée ». Située sur la droite et en contrebas de la route qui, après avoir franchi le Yer, grimpe en direction de Huelgoat, elle a trois bassins, comme les fontaines sacrées antiques.

Au nord de la cité, deux communes, au nom étonnamment ressemblant, évoquent aussi la Reine Ahès. Plourac'h, « le Peuple de la Sorcière » ou « de la Fée », anciennement *Plougruach*, est une commune située entre Callac et Berrien, dans les Côtes-du-Nord. Elle voisine avec Plougras, qui pourrait avoir une même origine linguistique, bien qu'elle soit rapportée généralement à un *Plou groas* ou « plou de la croix », assez surprenant. L'une et l'autre pourraient avoir, très anciennement, formé une seule unité territoriale.

Sur le territoire de Plourach s'élevait autrefois un menhir, aujourd'hui disparu, qu'on appelait traditionnellement *Men ar Wrac'h*, la Pierre de la Sorcière. Nous retrouvons ici encore la relation de la *Gwrac'h* avec la pierre.

Enfin Scaër. Ne sera-ce pas **Iskaer*, c'est-à-dire **Ahes-Ker*, le camp d'Ahès ?

Ahès et le roi Marc

Sur la baie de Douarnenez, à l'ombre de la grande montagne sacrée appelée Menez Hom, s'étend un autre domaine d'Ahès, en relation avec Huelgoat. Elle y rencontre le roi Marc'h, dans un conte où elle apparaît comme une biche pourchassée par lui, mais invincible. La flèche qui est dirigée contre elle, se retourne contre le chasseur qui est partiellement transformé en Cheval.

Il s'agit là d'un conte de métamorphoses, fréquent dans la tradition celtique. La reine passe de sa forme de princesse à celle d'une biche et de la forme de biche à celle de femme. Quant au roi, c'est un Homme-cheval de par son nom, qui se transforme en homme aux oreilles de cheval.

Ajoutons que la biche est ainsi liée aux mystères du Menez Hom. Là-haut, le site de l'ancien *Caer Bann Hed*, porte le nom de la Corne de cerf et représente sans doute le Château du Graal.

Ahès et la ville d'Ys

La légende, en Basse-Cornouaille veut qu'Ahès ait été la fille du roi Gradlon et la princesse de la ville d'Ys. Une nuit, poussée par son amant, un prince inconnu, elle déroba à son père la clef des écluses qui maintenaient hors d'eau la cité cornouaillaise, et elle ouvrit les Portes de la mer. Le roi, éveillé en sursaut

par saint Corentin ou saint Gwenolé, prit sa fille en croupe et s'éloigna à toute allure de la ville en voie d'engloutissement. Mais son cheval s'alourdissait du poids de la princesse et l'eau gagnait sur les traces du cheval de Gradlon.

Alors, Corentin invita le roi à jeter sa fille, la pécheresse, à l'eau. Là-dessus, le cheval se cabra, puis il repartit d'un trait. À Pouldavid, la mer reprit Ahès sa reine. Depuis, on voit parfois sur les vagues la fée aux blonds cheveux, peigner sa chevelure à la lumière de la lune.

Quant à Gradlon, il s'installa à Quimper. La ville d'Ys gît depuis sous la mer, dans la baie de Douarnenez où elle était édifiée. Il arrive que les marins qui pêchent en cet endroit, comme le font les douarnenistes, entendent sonner les cloches de la cité engloutie.

Vestiges de la ville d'Ys

Peu avant d'atteindre la Pointe du Van, la route qui vient de Douarnenez, laisse sur son côté droit quelques ruines romaines, restes d'un établissement, sans doute militaire, qui défendait les approches maritimes de l'Armorique. On nomme ces cailloux dans le pays « moger a Is ». On a traduit ces mots par « le mur d'Ys ». Mais cette interprétation ne tient pas vraiment, car la construction de ce membre de phrase serait grammaticalement incorrecte. On ne dit pas en breton, dans ce sens, « *moger a Is* », mais « *moger*

Is». «*Moger a Is*», c'est autre chose. Il faut entendre : «**Moger Aïs*», et cela, c'est «le mur d'Ahès».

Il en est de même d'une autre expression, qui désigne, elle, la Ville d'Ys. On dit en effet «*Ar ger a Is*». Même remarque, même correction. On ne saurait dire **ar ger a Is*, mais *Ker Is*. Comprenons donc **Ar ger Aïs*, pour ce qu'elle est : «la ville d'Ahès». Il n'y a pas de ville d'Ys, n'en déplaise aux touristes, mais une ville d'Ahès, à vrai dire beaucoup plus somptueuse.

Il existe d'ailleurs une autre ville engloutie, près du littoral breton et son nom, curieusement, est Aïse. L'Aïse des Birvideaux est un plateau marin entre Groix et la presqu'île de Quiberon et son nom est exactement l'«*ar ger a is*» de la baie de Douarnenez. Birvideaux ressemble d'ailleurs à *Birvidig* qui signifie en breton «très vivant». Ne serions-nous pas ici dans «le domaine des Vivants», dans cette *Tir inam Beo* des anciens Irlandais, la Terre des Jeunes, qui est l'Autre Monde.

Sans doute faut-il aller plus loin. Et si nous parlions d'Yseult l'Irlandaise ? En langue romane, irlandaise se dit Iroise et en breton Iroise se dit du grand courant marin (*Hir wazh*) qui court devant la presqu'île de Crozon. Yseult serait de par ici, toute irlandaise qu'on la dit. Mais Yseult, c'est bien Ys-eult, et Ys, nous l'avons dit, présente de grandes analogies avec Ahès.

Quelques mots encore à propos de la syllabe *Is*. En Haute-Bretagne, notons la présence de Val d'Izé et d'Issé. Remarquons surtout l'Isac, affluent de

la Vilaine, qui passe tout près de Plessé. Ce dernier bourg se nommait, en 1062, *Ploissiac* qu'on peut entendre comme « le Peuple de l'Isac », mais aussi comme « le Peuple d'Ahès », **Plou-Ahès*iac.

Ar Raz

Les références toponymiques sont innombrables. Même si elles ne sont pas toutes justifiées, il les faut toutes citer, à titre d'hypothèses.

Beg ar Raz, c'est ainsi qu'on appelle ce qu'en français on nomme la pointe du Raz. Mais la constitution grammaticale n'est pas la même, car on pourrait aussi bien écrire en breton *Beg Arraz*. *Arraz*, c'est comme *Arrez* ou *Arhez*. Et pourquoi ne sera-ce pas « la Pointe d'Ahès » ? J'ai entendu d'ailleurs bien souvent dans mon enfance prononcer : *Beg Arhas*. Peut-être, à une époque, a-t-on écrit *rr* pour *rh* ? En tout cas, si l'on dit le Raz de Sein en français, on ne dit jamais *Raz Seun* en breton.

Il y a là le rocher et le phare de la Vieille, à quelques encablures du continent, ainsi que Sena, l'ancienne, devenue l'île de Sein. La Vieille, c'est en breton, *ar Wrac'h*, qui s'entend aussi de la sorcière, de la fée, et d'Ahès. L'existence d'une vieille en un pareil endroit ne s'explique vraiment que s'il s'agit de la Fée maîtresse, déesse de l'eau et des Osismes. Il existe sur le plateau du Raz, à la vue de la Vieille, une statue moderne en l'honneur de Notre-Dame des Naufragés, qui nous semble bien proche de l'image de notre Vieille.

Le nom ancien de l'île de Sein serait *Sena*. Ce mot qui signifie l'aînée, la vieille aussi, l'ancienne. Ce serait donc sensiblement le même que celui du rocher. Ils circonscrivent l'un et l'autre la passe et le courant du Raz, appelé *Arhas*.

Un peu plus loin, à l'extrémité sud-est de Sein on trouve le Chat, *ar C'haz*, et le Pont des Chats ou du Chat, *Pont ar C'haz*: autant dire *Arc'haz* ou *Arhaz* ou encore Ahès.

Tout près, nous l'avons vu, dans la baie de Douar-nenez, il y a aussi la Ville d'Ys, la ville d'Ahès.

Aber Wrac'h et Enez Wrac'h

Sur la côte nord-ouest du Léon, entre Lannilis et Plouguerneau, s'ouvre « l'estuaire de la Sorcière », l'Aber Wrac'h, que domine au confluent des deux rivières affluentes, sur la hauteur, une stèle antique superbe. À l'embouchure, émerge l'*Enez Wrac'h*, île bien sûr de la Sorcière, et s'ouvre la baie des Anges, en breton *Bwe an Aelez* qui pourrait bien être « la Baie de la Cour d'Ahez », **Bwe an Ahe-les*.

On a dit qu'il ne s'agirait pas d'un *Aber Wrac'h*, mais d'un *Aber Ac'h*, souvenir du « *pagus achmensis* », qui existait ici dans l'antiquité. Cette dernière forme est celle que l'on emploie en breton aujourd'hui, mais elle peut tout aussi bien venir d'*Aber Wrac'h*, par abréviation, et la confusion a pu être entretenue entre l'*Ac'h* et la *Gwrac'h*.

Men er hroeh, Mane er hroeh

La même relation se retrouve à Locmariaker, où le grand menhir brisé, long de 22 m, qui gît au sol en quatre morceaux, s'appelle *Men er Hroeh*, forme vannetaise de la Pierre de la Sorcière.

Non loin de là, un peu en retrait, le *Mane en Hellu*, qu'on a irrégulièrement transformé en Mané Lud, nous fait de nouveau penser à la *Helle* et à un vraisemblable **Ahelu*, ou « lieu d'Ahès ». Remarquons que Cayot-Delandre en 1847 l'appelait *Dol-er-groach* ou « Table de la Fée », en même temps qu'était attestée la forme de Mont-Helleu.

Plus loin de là, sur la route qui sort de Locmariaker en direction de Kerpenhir, un autre tumulus, nettement plus important celui-là, se dresse assez haut pour que la vue s'étende sur toute l'embouchure du Morbihan, comme un lieu d'observation stratégique. Il porte aussi le nom de *Mané er Hroeh*.

Non loin de là, à Sainte-Anne-d'Auray, lorsqu'on va vers Locmaria et la zone marécageuse qui s'étend à son entour, on croise un ruisseau qui se nomme *Ster er Wrac'h*, « la rivière de la Sorcière ».

Et la serpente ?

Ahès et la *Gwrac'h*, c'est du pareil au même. La *Gwrac'h* est une sorcière ou tout simplement une fée, c'est-à-dire un personnage en relation étroite avec l'autre monde. Si on traduit le mot par sorcière,

on privilégie une personne humaine, vouée aux arts magiques, d'une façon plutôt néfaste. Si l'on entend par là une fée, on considère d'emblée un être de l'Autre Monde. Il nous semble qu'il s'agisse de préférence de cette dernière acception. La reine Ahès règne bien sur ce monde, mais elle appartient à l'autre.

Quelle est sa relation avec la Serpente qu'on rencontre si souvent sur les monuments religieux du moyen-âge ? Elle est taillée dans la pierre et elle a la forme d'un animal aquatique. Elle appartient aux deux mondes, celui de la terre et celui de l'eau. L'Ahès de la baie de Douarnenez est bien une sirène, qui vit dans les eaux de la mer. À Huelgoat elle est en rapport immédiat avec la cascade du Gouffre. Nous l'avons trouvée en Haute-Bretagne, comme l'origine possible d'une rivière, l'Isac.

Elle est aussi en rapport manifeste avec les mégalithes, comme le montrent les tumulus et menhir de Locmariaker, ce qui est conforme à l'étymologie en *Artissa*. Ne serait-elle pas dans ces conditions, la déesse des pierres sacrées ? Et, comme conclusion logique, sa tradition ne remonterait-elle pas jusqu'au néolithique ? Les Fées, les Korriganed, les Poulpiket, les Boudiged, qui servent encore à dénommer les tertres et les dolmens, ne seraient-ils pas la Cour d'Ahès, ou Ahès elle-même ? Nous avons vu qu'une pierre du Tregor portait le nom de *Be ar Wrac'h* ou « Tombe de la Fée » : la voilà donc en relation directe avec la pierre.

Son visage alors nous serait connu : c'est celui qui

est inscrit sur la pierre d'entrée de l'allée couverte de Luffang, aujourd'hui au musée de Carnac, en forme de masque, ou de vulve. C'est donc bien d'une femme qu'il s'agit dans son acte fondamental : donner la vie, mais aussi la reprendre, puisque nous « rentrons dans le sein de notre mère » quand l'inhumation nous le permet.

La Keban

Un personnage pour le moins curieux nous est également fourni par la légende de saint Ronan, vieux mythe mal christianisé. La Keban est une vieille sorcière qui vivait à Locronan en même temps que le saint Ronan de la légende et qui s'affronta vivement avec lui. Nous laisse-t-on entendre par là que leur combat fut celui qui opposa le christianisme à la tradition des druides ? Certes le récit a été christianisé dans ce sens. Mais au-delà, la vérité mythologique n'existait-elle pas ? Autrement dit, Keban et Ronan seraient deux forces naturelles en lutte l'une avec l'autre, manifestées sur le vaste calendrier que nous offre encore la Troménie.

Elles se sont combattues, ou complétées, dans une affaire de mort simulée, mais toute mort n'est-elle pas une simulation ? La fille de Keban a disparu et sa mère accuse Ronan de l'avoir tué. L'ermite en effet se livre à la lycanthropie et c'est le loup-garou qui a dévoré l'enfant. Le roi Gradlon est invité à juger le sinistre personnage et à le condamner, mais il évitera tout

châtiment en montrant que c'est la Keban qui a elle-même caché la demoiselle dans un coffre ou un saloir, d'où, délivrée par Ronan, elle ressort fraîche et rose.

La mort n'est qu'une illusion, une retraite en somme prise dans un sarcophage. Une régénération s'effectue. La vie s'affirme à nouveau.

Le même récit se retrouve, différemment présenté, dans la légende de l'enterrement de saint Ronan.

La Keban faisait la lessive au lavoir de Guernévé, entendez non pas « la Ville Neuve », mais « la Cité du sanctuaire du Bois », du *nemeton*. Elle opère la purification, c'est-à-dire la régénération des dépouilles humaines.

Vint à passer le chariot aux bœufs qui conduisait le corps de saint Ronan décédé loin de là. De l'enfer de l'hiver, de l'enfer froid, l'Ermite revient dans son fief : il s'apprête à monter sur la colline sacrée. C'est alors qu'intervient la Vieille. Elle se jette sur l'attelage, frappe de son battoir l'un des bœufs et lui arrache à moitié une corne. L'équipage n'en continue pas moins son chemin, accompagné de Keban qui vocifère.

Il grimpe le raidillon qui du lavoir conduit au sommet. C'est extravagant. Aucune voiture ne peut monter cette pente. Quiconque a fait, ne serait ce qu'une fois, le parcours de la Troménie, n'a pu que le constater. Il s'agit de bœufs prodigieux et d'une benne volante, sous la conduite d'une divinité.

Arrivé sur la crête, la corne brisée se détache et tombe à terre. Ici donc sera enterré Ronan et le lieu

s'appellera *Plas ar C'horn*, «l'emplacement de la corne». C'est en somme, selon les règles de la toponymie sacrée *Be Ronan*, «la Tombe de Ronan». Ainsi le géant, le *Gewr*, est-il enseveli au sommet de *Be Gewr* dont le rocher domine tous les alentours.

Keban cependant continue son chemin. Elle descend vers la voie romaine qui vient de Quimper et conduit à Locronan. Au carrefour, la terre se fend et engloutit la Keban dans les flammes du feu intérieur.

Le nom de la Femme présente une curieuse analogie avec celui, antique, de la pointe du Raz, le *Kabaïon*. La vieille déesse serait «*Celle du Kabaïon*». Qu'est-ce à dire sinon qu'elle est Forgeron, en somme la Fille du Feu ? Faut-il s'étonner qu'elle fut engloutie par la terre et par les flammes du feu souterrain ? Son rôle est maintenant achevé. Elle retourne à son élément premier.

Lorsque la Troménie a dépassé *Kroaz Keban*, la Croix de Keban, qui marque l'endroit où la Sorcière retourna en son lieu, elle parvient assez rapidement à la pierre de la génération. Là viennent s'asseoir, ou bien plutôt se coucher les femmes qui désirent un enfant. La surface du rocher est modelée en la forme d'un corps de femme qui s'y coucherait les jambes écartées : on y attend manifestement la fécondation du dieu solaire qui se lève juste en face, à l'Est.

Ici s'achève la régénération commencée au lavoir de Guernévé. La métempsycose est commencée.

Ronan, nous faut-il ajouter, est un nom mutilé par

la christianisation. Il s'agit en fait de Kronan, l'équivalent moderne du dieu du monde souterrain Cernunnos, la divinité à cornes de cerf.

La Marie du Cap

La Marie du Cap nous est présentée par Paul-Yves Sébillot. C'est une fée, à moins que ce ne soit une serpente, mais c'est tout comme. Il s'agit bien de « la Marie » et non de la Vierge Marie. Elle hante l'ancien Kabaïon et c'est la raison pour laquelle on l'appelle la Marie du Cap (anciennement Kabaïon).

Son lieu de culte se trouve, en face du Cap Sizun, sur le Menez Hom. C'est une jolie chapelle avec une source voisine. La fontaine malheureusement n'existe plus. Les eaux en ont été détournées pour alimenter les modernes conduites. On l'appelle Sainte-Marie du Menez Hom.

Le Menez Hom est une montagne sacrée de l'ancienne tradition. La Vierge n'a rien à faire là. D'autant plus que la patronne des lieux sent fortement le soufre : elle aurait été l'amie du divin roi Marc'h et c'est grâce à son intervention que celui-ci a trouvé une tombe dans la montagne pour y attendre la miséricorde du grand dieu.

Nous conterons cela en son lieu. Disons seulement pour l'instant qu'on a retrouvé, en 1913, la statue de la Marie. Elle était enterrée sur les flancs du Menez-Hom, au nord de la chapelle. On a nettoyé le visage, le corps de la forme antique. Rendue à la lumière,

on l'a transporté finalement au Musée de Bretagne à Rennes où elle trône dans sa dignité reconquise.

Sainte Marie est un hagianyme qui n'existe nulle part ailleurs en Bretagne. Le nom de la mère de Jésus de Nazareth est *Itron Varia*, « Dame Marie » ou « Notre Dame ». Mais Marie la sainte, c'est bien plutôt la Marie du Cap.

On retrouve ailleurs la vénération de la Marie. Au Pays basque.

Ana, grand-mère des Bretons

Sainte Anne est aussi la Vieille. Grand-mère de Jésus de Nazareth, elle est devenue tout simplement la grand-mère des Bretons, selon la tradition locale. À moins qu'il ne s'agisse du contraire : la Grande Mère, qui a engendré les dieux et les hommes, en est venue à être aussi et par conséquence l'ancêtre du Christ.

Dans la région sacrée du Porzay, Ana possède un temple principal en Plonevez, sur la dune de la Palud. Ce mot vient du latin et signifie le Marais. Sans doute se trouvait-il là un marécage côtier, comme on en voit aujourd'hui sur la Palud de Treguennec, au pays Bigouden, autour de l'étang de Saint-Vio. Fait surprenant, le nom d'Ana, vers le VIII^e siècle de notre ère était tenu pour gaulois et on lui attribuait le sens du latin « *palus* », le marais. Sainte-Anne-la-Palud veut donc dire en deux langues différentes : « le marais sacré du Marais ».

La sacralité de ces lieux, dont l'horreur le dispute

à la grandeur, s'est toujours imposé aux hommes. Ce mélange d'eau et de terre est en effet considéré comme générateur. Toute une vie se manifeste dans les tourbières, qui paraît comme à l'origine de la vie. Mais c'est aussi la divinité de la Mort et le lieu de la régénération. En Grande-Bretagne, au Danemark, on jetait dans les temps protohistoriques des cadavres qui s'y sont conservés jusqu'à nos jours, la peau séchée, les formes intactes, un peu resserrées. C'est la porte du Monde souterrain.

Quelques vestiges d'Ahès : petit vocabulaire hypothétique

Il reste, en Bretagne orientale principalement, quelques noms énigmatiques où pourrait se retrouver le radical d'Ahès. Ce sont d'abord des mots en -Es-ou -s-. Un certain nombre de noms de communes méritent d'être examinés au regard de leur emploi du terme Ahès ou d'un vocable voisin. Ce sont les paroisses en *Ples-*, ainsi que celles commençant par *Es-*. On relève notamment les *Plou* suivants :

Plesguen, qui était Ploeguen en 1218, peut-être **Plo-ahes-guen*, « la commune d'Ahès la blanche ».

Plesder, appelé Pleeder en 1197, qui pourrait être un **Plo-ahes-der* ou « commune des chênes d'Ahès » (à moins qu'il ne s'agisse d'un **Plou-Edern*).

Pleslin, qui serait **Plou-Ahes-Lin*. Plestin, qui viendrait en principe d'un Plou-Jestin cité parmi les formes anciennes du nom. Mais pourquoi pas **Plou-*

ahes-tin ? Ce serait alors « le peuple de l'étranglement d'Ahès ».

Plesidy, qui pourrait bien être **Plou-ahes-di* ?

Plessala ou **Plou-Ahes-sala* ?

Plessé qui nous est venu d'un *Ploissiac* en 1062. La commune est située sur la rivière Isac. Tout cela ne vient-il pas d'un **Plou-Isac-os* et d'une **Ahesacos* ?

Plescop, non pas la demeure d'un évêque, *Plou Eskob*, mais **Plou-Ahes-Kap*, la « commune du Kabaïon d'Ahès ».

Plouescat même et sa forme ancienne *Plourescat* seraient-ils **Plou-Aheskad*, la « commune du combat d'Ahès » ?

Citons encore, en *Es-* cette fois :

Essé, dans la ligne de Plessé, viendrait d'Isac. **Ahesacos* ? Sur le territoire de cet *Isacos* se trouve un superbe dolmen qu'on nomme traditionnellement la Roche aux fées. Nous connaissons la relation entre la Fée, la Gwrac'h, et Ahès.

Eskibien, situé après Primelin et Plogoff et un peu avant Audierne dans la suite du Cap Sizun, serait **Ahes-Kabaïon*, « l'Ahès du Cap ». On évoque Strabon.

Quant Scaër, mot incompréhensible qui pourrait venir de **Eskaer*, ce serait « la Quadrature d'Ahès », **Ahes-Kazr* ou « Camp fortifié d'Ahès ».

Des mots en *He* :

Le mot *Helles* est très répandu dans la campagne de l'ouest breton. Je m'étais autrefois demandé s'il

était en rapport avec la « *helle* », la sorcière du moyen âge roman, et avec le *hell*, l'enfer germanique. mais une autre question se pose : s'agirait-il, non pas d'une « vieille cour », comme on le dit souvent d'après *Hen*, ancien, et *Les*, cour, mais d'une **Ahes-Lez*, ou « Cour d'Ahès » ? Le terme en tout cas ne paraît pas sans relation avec les régions marécageuses. On a, entre autres :

Helles, fréquent, qui serait donc **Ahes-Les*.

Yeun Ellez, marais de la rivière Ellez, qui signifierait « le marais de la Cour d'Ahès ».

Bwe an Aeletz : cette étendue marine, qui se trouve près de Landeda, est tenue généralement pour la baie des Anges (*Aeletz*). Le lieu, à l'embouchure de l'Aber Wrac'h, n'est pas particulièrement angélique, mais mériterait plutôt le nom de *Bwe an Ahelez*, « la baie de la Cour d'Ahès ». On dit qu'une ville aurait existé jadis en Plouguerneau et qu'elle aurait été engloutie. Ahès manifestement aime ce genre de faits, puisqu'elle préside à la destruction de la ville d'Ys par les eaux en Baie de Douarnenez.

Ellez, rivière : le cours d'eau naît du *Yeun Ellez*, le marais entre Tuchenn Gador et Menez Kronan et va se jeter dans l'Aulne, la rivière de Samonios, la fête des morts au 1^{er} novembre.

Elle, rivière : elle commence elle aussi dans une région marécageuse, entre Gourin et Plouray et se jette à Quimperlé ou *Kemper-Ellé*, dans la Laita.

La Helle : cette forme francisée, sans doute en rap-

port avec la Sorcière, désigne un rocher en mer, entre Ouessant et la Grande terre, dressé tout droit au-dessus des eaux, comme un volumineux menhir. Peut-être est-ce l'**Ahelles* ?

Des mots comme Hellean, Hélène :

Croix-Helléan. Cette *Kroazh Hellean* pourrait bien être une **Gwrac'h Hellean* ou **Ahellean*.

Sainte-Hélène : cette Santez Helena viendrait-elle d'une *Santez *Ahelena*, passée au crible d'une christianisation ?

On citera aussi la chapelle de Hellen, près de *Karreg an Tan* en Gouezec.

Iliz. Le long de l'ancienne voie armoricaine de Huelgoat à Landeda, et nulle part ailleurs, on ne trouve quatre noms de localités qui comportent le nom d'Ilis en deuxième partie. *Iliz* serait là une forme de *Aheles*, ou *Helles*, « la cour d'Ahès », confondu plus ou moins volontairement avec une église chrétienne.

Lannilis : c'est une commune voisine de la *Bwe an Aeletz*. On pourrait traduire : « le Sanctuaire de la Cour d'Ahès ».

Kernilis : « le camp de la Cour d'Ahès ».

Bodilis : « la résidence de la Cour d'Ahès ».

Brennilis : dans l'église existe une statue de Notre-Dame de Breac Ellis, pour laquelle nous avons proposé la traduction « du marais de l'Elles ». L'éten-due marécageuse proche de Brennilis s'appelle Yeun Ellez. Le mot est à rapprocher du *Bwe an Aeletz* de

Landeda. Tous ces mots sont des formes d'Aheles ou Cour d'Ahès.

Garnilis, à côté de *Roc'h Veur* en Brieg, évoque de ce fait la Pierre. On pourrait voir dans Garnilis, le Rocher de la Cour d'Ahès, *Kar an Iliz*.

Il est intéressant de remarquer que la voie romaine de Carhaix à Plouguerneau traverse Le Folgoët ou Bois de la Feuillée (*Folia Koad*), juste à côté de Lesneven. Il y a un *San Neven*, rebaptisé Saint Méen, non loin de là, toujours sur le cheminement antique. Ces deux noms évoquent évidemment un personnage qui se serait appelé Neven, mais tout aussi bien un *Neven(t)*, venu de *neved* et de *nemeton*, « le Bois sacré ». On aurait ainsi « la Cour du Bois sacré » et « la vallée du Bois sacré », à proximité de Plouneventer, « le Peuple de l'Homme du Bois Sacré », et de saint Derrien, son compagnon, le Chêne.

Plounevez-Lochrist est situé sur la route de Lesneven à Plouescat. C'est un ancien sanctuaire de gué (*Loc-rit*), au centre d'un bois sacré (*nevez*).

Entre Plouguerneau et Lannilis, la rivière est l'*Aber Wrac'h*, ou « aber de la sorcière » et il se trouve une île vers l'embouchure qui s'appelle *Enez Wrac'h*, « l'île de la sorcière » .

II. — *L'anguille*

Le serpent des eaux se glisse entre les Mondes
L'anguille est un animal fabuleux.

La vaste matrice de mer que constitue la rade de Brest s'ouvre sur l'Océan par un pertuis étroit et resserré que les gens de Plougastel appellent *Toul ar Chilien*, «le Vagin de l'Anguille».

On la retrouve ailleurs, en Brocéliande, dont le nom, *Bresilien* en breton, signifie «la Colline de l'anguille».

On la retrouve d'ailleurs partout. Elle est sculptée sur le porche de Lannédern, en cinq endroits sur l'église de Sizun, à Lampaul-Guimiliau. Elle est généralement représentée comme un être hybride, à la tête, aux bras et au buste de femme, mais au bas du corps en forme de poisson, parfois en queue de serpent. On rencontre en fait les deux formes, la serpente et la femme-poisson, celle-ci étant relativement plus fréquente.

En dehors de Bretagne, elle existe aussi. Ainsi dans l'église de Clonfert en Irlande ou sur la maison de la sirène à Collonges, non loin de Brive-la-Gaillarde.

Elle est en relation immédiate évidemment, avec l'eau, la fontaine, le ruisseau qui serpente, avec la mer même. Elle semble proche de la *Mari* et flirte avec tous les Locmaria de Bretagne.

La Mari, la Morgane

Ses attributs sont le peigne et le miroir, le peigne antique à double rang de dents, le miroir en forme d'utérus ou de fontaine. Sa sexualité cependant ne

manque pas de mystère : son *Toul ar chilien* est souvent bien caché sous des écailles de poisson. Cependant, elle peut se marier et avoir des enfants, mais elle ne le fait pas toujours. Ninian, autrement dite Viviane, laissera toujours Merlin sur sa faim.

Parfois, comme Mélusine, elle abandonne sa forme et prend figure humaine, quitte de temps en temps à devoir se baigner dans un cuveau, sous son aspect premier. Généralement, elle se cache alors, quand elle est sous sa forme de poisson. La voir dans cet état est une cause de rupture immédiate avec un amant ou un mari. Elle s'en va, ou bien, comme à Lusignan, elle s'envole et disparaît à tout jamais. Mais de l'Autre Monde elle veille sur ses descendants.

L'histoire de Mélusine elle-même n'est pas bretonne. Elle se passe à Lusignan, en Poitou, au bord de la Vivone. Le mari de la fée cependant, Raymondin est breton et cette touche du récit paraît néanmoins établir une relation avec le légendaire de Bretagne. La légende, en tout cas, répète le thème central des contes, principalement breton de ce type.

On sait que l'eau est l'agent de communication entre les mondes et il paraît normal que l'être intermédiaire entre eux soit l'anguille, qui apparaît comme un serpent aquatique. Il est intéressant de remarquer que son nom, dans certains parlers de l'Ouest de la France, comme le Poitou et la Charente, soit le mot « *morgain* », qui évoque absolument la Morgane des traditions bretonnes.

L'anguille est donc Morgane ou *Mari Morgane*. Elle

se manifeste donc comme la sœur d'Arthur. Elle est proche de la Pierre.

III. — *L'ankou*

L'Ankou est l'un des personnages les plus vivants de la mythologie bretonne. C'est, selon Anatole Le Braz, « l'ouvrier de la Mort », *Oberour ar maro*. Il est présent dans toute la Légende, et dans la vie même jusqu'à nos jours.

Qu'il me soit permis de citer ici un passage du « Horn » de Maurice Le Scouëzec. Il s'agit d'une aventure réellement vécue par l'auteur, depuis lors peintre de renom, alors pilotin sur l'Emile-Renouf qui revenait de Nouvelle-Calédonie en 1899.

« Ah ! Ce fut une belle sérénade, quand le Vieux a su que le grand volant était parti... Cependant, après, trop chargé sur l'avant, nous commencions à mettre le nez dedans. À chaque instant on embarquait par devant. La brise fraîchissait encore. Les hommes qui venaient de déverguer la ralingue du volant signalaient que la drisse de pavillon était emmêlée dans le réa d'une poulie de cargue de grand perroquet. On nous rappela derrière et un homme monta pour dégager.

« Nous étions une dizaine devant la chambre de veille, le lieutenant à la coupée tribord (on était tribord amures et grand largue). Sans difficulté, l'homme monta sur le volant et fut au cargue-point. Il dégagea la drisse et comme il se remettait sur le

marchepied, tout bas près de moi, j'entendis une voix disant :

« — Oh ! Oh ! Son double sous le vent...

« C'était Mével.

« Les trois ou quatre près de nous, avaient entendu, firent un mouvement de recul. Les autres, au vent à moi, nous regardèrent et voyant les hommes fixer la vergue sur le point de bâbord, en firent autant. Deux reculèrent et firent :

« — Oh ! Oh !

« Mével, le doigt levé, montrait la vergue.

Dans le célèbre *Griphe sur le nombre Trois*, du poète Ausone, il semble que l'on puisse relever une allusion plus que claire au trois grades de la maçonnerie :

« Le lieutenant regardait et dit :

« — B'en quoi ?

« Tous alors se reculèrent et adossés à la chambre, regardaient soit l'homme, soit bâbord. Un silence planait, coupé du brisement des lames et des roulements du vent. Une lame embarqua à tribord devant ; son bruissement familier ne changea rien.

« Une terreur planait sur ces hommes. Enfin, Mével dit :

« — L'Ankou...

« Deux des hommes se prirent la tête dans les mains. Tout ceci en quelques secondes. L'homme sur la vergue ne voyait rien et terminait son ouvrage. Fini. Il commença de rentrer, fit deux pas et pour chan-

ger de main, se pencha sur la vergue. À ce moment, j'eus l'impression qu'il voyait à bâbord la même chose que voyaient les hommes. Il rentra vers les mâts plus vite et quand il fut arrivé, au lieu de prendre les enfléchures, il monta debout sur le volant et nous fut caché par le mât. J'étais épouvanté par l'atmosphère créée autour de nous : cette disparition du matelot fut comme un soulagement. Puis, à peine le temps de regarder le lieutenant, la même voix étrange de Mével :

« — Ça y est.

« L'homme venait de tomber sur le panneau avant, brisé, une jambe repliée sous son corps, sans avoir même crié.

« Quand nous arrivâmes auprès, le bosseman, les mains aux hanches regardait le matelot et dit :

« — Il est mo'.

« Le lieutenant arrivait, quitta sa casquette. Nous étions tous tête nue. On le mit au réfectoire des maîtres et un voilier dans la nuit lui fit une chemise en toile de voiles (usagée).

« Il s'appelait Quéinec. Je l'avais très peu connu. Le lendemain, on le glisse par un sabord arrière avec cent kilos de sable amarrés aux pieds. On mit vent-dessus-vent-dedans, « en chapelle » quoi, pavillon en berne.

« Le Vieux et toute la chambre étaient auprès. Ça avait une allure intime, un peu familiale. Il a essayé

de nous dire quelques mots, ça ne sortait pas. Céline pleurait. Alors il lui dit :

« — Tais-toi donc, toi.

« Quand ça a été fini, le grand lieutenant qui était de quart a gueulé :

« — Brasse bâbord en route.

« Et on est reparti. À l'endroit où il était, il y avait une centaine d'oiseaux qui tournaient, se posaient, cherchaient ce qui était tombé là. »

C'était là, l'Ankou de la mer que le matelot Mével avait rencontré. Mais, dans la campagne, au temps d'Anatole Le Braz, l'Ankou circulait encore dans une charrette. Il était drapé dans une grande cape noire et montrait un visage de squelette. Il portait la faux, montée à l'envers, mais depuis quelques siècles seulement. Auparavant, il tenait une flèche et disait, comme à l'ossuaire de Landivisiau : « Je suis le par-rain de celui qui fera fin ». On l'a vu aussi avec une houe, comme à l'église de Noyal-Pontivy. Mais jadis, il y a bien longtemps, il tenait un marteau : c'est ainsi que l'on représente Sucellos, « le Bon frappeur », c'est ainsi que l'on se figure Merlin, le maillet à assommer les bœufs et les hommes.

L'Ankou est en effet le visage populaire du Bon Dieu gaulois Sucellos. Il a servi de doublet au prophète Merlin. Il prévient parfois de son passage

J'ai moi-même rencontré l'Ankou. C'était à Rostrenen où il se tenait sur une barrière routière. C'était un squelette, assis sur les poutres entrecroisées. Il

n'avait pas de vêtements et son «visage» n'était pas hostile.

Je comprenais parfaitement qu'il s'agissait d'une «vision», autrement dit qu'il n'y avait pas là, concrètement, un squelette, mais que l'image que j'en percevais était purement fantasmatique. Elle n'en existait pas moins sur ma rétine avec un je ne sais quoi d'un fantôme. Il était clair à mes yeux qu'il s'agissait de l'Ankou.

Vingt kilomètres plus loin, j'eus un accident grave, qui coûta la vie à une passagère de l'autre voiture.

Je puis donc affirmer la réalité de l'Ankou à la fin du XX^e siècle, au moins dans un univers de représentations, qui, pour être imaginaire, n'en est pas moins réel. Comme Mével, j'ai rencontré l'Ankou et cette rencontre était porteuse d'un message, de l'annonce d'une mort prochaine et qui me concernait.

La littérature bretonne est pleine de ces événements qui surviennent partout et toujours, attestant la présence des «dieux» à nos côtés, au moins dans certaines situations capitales.

IV. — *Le roi Arthur*

Le personnage du roi Arthur

Le personnage principal de la mythologie armoricaine est certainement le roi Arthur.

On ignore quand il vécut et sa légende se perd en fait dans la nuit des temps. On nous dit qu'il combat-

tit les Saxons, mais le fit-il vraiment ? N'était-ce pas un avatar, qui fut vainqueur au mont Badon ? N'avait-il pas déjà, lui qui n'est pas mort, mais qui doit revenir, reparu à plusieurs reprises dans l'histoire de Bretagne ? Comme s'il était l'esprit de la nation bretonne, qui se mobiliserait dans les périodes de crise, n'est-il pas celui qui vient quand son peuple a besoin de lui ?

On ne sait rien de ses origines. Il surgit au XII^e siècle, à travers les écrits de Geoffroy de Monmouth, de Robert Wace et de Chrétien de Troyes. Un faux Robert de Boron, puis un Franconien du nom de Wolfram von Eschenbach, prennent ensuite le relais. Mais quelle était donc son histoire, quand parut l'*Historia regum Britanniae*, en 1138 ?

Le petit livre breton dont Geoffroy nous parle et dans lequel il aurait recueilli l'histoire de son héros, a-t-il réellement existé dans sa langue armoricaine d'origine ? Ou bien de longs textes latins, dans lesquels aurait été traduit, à la première époque des moines celtes écrivains, une tradition immémoriale, auraient-ils portés jusqu'en ce XII^e siècle, le fruit de siècles lointains, et pourquoi pas ? de millénaires oubliés ?

Le Maître des Pierres

Nul ne sait qui est Arthur, ni d'où il vient. Son nom même est de sens discuté. Même son nom laisse prise à la discussion. Et ce n'est pas peu, si l'on pense que son antiquité en dépend peut-être.

On a voulu y voir l'Ours, *Arzh* en breton, *Artos* en gaulois, voisin de l'*arktos* grec et qui signifierait également le Guerrier. Cela serait bien convenable, si une autre hypothèse ne se présentait à l'esprit. Il existe en effet un mot celtique, largement attesté, et qui veut dire la Pierre, *Artua*, très probablement la Pierre sacrée. En outre, ce vocable se retrouve, largement représenté, dans la toponymie française, avec ce sens bien clair. Arthur serait-il donc le Roi des pierres, **Artu-rix* ?

Cette possibilité a l'avantage de repousser l'existence d'Arthur très loin dans le temps, et de donner un visage aux milliers de menhirs qui peuplent les landes d'Armorique. Arthur pourrait être la physionomie que prend le roc dressé, à Arzon (*Arto-dunum*), comme à l'île d'Arz (*Art*), à Arzano comme sur la rivière de l'Arz.

Arthur serein, calme, et comme immobile au milieu de l'agitation des chevaliers, époux de l'Eau Blanche (**Gwen-avara*), qui le trompe, car l'eau trompe toujours, peut-être l'homme d'Ahès ou de Morgane, sa sœur, ou de la Mari du Cap, Arthur n'est-il pas le chef qui conduit au combat l'armée des Alignements de Carnac ? N'est-il pas enfermé dans la grotte de Gavrinis, tombeau d'où il est en passe de renaître ?

Un Breton d'Outre-Mer : Geoffroy Arthur de Monmouth

Geoffroy Arthur de Monmouth, chanoine d'Oxford en Angleterre, était né probablement en Bretagne

armoricaine, à moins que ce ne soit en Grande-Bretagne, de parents venus du continent avec Guillaume le Conquérant. Il s'était fait moine, sans doute au prieuré Saint-Florent de Monmouth et il était venu jusqu'à Oxford, où il accompagnait Gautier de Coutances, archidiacre de la cathédrale.

Celui-ci, armoricain lui-même avait ramené du continent, nous dit Geoffroy, un ouvrage en langue bretonne, dont notre auteur devait tirer l'*Historia regum Britanniae*. Il nous peint un Arthur historique, évhémérisé comme il se doit à si basse époque et dans un monde chrétien. Il possède peu de documents, semble-t-il, et n'écrit guère qu'en fonction de son imagination et d'une masse de renseignements, principalement toponymique qu'il rassemble autour de ses chevaliers. Il veut favoriser les rois normands ou angevins et établir une épopée qui justifie leurs prétentions sur le continent.

Arthur est donc ici un roi bien vivant, bien historique. Mais sa fin est douteuse. Parlant de la bataille de Camlann, Geoffroy n'écrit-il pas : « Quant à l'illustre roi Arthur, il fut blessé à mort et, transporté de là dans l'île d'Avallon pour y soigner ses blessures, il laissa la couronne de Bretagne à son parent Cador, duc de Cornouailles, l'an de l'Incarnation du Seigneur 542. »

Le mythe est finalement vainqueur du rationnel et Geoffroy reconnaît finalement qu'Arthur n'est pas un humain, mais un être de l'Autre Monde.

Un Normand de Jersey: Robert Wace

Vingt ans avaient passé depuis qu'avait paru sur la scène de la littérature européenne l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth. Le succès de ce manuscrit avait été considérable. Les inventions du clerc gallois avaient été admises sans sourciller, comme les passages d'une authentique tradition.

C'est alors qu'apparut une traduction en langue romane, sous le nom de *Roman de Brut*. L'auteur en était un clerc de Caen qu'on appelait Maître Wace. Ce Normand avait vu le jour dans l'île de Jersey, à 18 milles de la côte bretonne.

Plutôt que de fournir une version exacte de l'œuvre de Geoffroy, il préféra composer un poème qui adaptât à son mouvement et à son esprit le texte en prose de son prédécesseur. Il le suit cependant et le respecte, en lui accordant la valeur historique que son auteur avait voulu lui conférer.

On trouvait là cependant quelques nouveautés. D'une part, il évoquait de façon très précise une mystérieuse forêt, dont Geoffroy n'avait pas parlé, mais qui prenait soudain un rôle majeur dans la légende, et c'était la forêt de Brocéliande.

De plus, il intronisait dans la légende un meuble de renom et, en même temps, la confrérie qui s'était groupée autour de lui, et qu'il appelait, comme quelque chose de bien connu, la Table Ronde.

La Ronde Table

L'acte de naissance de ce chef-d'œuvre de menuisier se trouve au vers 1023 du roman de Wace.

*Fist Arthur la Roïnde Table
diunt Bretun d'ient mainte fable...*

« Arthur fit la Table Ronde
dont les Bretons disent mainte fable. »

Ainsi Arthur est-il, par-delà la vérité historique, l'objet de bien des légendes. Le mot fable, dans l'ancienne langue romane, se rapporte facilement aux mythes des Anciens. Encore au XIX^e siècle, Littré ne lui donnait-il pas pour sens courant, celui « de récits mythologiques relatifs au polythéisme » ? et comme exemple : « Les Dieux de la Fable » ?

Geoffroy n'avait donc pas tout dit sur le Roi Arthur. Dans sa volonté de faire d'Arthur un héros historique, il avait négligé le riche trésor de contes qui l'accompagnait.

La Table Ronde, si l'on se place dans cette perspective, n'est pas forcément un endroit pour manger. Ce peut être une place de marais salant, ou le plateau sur lequel officie un changeur, ou un site d'orientation, voire les remparts de Guérande, ou encore la sainte Table, celle du banquet sacré, où l'on mange la viande du cerf.

Il pourrait bien s'agir aussi d'un cercle de pierres. Nous retrouvons là les Pierres qui jouent un rôle capital dans toute cette histoire.

On montre une Table Ronde à Winchester, mais elle est bien postérieure au roi Arthur et même aux romans arthuriens. Elle se rattache aux prétentions des Anglais sur le mythe d'Arthur. Wace, en fait, ne nous dit rien de la localisation, non plus d'ailleurs que Chrétien de Troyes. La table semble se déplacer avec les gens qui l'occupent. Seul, Wolfram von Eschenbach, l'auteur franconien du *Parzival*, qui est bien renseigné sur les noms du légendaire, nous dit où elle se trouve : elle est à Nantes, en Bretagne.

La première mention de Brocéliande

Le deuxième apport de Wace à la littérature bretonne et aux Lettres universelles, c'est la forêt de Brocéliande. En 1160, il écrivit un nouvel ouvrage, le *Roman de Rou*, dans lequel il citait Brechelian.

*Et cil de verz Brechelian
Dunc Bretunz vont sovent fablant,
Une foret mult lunge e lée
Ki en Bretaigne est mult loée.*

« Et celui de Brechelian, dont les Bretons vont racontant des fables, une forêt très longue et large, qui en Bretagne est très renommée... »

Brechelian, Brocéliande, Breselianda, Bresilien, c'est tout un. Tout au long du moyen âge et des temps modernes, s'égrènent les noms. Le plus authentique est certainement Bresilien, la colline de l'anguille. L'identification avec l'actuelle forêt, longtemps dite de Paimpont, est certaine. Félix Bellamy, au siècle

dernier, en a apporté des preuves qui entraînent la conviction.

Le cœur de Brocéliande, c'est la fontaine de Barenton ou Berenton ou Belenton. Cela signifie la Source de Bel. Source sacrée s'il en est, elle reçut dans son voisinage, au moyen âge un prieuré qui devait avoir son heure de gloire pour avoir abrité l'hérétique Eon de l'Étoile. Ce personnage, héritier des fascinations druidiques, fit trembler le pouvoir religieux jusqu'au moment où il fut pris et condamné.

La fontaine de Barenton existe toujours. Elle est le but de nombreux pèlerinages. À longueur d'année, mais principalement durant l'été, des visiteurs se rendent en ces lieux pour voir une simple fontaine qui fait des bulles, mais dont l'environnement spirituel est fantastique. C'est bien là la marque de l'Autre Monde. Le site serait joli, mais banal, en dépit des bulles, il ne mériterait pas le cheminement à pied de trois kilomètres aller et retour, s'il ne portait avec lui l'émerveillement de dizaines de générations.

Le rôle de l'historien ici s'arrête, quand il a montré à travers les siècles la pérennité d'un culte, totalement marginal pour les religions en place et cependant vivant d'une vie intense qui échappe à l'histoire.

Une autre forêt, à Vorganium

Une autre forêt sacrée est liée au roi Arthur. C'est celle de Huelgoat. Là s'élevait et s'élève toujours quelque peu le « Camp d'Arthur ». De hautes murailles

se dressent encore bien qu'effondrées sur elle-même au-dessus des bois environnants. Les paysans l'appelaient ainsi, selon ce qu'en rapportait Prosper Mérimée au XIX^e siècle.

Le val qui le borde vers l'est descend devant la grotte d'Arthur, vers la rivière d'Argent qui forme le fond du *thalweg*. L'affluent s'y jette, juste au-dessus du Gouffre d'Ahès, ouvert en cuve au-dessous du Kastel Gibel.

On a là face à face l'*Art Maël*, le prince *Art*, et l'*Artissa*, sa parèdre. Huelgoat et ses mines d'argent au plomb sont sans doute le Vorganium dont parle Ptolémée et qu'on a promené à notre époque de Carhaix à Plouguerneau. Le nom de la commune dont dépendent ces lieux, est Berrien et Berrien résulte de l'évolution normale du mot Vorganium.

C'était donc, à l'époque de l'indépendance, la capitale des Osismes. Au moyen âge encore, elle avait statut de ville. On peut donc penser, pour cette raison et quelques autres qu'Arthur était roi des Osismes et d'une façon plus générale des Bretons Armoricains.

Le fils d'Igerne

Arthur était né, on le sait, des amours adultérins de Per le Pendragon et d'Igerne, épouse de Gurloës, comte de Cornouaille. Ils s'étaient retrouvés dans le château de Tintagel, une nuit qu'était absent l'époux légitime de la comtesse. Merlin avait favorisé le projet des amants en modifiant les traits du visage du

Pendragon par des mixtures secrètes et en le faisant ressembler à Gurloës. À la suite de cette aventure, Igerne donna le jour à un bébé voué au plus fabuleux destin, le jeune Arthur.

Ainsi Igerne n'avait pas su qu'elle avait trompé son mari. Mais cela ne l'empêcha pas d'épouser son amant inconnu, le jour où son époux mourut. Elle donna alors au Pendragon, un deuxième enfant, Ana.

Tout cela rejoint le mythe des royautés celtiques. L'adultère d'abord, qui constitue la donnée centrale d'un certain nombre de récits fondamentaux : Pendragon et Igerne, Tristan et Yseult, Guenièvre et Lancelot. Les enfants ensuite : Arthur, divinité de la pierre, Ana, déesse du Marais et mère des dieux.

Le bébé sera recueilli par Gurloës qui sera chargé de l'élever. Ceci, on le remarquera est en contradiction avec l'ignorance prétendue de la comtesse de Cornouaille de son adultère. Si elle avait pensé que l'enfant était de son mari, elle l'aurait bien entendu gardé. Si elle l'a donné à son intendant, c'est qu'elle sait bien qu'il est le fils de son amant. Nous sommes là en présence d'une christianisation maladroite qui défend la vertu de la jeune femme aux dépens de celle du Pendragon, qui, soit dit en passant, porte un nom bien peu orthodoxe.

Mais tout s'apprend un jour. À la mort du Pendragon, on lui cherche un successeur. On décide que l'homme qui pourra arracher l'épée enfoncée dans un socle de pierre sera le roi. Voilà qui est bien conve-

nable pour le successeur de Per, la pierre « *petra* » en latin, dont le nom même est la pierre en celtique *Art*. Bien sûr, seul Arthur pourra réussir l'épreuve et deviendra souverain de toute la Bretagne.

Il est d'abord roi de Logres. On a cherché vainement ce royaume un peu partout dans le domaine celtique, sans le trouver. On a décidé sans preuve, qu'il s'agissait de l'Angleterre d'avant les Anglo-saxons. En fait, il s'agit probablement du territoire où coule le Leguer, de la crête de la montagne, depuis les sources au-dessus de Pont-Melvez jusqu'à la Vieille Cité, le Coz Gueodet, en aval de Lannion, en Ploulec'h. Nous sommes ici en plein pays arthurien : Arthur se manifeste sur la *Lew draezh* entre Plestin et la Tête de grève, à Plomeur où s'élève encore le château de Kerleon (*Caerleon*), au pays de Lancelot du Lac'h à Ploulec'h (*Ploulac'h*) et au château du Lac'h, dans le val de Morgane qui s'écoule de Kerleon.

Le roi suprême des Bretons

Le personnage d'Arthur ne manque certes pas de grandeur. Il apparaît comme le souverain suprême des Bretons. Une cour l'entourne, les chevaliers de la Table Ronde : il y a là Gwalc'hven, le Faucon Blanc, que les Français appellent Gauvain, Erec, fils de Lac, qui régnait sur la Terre de Vannes, Lancelot du Lac, fils de Ban de Benoïc aux embouchures de la Vilaine, Gornemant de Goort, l'homme du Bois Sacré, le beau Couard et le laid Hardi, Meliant du Lys, qui n'est

autre peut-être que le roi Miliau de Lanmeur en Tregor, Mauduit le Sage, Dodin le Sauvage et Gandelu. On en cite encore vingt-deux autres, dont *Bertwalt* (Perceval) le Gallois.

Au-dessus de ce monde de rois et de chevaliers se trouve, trente-troisième, le roi Arthur, qui fait là figure d'Empereur. En fait, il n'agit guère, il préside et décide. En somme, il est bien la Pierre qui ne bouge pas, mais qui ordonne autour d'elle le paysage.

C'est bien ainsi qu'apparaît le plus haut menhir de Bretagne, après le mégalithe renversé de Locmariaquer, le *Men er Hroeh*, ou Pierre de la Forêt. Celui qui nous occupe est la splendide lame d'épée qui se dresse à neuf mètres au-dessus du village de Kerloas en Plouarzel. De lui, la commune tire son nom Plouarzel, anciennement *Plou Arthmaël*, « le Peuple de la Grande Pierre sacrée », ou encore « le Peuple du Prince Art ».

Un autre *Plou Arthmaël* existe à l'autre bout de la Bretagne : c'est Ploërmel où une barrière rocheuse domine le confluent du Ninian, la rivière de « Viviane », et de l'Oust, à proximité de la forêt de Brocéliande dont il est comme la porte.

La gloire de la Bretagne

Depuis la révélation de 1138, la Bretagne a conquis le monde. *L'Histoire des Rois de Bretagne* déjà avait couvert l'Europe. Le roi Arthur a été manifesté d'abord dans cet écrit d'un Breton, Geoffroy Arthur

de Monmouth, dont le succès fut immédiat et universel. Une bonne partie du récit était sorti de l'imagination de Geoffroy, mais l'essentiel de la tradition était cependant rapporté. En 1134, il avait déjà écrit les *Prophéties de Merlin*. En 1150, parut la *Vie de Merlin*.

Un Normand de l'île de Jersey, Robert Wace prit sa suite en 1155 et en 1160. *Le Roman de Brut* et *le Roman de Rou* apportèrent de nouveaux éléments à la Légende pseudo-historique de Geoffroy de Monmouth. Vingt ans plus tard, il enseignait la Table Ronde et la forêt de Brocéliande.

Vint ensuite un Français de Champagne, Chrétien de Troyes, qui apporta la masse de quatre récits, *Erec et Enide* dès 1170, *Le Chevalier de la Charette*, *Le Chevalier au Lion*, *Perceval ou le Conte du Graal*. Il avait écrit auparavant un roman du roi Marc et d'Yseult la Blonde, aujourd'hui disparu.

À la fin du XII^e siècle, Robert de Boron ou quelqu'un qui se cache sous ce nom...

En 1210, Wolfram von Eschenbach, en Franconie, faisait paraître le *Parsifal*...

Avant le XII^e siècle, la Légende arthurienne est cantonnée dans les pays bretons : Bretagne armoricaine surtout, mais aussi en Cornouaille d'outremer, au Pays de Galles, en Cumbrie et en Écosse. Cependant, elle commence à émigrer : on en trouve des traces en Italie dès le tout début du siècle et sans doute dès le XI^e.

Le XII^e siècle la répand rapidement dans toute l'Europe. Que le français, qui n'est encore que le roman,

ait contribué avec le latin, le danois, le haut-allemand et l'anglais à faire connaître l'épopée bretonne n'empêche évidemment pas que cette tradition soit entièrement bretonne et bretonne armoricaine. Le français d'ailleurs est aussi notre langue : ne sommes-nous pas riches de trois parlers fondamentaux : le breton, le gallo et le français ? Et ce n'est évidemment pas pour cela que nous serions français.

Petit dictionnaire arthurien

Les dames de la Table Ronde *Anne*, sœur d'Arthur, est la sainte Anne de la Palud, que les Bretons vénèrent encore aujourd'hui comme la grand-mère de Dieu (ou des dieux) et celle des Bretons. Elle est aussi la Grande Mère Ana, en qui les Irlandais voyaient la terre aux seins en forme de colline (Da chich Anan).

Guenièvre, femme du roi Arthur. Pendragon, le père d'Arthur, était né à Bourges, sorte d'avancée des troupes bretonnes vers l'est. C'est de là aussi sans doute que venait Guenièvre ou l'Yèvre blanche (*Guen Avara*)

Igerne, mère d'Arthur, comtesse de Cornouaille, puis épouse du Pendragon et reine. Niniane, aussi appelée Viviane. Cette fée des eaux porte le nom même de la rivière qui descend de la Butte à l'Anguille vers le cours de l'Oust. On l'a assimilée à la Vivone, autre rivière qui coule en Vendée au pied du Lusignan de Mélusine.

Morgane, la jeune fille de la mer, soeur d'Arthur, reine d'Avalon avec son mari Guyomarc'h de Léon.

Yseult aux Blanches Mains. D'où vient le nom d'Yseult ? On disait aussi Ysalt, Ysolt, Essylt, Ysolde, Iseld. Une Iseld de Dol avait dû naître vers 1148, une Ysold de la Roche-Bernard vivait en 1116, avant que qui ce soit ait écrit quoi que ce soit sur les Yseult de Tristan. L'une d'elles, celle aux Blanches Mains, était armoricaine : elle vivait à Carhaix, avec son frère Kaherdin.

Yseult la Blonde, quant à elle, selon la légende, était irlandaise. Elle était fille du roi et son oncle, le géant qu'on appelait le Morholt, fut la première victime de Tristan.

Les chevaliers de la Table Ronde

Les dix premiers chevaliers de la table Ronde sont cités à part par Chrétien de Troyes.

Le principal d'entre eux, Gauvain, est le neveu du roi Arthur et son héritier légitime. Son nom vient probablement de *Gwalc'hven*, le Faucon Blanc, qui a donné en breton moderne *Goulven*. Deux communes de Bretagne armoricaine sont sous son patronage, Goulven, en Léon, et Goulien, dans le Cap Sizun.

Le roi Erec, fils de Lac, vient en second. Il règne, avec sa femme Enide sur le pays de Vannes. Son épouse est sans doute la personnification même de la ville de Vannes, *Gwened*. Le troisième se nomme *Lan-*

celot du Lac. Son royaume, appelé Benoïc, est situé à l'embouchure de la Vilaine, non loin de la Roche-Bernard (*Ben-Wik*). Il est l'amant fidèle de la reine Gue-nièvre, la femme d'Arthur. Ce pourrait être la Lance de Lug, célèbre dans l'épopée irlandaise, parmi les quatre objets sacrés de l'Irlande.

Gornemant de Gorre vient ensuite. C'est le maître de la Grande Forêt Sacrée, à moins qu'il ne s'agisse de la Forêt sacrée de Gorre, ou du Gouray, ou d'en-haut.

Le cinquième s'appelle le *Beau Couard*. Peut-être s'agit-il d'un **Bocc art*, ou pierre tendre.

Le sixième est le pendant du précédent : on le nomme *le Laid Hardi*. Ne sera-ce pas Lehart, comme la commune du même nom, « la pierre mégalithique » ?

Méliant du Lys, le septième, n'est pas sans rapport avec le roi Meliaw, qui a donné son nom à Ploumiliau, à Pluméliau et à Guimiliau. C'est une appellation typiquement armoricaine, d'autant que Lys, c'est évidemment Les, la Cour.

Mauduit le Sage, huitième, serait peut-être un *Mao-dez* ou Maudet, bien connu du côté de l'île de Bréhat, comme saint Maudez.

Dodin le Sauvage ou le Rustre vient à la neuvième place. Il porte le nom d'un évêque d'Angers, signalé en 849, Dodon. L'Anjou a été en partie sous domination bretonne, puis sous son influence culturelle. Enfin *Gandelu*, le dixième⁶.

⁶ Cf. *Les blasons des chevaliers* cités dans *La devise des armes des chevaliers de la Table ronde*, rééd. arbredor.com, 2003. (NDE)

Mais ces dix chevaliers ne sont que la fine fleur des compagnons d'Arthur. On en compte encore vingt-deux, que voici :

Yvain le Preux et son demi-frère *Yvain le Bâtard*, tous deux fils du roi Urien. Tous deux ont des appellations qui relèvent du Breton d'Armorique. Urien, leur père, ne serait donc pas le gallois Urien de Rheged, mais le prince qui surveillait la côte à *Creac'h lagad Urien* — « la colline de surveillance d'Urien » — près de Kerduel, en Tregor.

Tristan, dont on discute de savoir si c'est le même que le Tristan d'Yseult, neveu du roi Marc.

Blioberis ne serait autre qu'un *Blew berr*, un homme aux cheveux courts, sans doute remarquable au milieu de ses compagnons aux cheveux longs.

Caradué Briébras qui n'est autre que *Caradoc Brechbras*, Caradoc au grand bras, roi de Vannes, bien connu par ailleurs. Tout un récit mythologique lui est consacré.

Caverou de Roberdic.

Le fils du roi Kenedic.

Le valet de Quintareus.

Ydier du Mont Douloureux. Ce serait le même personnage qu'Edern, fils de Nuz, divinité des Enfers. On le connaît à Lannedern, aux abords du Yeun Elez, le marais de l'Autre Monde.

Gahérié, frère de Gauvain.

Ké d'Estreus. Il s'agit de Keu le sénéchal, désigné,

du côté de Saint-Brieuc et de Perros-Guirec, comme Saint-Quay. Il est originaire de Chinon, en Touraine, à ce que nous assure Geoffroy de Monmouth et son domaine est l'Etrusie « qu'on appelle aujourd'hui Normandie ». On voit que les Bretons débordent largement sur le territoire gaulois de l'est, puisque la Touraine et la Normandie sont rattachées à la Bretagne.

Amauguin.

Gale le chauve. sans doute un « français » (Gall).

Girflet, fils de Do.

Taulas.

Loholt, fils du roi Arthur.

Sagremor le Déréé, qui s'en alla dans l'Autre Monde en poursuivant le Cerf blanc. Son nom l'y prédestinait : n'est-il pas le Grand Consacré qui change d'état de conscience ?

Béduier le Connétable. Il est de Bayeux. Geoffroy de Monmouth nous en parle et rapporte même la fondation de Bayeux au grand-père de notre connétable, un certain Beduier I^{er}. D'où l'appellation de Baïocasse ou de *Biducasses* attribuée aux gens de cette ville.

Bravain. Ce serait l'équivalent de saint Brévin (*Bradgwinus*) qui commande l'entrée de la Loire, sur la rive sud. Il aurait assuré la défense des ports de Nantes et de Saint-Nazaire et leur appartenance à la Bretagne, contre les Normands et les Français.

Le roi *Lot*, époux d'Anna, sœur d'Arthur, roi de Lodonésie, c'est-à-dire de la Lyonnaise (Lug-dun-

esia). C'est l'un des premiers dignitaires de la cour d'Arthur. Il s'agirait du dieu Lugos lui-même, époux de la grande déesse Ana et beau-frère de la « Pierre sacrée ».

Galegant le Gallois, en fait le Gaulois, comme l'indique le préfixe **Galeg*.

Gronos le Pervers, l'homme du Marais.

Enfin, l'un des premiers personnages de la Table Ronde, le conquérant du Graal, *Bertwalt*, qu'on appelle en France *Perceval le Gallois*. Sa mère en effet était galloise si l'on en croit le Parsifal de Wolfram d'Eschenbach. Son père était un Breton d'Anjou.

Les Grands Vassaux du roi Arthur

Après les compagnons, Chrétien de Troyes cite les grands vassaux du Roi.

Le roi Branles de Colecestre, au nom qui évoque le Corbeau. Il serait d'Angleterre, de Colchester très précisément.

Menagormon, seigneur d'Eglimon. Inconnu.

Le seigneur de la Haute Montagne. Quelle est cette Haute Montagne ? Peut-être s'agit-il du Menez Hom, grand amer qui domine toute la pointe occidentale de la Bretagne armoricaine. Ce serait, dans ce cas-là, un roi mythique en relation avec le Graal.

Le comte de Traverain. C'est un inconnu.

Le comte de Godegrain. Cent chevaliers, paraît-il, l'accompagnaient, mais nous n'en savons rien de plus.

Moloas, seigneur de l'île Noire. Peut-être ce guerrier a-t-il laissé son à Pont-Melvez, dans la haute vallée du Léguer. L'île noire est bien connue, mais il en existe deux. L'une est en baie de Morlaix, au voisinage du Dourduff, l'Eau noire, près de l'île Blanche, l'autre est située en Tregastel, c'est, en breton, Enez du.

Greslemuef d'Estre-Poterne. On l'entend comme Gradlon Mur, notre roi Gradlon qui régna jusqu'en 405 sur la Cornouaille continentale. Mais rien n'empêche évidemment qu'il y eut un roi Gradlon mythique, très antérieur au dernier siècle de l'Empire romain. Il aurait vécu alors bien antérieurement. Sa statue ou celle d'un de ses descendants orne la cathédrale de Quimper, située triomphalement entre les deux tours du sanctuaire.

Guingamar, seigneur de l'île d'Avalon et ami de la fée Morgant. Le nom de Guyomarc'h, autre forme, plus moderne de Guingamar, est celui, au XI^e et XII^e siècles des vicomtes de Léon. L'île d'Avalon serait à l'ouest du rivage du Léon, comme le laisse entendre la navigation des moines de Loc Maze Penn ar Bed.

David de Tintajuel. Tintagel, c'est un éperon barré. Rien à voir forcément avec l'oppidum de Cornouailles, où se rencontrèrent Tristan et Yseult et où régnait le roi Marc'h. Il y a des Tintagel tout au long de la côte de Bretagne.

Garras, roi de Corques. Il s'agit de Cork, en Irlande. En gaélique : l'aimable.

Aguiflez, roi d'Escocce. Peut-être ce mot est-il en

rapport avec deux vocables gaéliques, comme il se doit à un roi d'Écosse, signifiant la Couronne du succès.

Cadret, fils d'Aguiflet.

Quoi, fils d'Aguiflet.

Le roi Ban de Ganieret. Encore une fois le mot *Bann*, la corne de cerf. Quirion, roi d'Orcel. Son royaume n'est-il pas centré sur le Roc'h Kiriou, près de Plounerin ? Il apparaîtrait ainsi, lui aussi comme un personnage de la Pierre.

Bili, roi d'Antipodès, roi nain. Il faut considérer les rois nains, logiquement, comme des korriganed, autrement dit de petits êtres de l'Autre Monde, non sans relation avec les fées, qui, traditionnellement aussi, sont de petite taille. Le nom de Bili rappelle celui du dieu Bel, connu par ailleurs.

Bliant, fils de Bilis, autre roi nain. Les nains habitent volontiers dans les tertres où leur petite taille les confine dans les allées couvertes basses. Les Irlandais qui les connaissent aussi bien, en font des Tuatha Dè Danan, des gens de la déesse Dana, qui auraient construit ces monuments.

Gribolo, troisième roi nain. On notera l'importance de la délégation des nains à la cour d'Arthur. Toute une part de l'Autre Monde fait partie de ses « Grands Vassaux » : c'est dire l'importance, sinon par la taille, du moins par le poids, des maîtres des Tertres.

Glodoalan, quatrième roi nain. C'est le dernier souverain du petit Peuple qui soit présent parmi les Hommes d'Arthur.

Autres rois et chevaliers d'Arthur

Citons encore quelques personnages du mythe, quinze pour faire bonne mesure, mais non des moindres.

Arès. C'est un homme : ce n'est donc pas la princesse *Ahès*. Ce n'est probablement pas non plus le dieu grec *Arès*. Peut-être est-ce un *Arzh*, un doublet du nom d'*Arthur*.

Ban de Benoïc. *Bann*, c'est la Corne de cerf et *Benoïc*, son royaume, c'est, comme le nom l'indique, l'embouchure de la *Vilaine*, *Ben Wic*. Il périt dans la destruction de son château tandis que son fils *Lancelot* était emporté sous les eaux du lac de *Ninian*.

Bohort de Ganne est le frère de *Ban de Benoïc*. Son nom pourrait venir de *Bu-orth*, l'enclos aux bœufs. Ainsi se trouveraient liés les bœufs de *Bohort* et les cerfs de *Ban*. Ces deux animaux à cornes voisaient en effet dans le légendaire. par ailleurs, *Bohort* serait de *Dinan* (*Din-Gan*).

Bruyant des Iles. Sera-ce un *Briant*, comme celui qui construisit

Châteaubriand et donna son nom au plus illustre des écrivains bretons ?

Calogrenant, qui pourrait bien être issu de *Calorguen*, près de *Dinan*.

Cort, fils d'*Arès*. On pense à son propos aux roseaux, *Korz*, comme ceux que l'on voit, à l'île d'*Ouessant*, remplissant toute une vallée.

Evrain ou *Avaranos*, l'homme de l'eau en celtique. Une commune d'Evran existe vers la frontière nord-est de la Bretagne.

Galaad. Il s'agit sans doute d'un mot forgé à partir de Kaled ou Kelt, origine du nom des Celtes, Caletes. Il existe dans l'histoire de l'alchimie, un roi arabe, sans doute légendaire, du nom de Khalid, qui travailla avec un alexandrin nommé Morien, au nom lui aussi bien breton.

Garin. Le nom figure assez souvent dans les actes du XII^e siècle en Bretagne armoricaine, mais c'est tout ce que nous en savons.

Lac. Il s'agit vraisemblablement d'un Lac'h. On le signale à Ploulec'h, anciennement Plou-Lac'h et au manoir de Leslac'h, la Cour de Lac'h, derrière le Grand Rocher Hir Glaz, près de Plestin les Grèves, ainsi qu'au village de Leslac'h en Treleven et en Pleyben. Il est le père d'Erec, roi de Vannes, et son nom n'est peut-être pas sans rapport avec le mégalithe, Liac'h.

Lucain le Bouteiller: Lucan ou Lugos qu'on vénère à Poullaouen (anciennement Plou-Louhan) et à Kerlouan, à Saint-Pol-de-Léon, à Léhon et autres Lugdunum comme Kerléon, mais encore à Leuhan. Ce serait le dieu Lugos, la personnalité centrale du monde celtique, que les Romains appelaient Mercure, à moins qu'il ne s'agisse d'un nom formé à partir de Lugos, pour désigner des fidèles.

Marc, roi de Cornouaille, le Cheval. Il est solide-

ment implanté, par le conte et par les lieux en Bretagne armoricaine. Il est l'oncle de Tristan et le mari d'Yseult. Il préside à l'adultère que l'on peut oser dire rituel de la société bretonne. Il est en relation étroite avec le Menez Hom, où l'on trouve sa tombe, entre les sommets du Hielc'h et du Yed.

Nut. Ce serait le dieu Nuz, que la tradition galloise présente comme le père d'Edern et le roi des enfers.

Yonet. Sans doute Yvonet.

Merlin ou le Marteau, celui qui frappe les bœufs et les tue, celui aussi qui frappe les hommes. C'est le druide de la Table Ronde. On l'appelle au Pays de Galles *Myrddhin*, d'un mot qui vient de *Maridunum*, cité antique de l'Ile de Bretagne, où serait né le prophète. En Bretagne armoricaine, il existe aussi des *Marzhin*, mais l'origine de ce mot est à chercher dans Martinus, Martin, l'apôtre chrétien des Gaules. Les traditions de Merlin sont nombreuses, en particulier ses amours avec Ninian la fée qu'on appelle aussi Viviane.

V. — *Belenos*

Bel-Air, Belar, Billiers...

Le problème des Bel-Air occupe tout le pays francophone, plus une partie de l'Espagne, et la Bretagne. Il s'agit généralement de villages isolés, souvent sur un haut de cote ou sur un petit sommet. L'air peut évidemment y être beau, mais à vrai dire qu'est-ce qu'un

Bel-air ? Bon air soit. Mais bel air ? Un manoir de belle allure ? Mais si l'on compte un certain nombre de manoirs de ce nom, on trouve aussi des lieux-dits sans construction notable. Au total, il en existe plusieurs centaines.

Surprenant le fait que le mot existe sans changement tant dans le domaine occitan, que dans le domaine breton, écrit Bel-Air comme en pays de langue romane. Cela tendrait à faire penser, soit que le mot a été introduit récemment, mais il n'existe nulle part aucune trace historique d'un tel évènement, soit qu'au contraire l'installation soit très ancienne et que le terme ait été écrit en « français », parce que c'est la seule langue où il avait un sens et qu'il venait du « latin », comprenez de l'ancienne langue.

Il existe toutefois une exception de taille. Nous savons que la pointe de la Cornouailles d'Outre-mer, ou *Land's end* se nommait dans l'antiquité (Strabon ou Ptolémée) *Beleron Akroterion*, c'est-à-dire, en grec, « le promontoire Beleron » ou « de Beleir ». Le mot est donc à rapporter à une langue de l'antiquité et, puisque l'indication est faite en Cornouaille, en celtique ou en breton.

Le cap a changé de nom, puisqu'il se nomme aujourd'hui *Land's End*. Ce serait un argument en faveur d'un sens insupportable aux Chrétiens, qui ne l'auraient pas admis et l'auraient changé. Ailleurs, dans le domaine continental, la forme française « Bel Air », parfaitement anodine, aurait été adoptée pour une raison analogue.

On peut donc se demander si l'ensemble des Bel-Air de France et de Navarre ne relève pas de la langue celtique, gaulois en France et en Occitanie, breton en Bretagne. Belerion serait devenu Bel-Air sans aucun problème et se serait conservé sous le couvert d'une homonymie avec le « bel air ».

Une commune du Morbihan, vers la Vilaine, se nomme Billiers, après s'être appelé Beler. Il s'agit manifestement d'une évolution de langue romane qui a conduit régulièrement de Beler à Billiers, sans protection ici du sens homonymique. Il existe également un Belar, près de Plonevez-Porzay et de la forêt du *Nevet* (Bois sacré).

L'étymologie la plus probable, c'est tout de même le dieu Belenos. Il s'agissait d'un dieu solaire qui se trouvait fort bien sur un sommet de colline d'où l'on voyait le lever du soleil. Le nom de Bel-Orient, d'origine à la fois latine et celtique, est bien connu en toponymie bretonne, près de Loudéac, par exemple. Bel-Orient c'est le latin *Bel oriens* ou Bel à son lever, Bel à l'Orient. Beler, c'est le lieu de Bel.

Le genêt : Bannalec et Ploubalanec

Bannalec est pour Balanec, comme Ploubalanec. *Balan*, c'est évidemment le genêt, mais rien n'empêche que ce soit aussi et surtout Belenos.

La fontaine de Belenos

Il existe à Ouessant sur la péninsule au sud de la baie de Lampaul et tournée vers celle-ci, une Feun-

teun Velen, qui a donné son nom à tout le promontoire. Elle est située sur une petite anse du rivage qui regarde vers Lampaul. Une triple fontaine y coule, conçue à la manière de fontaines archaïques, comme on en voit à Notre-Dame des Trois-Fontaines en Briec ou à la Trinité en Lampaul-Plouarzel.

Le nom peut s'appliquer à une fontaine «jaune», en faisant venir «velen» de «melen», ce qui est régulier. C'est là un bien curieux vocable : en quoi ces fontaines sont-elles jaunes ? Pourquoi d'ailleurs, dit-on *Feunteun Velen* et non *Feunteuniou Velen* au pluriel ? En fait, il ne se trouve là qu'une seule fontaine en trois sources, comme un seul dieu en trois personnes.

Il s'agirait donc plus probablement d'une *Feunteun Belen*, ou Fontaine de Belenos, comme la loi des mutations consonantiques en breton le permet. On comprend maintenant pourquoi les habitants de ces lieux refusèrent de l'eau à saint Paul Aurélien quand il débarqua sur l'île. On finit cependant par lui en donner et *Feunteun Velen* doit à ce geste de subsister encore aujourd'hui.

L'apôtre avait maudit toutes les sources de la presqu'île et elles disparurent. *Feunteun Velen* survécut. Peut-être est-ce une manière d'expliquer ce fait effectivement surprenant de la survie d'une source druidique au XXI^e siècle.

VI. — *Le Gawr*

La vieille mythologie bretonne connaît bien le géant

qu'on nomme *Gawr*. En gallois, *Kawr*, c'est un géant et il est probable que le *Gawr* breton a primitivement le même sens. Mais on l'appelle aussi, en certains lieux, Gargan. Assez souvent, on peut le confondre avec les chèvres qui portent le même nom.

Le combattant de Huelgoat

On le rencontre aux environs de Huelgoat, la cité des pierres. À la chapelle de saint Herbot, à quelques kilomètres à l'ouest du camp d'Arthur, on rappelle le souvenir du *Gawr*. Il serait en effet enterré un peu au-dessus de là sur un point culminant d'où l'on aperçoit tous les environs et en particulier le Grand Marais de Brasparts ou Yeun Elez, qu'on tient pour la porte des Enfers. On dit le lieu *Be Gawr*, « la Tombe du Géant ». Il aurait péri en s'enfonçant dans le Yeun Elez qui, comme on le sait, est sans fond. Pour le déposer sous la roche, il fallut replier son corps neuf fois sur lui-même, ce qui tendrait à faire penser qu'il s'agissait d'un immense serpent. Quant aux gens qui gardaient ce tombeau, ils prirent le nom de *Plounevez ar Faou* : « le Peuple du Bois sacré des hêtres ».

Il s'était fait remarquer de son vivant par un combat avec un autre énorme personnage. Ils se seraient affrontés, selon la légende, en se bombardant par-dessus Huelgoat. L'un était à Plouyé, au sud. L'autre, à Berrien, au nord. Les projectiles qu'ils utilisaient étaient ces grosses boules de granit qu'on voit dans la forêt, mais les combattants, malgré tout, ne par-

vinrent pas à les propulser jusqu'à leur adversaire. Elles tombèrent à mi-chemin, et formèrent ce chaos et ces pierres de lande qu'on voit aux alentours du Kastel Gibel.

Arthur, qui règne en ces lieux, eut d'ailleurs fort à faire avec les géants, qu'il n'aimait pas beaucoup. S'il semble n'être pas intervenu directement dans la bagarre de Huelgoat, il s'intéressa ici et là à leur présence, tout comme à d'autres monstres qui peuplaient la Bretagne, les dragons. Il s'en prit particulièrement à l'être démesuré qui, maître du Mont Saint-Michel, avait tué la princesse Hélène, la nièce du roi Hoël, et violé sa nourrice. Il le vainquit et le tua.

Arthur d'ailleurs combattait aussi les dragons. Sur la *Lew draezh*, la Lieue de Grève, à Plestin, il se battit deux jours de rang, avec l'un d'eux et il lui fallut, disent les chrétiens, l'aide de saint Efflam, qui conserve un oratoire au coin de la plage.

Le géant Gargan ou Gargantua

Le géant figure encore en d'autres lieux. On sait que les hommes des Gaules l'appelaient Gargan ou Gargantua, avant même que Rabelais n'en fît son porte-parole. On le retrouve sous cette appellation, notamment en Bretagne. C'est ainsi que l'écueil, qui se trouve, dans le Golfe du Morbihan, au confluent des eaux de la rivière d'Auray et de la rivière de Vannes, sorte d'éperon dirigé face au sud, s'appelle le rocher Gargan. Des mégalithes l'entourent de

toutes parts et parmi eux, aujourd'hui dans une île, la caverne aux écritures, le temple de Gavrinis, restes d'un tertre néolithique où 29 supports sont gravés de signes indéchiffrables. Gavrinis signifie l'île du Géant.

Un cap occidental, entre la pointe du Raz et la Tête du Monde, se dit en breton *Beg ar C'hawr*, la Pointe du *Gawr* ou la Gueule du Géant, aussi bien que le Cap de la Chèvre. On parle encore de la ville de Gâvres, à l'embouchure du Blavet, et de la Forêt du Gavre en Loire-Atlantique. Au nord de Loudéac, le petit village de La Motte s'appelait au XVI^e siècle, la Motte Gargan. Au Cap Frehel, on montre aux visiteurs le Doigt de Gargantua, petit menhir.

D'autres géants

Il existe d'autres géants. En forêt de Brocéliande, un très large caveau, vide, au voisinage de la Croix Lucas, s'appelle le Tombeau du Géant. Il mesure 4 m de long sur 1,10 m de large. On le nommait autrefois la Roche à la Vieille. La Vieille, d'ailleurs, en Bretagne de l'est comme de l'ouest, c'est la *Gwrac'h*, la reine Ahès.

Elle pourrait bien être la mère du *Gawr*. À Huelgoat, ils voisinent, lui à Saint-Herbot, elle au Gouffre de la rivière d'Argent. Cet Argent, tout justifié qu'il soit par les mines toute proches, viendrait-il de Gargan ? « *Argant* », le vieux mot pour désigner ce que nous appelons « *Arc'hant* », n'est-il pas une forme abrégée de Gargant ? Un auteur du XVI^e siècle, en tout

cas, Eguiner Baron, nous dit bien qu'Ahès était une femme géante, « *gigantis feminae* »...

On se demande même finalement si Arthur n'était pas un géant.

Le Gargan, nous le connaissons bien, il est vivant parmi nous, puisque Rabelais en a recueilli la tradition et nous l'a transmise. Bien sûr, comme tous les auteurs, il en a rajouté. Mais n'est-ce pas là la preuve que la Tradition ne meurt pas et qu'il y a longtemps que le *Gawr* est sorti de sa tombe, en Plonevez ?

VII. — *Gradlon et le Graal*

Le Graal du roi Gralon

Le roi du Graal est appelé, dans les romans de la Table Ronde, le roi Pêcheur. Il vivait dans son château de Corbenic où était conservé le plat merveilleux ou *gradal*.

Celui-ci contenait le sang du Cerf, qui assure la résurrection, certains ont dit à une époque que c'était plutôt le sang du Christ, mais cela importe peu, c'est du pareil au même. On y buvait le breuvage qui donne la vie. Il était caché la plupart du temps hors de la vue des visiteurs et il n'apparaissait qu'au moment du repas, dans une procession très réglée.

Corbenic se trouvait sur la montagne de l'Occident, ce qui est normal. Là où le Soleil a disparu, il reprend ses forces pour revenir à l'Orient. De là, on voit très

clairement l'horizon de l'ouest et la disparition de l'astre dans les eaux de l'Océan.

Gradlon, en sa forme ancienne *Gradalonus*, est évidemment le prince du Gradal, origine du Graal.

Où trouver Corbenic ?

Mais où se trouve situé le château de Corbenic ?

Sans doute faut-il chercher dans le domaine de Gradlon. Or Gradlon était comte de Cornouaille, ce qui signifiait probablement à son époque duc de Bretagne. Il est vrai que Gralon Meur de la tradition historique bretonne, qui mourut, nous dit-on, en 405, n'est pas forcément le Gradelon du mythe. Ce dernier peut être beaucoup plus ancien. Ce qui est sûr néanmoins, c'est qu'à l'époque historique, le nom apparaît comme un terme dynastique qui désigne plusieurs personnages de la même lignée. Le Gralon mythique peut donc bien se manifester comme l'ancêtre de la famille, éventuellement très loin dans le temps. En tout état de cause, le domaine royal serait bien la Cornouaille ou la Bretagne.

Un lieu occidental, dans la péninsule armoricaine, cela nous rapproche du *néméton* des Osismes, établi au fond de la baie de Douarnenez, vivant encore aujourd'hui sous l'appellation de Forêt de Nevet. Il y a là Locronan, le site de la procession païenne de la Troménie, terre de Keban, la Sorcière, Sainte-Anne-la-Palud où se continuent de nos jours les rituels d'Ana la Grande Déesse, la montagne de la Mari du Hom.

La montagne du Hom

Le Menez-Hom : n'est-ce pas la montagne dressée à l'extrême occident du monde, face aux points précis où meurt le Soleil ? face au promontoire du Géant et à la pointe du Van de la corne de cerf, à la Citadelle des Osismes ou Cap Sizun ? à la Pointe du Raz ou Tête d'Ahès ?

Le Menez Hom qu'on appelle la Triple Montagne ou *Menez an Drinded*, montagne de la Trinité ou de la Triade, est l'objet d'un conte occulte. Sainte Gwenn, qu'on vénère dans sa chapelle de Saint-Veneg en Landrevarezec, toute proche, est considéré comme la mère de trois grands saints : Gwenolé, Gwenneg et Jacut. Pour qu'elle puisse les allaiter ensemble, tous les trois, Dieu lui accorda trois seins. La tradition celtique veut que les tertres et les collines soient les seins de la Terre et la Triple montagne est ainsi la poitrine même de *Gwenn Teirbronn*, « la Blanche aux Trois seins ».

Des mamelles de la Blanche aux trois seins ne peut sortir que le lait de la vie, la nourriture de résurrection, le Sang du Cerf.

Le Menez Hom s'appelaient anciennement aussi *Cruc Ochidient*, la Colline de l'Occident. C'est en effet la montagne la plus occidentale et la plus caractéristique du continent européen. Géographiquement, elle est située dans un environnement hautement symbolique. L'Europe s'achève ici en trois promontoires : au nord, le *Penn ar Bed*, ou Tête du Monde, où s'élèvent

les ruines de l'abbaye de Loc-Maze, à la pointe dite en français de Saint-Mathieu, au sud, à l'extrémité du Cap-Sizun, la pointe du Raz ou mieux pointe d'Ahès, au centre la presqu'île de Crozon, la Citadelle des Pierres, et ses trois extrémités, la pointe de Camaret, Pen Hir et le Toulinguet, la pointe du *Gawr*, le géant. Le Menez Hom culmine à la base de la presqu'île de Crozon. De son sommet principal, le Yed, la vue s'étend à gauche sur la rade de Brest, à droite sur la baie de Douarnenez. On a ainsi une dualité fondamentale prise dans la Grande Triade.

On voit aussi au nord-ouest, le *Toull ar Silien*, le vagin de l'Anguille, que d'aucuns appellent le Goulet de Brest, et les deux montagnes de Kronan, celle de Locronan, culminant à *Plas ar C'horn* et celle de Brasparts, qui avoisine la Gwaremm Kronan.

Sous ses différents aspects de montagne sacrée, de terre nourricière, d'Occident. Le Menez Hom pourrait apparaître ainsi comme le lieu du Graal, domaine privilégié de Grallon.

Un site stratégique

Il y avait autour du Menez Hom des fortifications très conséquentes. Le cap Sizun dans son ensemble paraît avoir été une citadelle copieusement défendue : outre l'établissement militaire d'époque romaine de Trouguer, non loin de l'extrémité de la pointe du Van, l'on comptait, sur la côte nord, les éperons barrés de

Beg ar C'hastel kozh en Beuzec et de *Beg ar C'hastell Meur* en Cleden, sur la côte sud le Kastell de Primelin.

Dans la presqu'île de Crozon, Crozon même était une citadelle, Kravodunon, la citadelle des pierres. En arrière, le rempart de Crozon, Talar Graoz, devenu la ligne des Tal-ar-Groas, protégeait immédiatement à l'ouest, les pentes du Menez Hom.

Sur la rade de Brest, deux châteaux prenaient la mer sous leurs catapultes, Staliocanos Limen (Brest) et Gesocribate (Plougastel-Daoulas). Quant au Goulet, il ne peut manquer d'avoir été fortifié, alors qu'il est recouvert, depuis Vauban, d'installations militaires d'importance.

Le Menez Hom apparaît donc comme une montagne sainte. Mais c'est aussi et en même temps un point stratégique de haute valeur. Poste d'observation imparable sur toute la côte occidentale de l'Armorique, site défensif de première qualité avec des fortifications en conséquence et protection rapprochée de territoires militaires d'offensive, il est entièrement tourné, comme il se doit, vers la mer. Il protège le territoire réservé du Némétone des Osismes, avec ses lieux de rassemblement et ses terres d'asile.

Il est bordé au nord par la rivière de l'Aulne. Celle-ci, Aon en breton, s'appelait jadis Hamn, qui semble résulter directement d'un Samon antique. C'est là le nom de la fête celtique du 1^{er} novembre, l'antécédent de la « Fête des saints et des morts » dans la religion chrétienne. La Samon-Aulne sui un intéres-

sant parcours. Elle naît en Lohuec, ancienne trêve de Plougras et traverse presque aussitôt la commune de Plourac'h : ce sont là des lieux voués à la Sorcière, la Gwrac'h Ahès. Elle descend ensuite au voisinage de la forêt de Huelgoat et de l'oppidum de Ker-Ahès (Carhaix). Elle vient finir enfin dans la rade de Brest, au pied du Méné Hom, peu après avoir longé la rive de Tregarvan.

Caer Bann Hed

Cette commune dont le nom signifie la trêve de Karvan, doit son appellation à l'affluent qui descend des abords du Menez Hom, et qu'on reconnaît comme le Karvan.

Au IX^e siècle de notre ère, le moine de Landévennec Wrmonoc, parlant de la tombe du roi Marc'h, nous dit qu'elle se trouve à *Caer Bann hed*, ce qui veut dire : « la ville (ou le camp fortifié) de la Corne de cerf ». *Bann* veut dire « Corne de cerf » et *Hed* une fois encore cerf.

De fait la tradition entend que le tertre sous lequel reposerait le roi Marc'h soit élevé sur le Menez Hom entre au col, entre deux sommets de la montagne, le Yed et le Hielc'h. Logiquement donc, on devrait voir là l'emplacement de *Caer Bann Hed*.

Manifestement la forme du IX^e siècle a engendré le moderne Kar-Van, donc le Garvan et Tregarvan. Quoi donc encore ? Mais, bien sûr : Corbenic.

Ce mot apparaît comme une francisation de *Kaer Bann Hed* en *Carbaned*, puis Corbenic.

La cité du Graal, le château mystérieux, d'ailleurs depuis longtemps détruit, bien qu'on sache qu'il est depuis longtemps détruit, c'est Kaer Bann Hed au sommet du Menez Hom, bâti sous la protection du roi mythique Marc'h et repris par le roi Gradlon. Ces princes sont comme les gardiens du Graal auxquels succédera ensuite le troisième Bertwalt, que les Français appellent Perceval et les Allemands *Parsifal*.

En occitan, on l'appelle Mont Salvage, en ancien haut-allemand le mont de Salvaesche. Ces mots désignent une place de sauveté, un droit d'asile. On sait qu'à Locronan, à la vue du Menez Hom, dans le *nevet* ou *nemeton*, au moyen âge, se trouvait un « *minihy* », c'est-à-dire un tel lieu de protection.

Saint Veneg

Il y a d'autres traces. Un hameau proche de la chapelle de Sainte-Marie, sur la montagne, s'appelle *Stang ar Venig*, mot totalement dénué de sens aujourd'hui, si ce n'est stang, la haute vallée. Nous proposons de l'entendre tout simplement comme *Stang Garvenig*, le val de *Kaer Bann Hed*.

Proches de la baie de Douarnenez, on trouve un Ker-vennec et un Leskervennec qui évoquent irrésistiblement **Ker Bann Hed* et **Les Ker Bann Hed*. Ajoutons-y le personnage de saint Venneg, fils de sainte Gwenn, que nous avons déjà rencontré au voisinage du Menez Hom. Le nom vient-il de *Gwenneg*, comme on l'entend d'ordinaire, ou de Benneg et plus avant *Bann Hed* ?

Nous voilà entraînés très loin. D'abord vers la pointe du *Vann* ou du *Bann* (?), à côté de la pointe du Raz (ou d'Ahès ?). Puis vers l'îlot de Tevenneg, dans les parages nord de Sein : *Te venneg*, « la chère Corne de cerf ». Enfin à l'abbaye même de Landevennec, juste à côté de Tregarvan : « le sanctuaire de la chère Corne de cerf ».

Le sommet du Menez Hom est ainsi identifié parfaitement comme étant dans le rapport le plus étroit avec Corbenic, donc avec le château du Graal. Dans ces conditions, comment ne pas les assimiler ?

Résumons-nous : le Graal est rempli de sang de cerf, non sans relation avec le rôle joué par les cornes de cet animal dans le processus de résurrection ou de métempsycose, comme l'attestent les anciennes sépultures de Houat et de Tevieg. Le Graal est conservé dans un lieu fortifié qui porte le nom même des Cornes de cerf et qui se trouve placé sur le sommet du Méné Hom ou non loin au col entre le Yed et le Hielc'h. Ce château est bien connu pour avoir été signalé dans *le Roman d'Aiquin* (XII^e siècle).

Par ailleurs, l'environnement du « château » manifeste partout son nom ancien : Corbenic, Caer Bann Hed, Garvan, Tregarvan, Stang Garvenig, Kervennec, Leskervennec, Tevenneg, Landevennec, Saint-Vennec. Tout cela est en relation avec le Samon ou Hamn ou Aon, qui est manifestement le fleuve de l'Autre Monde et le lieu de la métempsychose.

Le roi est certainement à l'origine le roi mythique

Marc'h, mais lui a succédé un autre prince, non moins mythique, Gradelon, qui porte le nom même du Graal. Il règne sur l'Alchimie majeure : le mythe de la transformation.

L'enterrement du roi Gradlon

Un curieux texte nous a été conservé par Albert Le Grand dans la première édition de ses *Vies, Gestes, Mort et Miracles des Saints de la Bretagne Armorique* (Nantes, Pierre Doriou, 1634-1635) aux pages 712 et 713, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est antérieur à la date d'impression de l'ouvrage, 1634, mais sans qu'on puisse en savoir plus évidemment. Il s'agit, semble-t-il, d'un fragment inauthentique, rapporté à l'an 405, où selon la tradition, mourut le roi Gradlon.

Il est écrit en latin, comme il convient à cette époque, et porte en titre ces mots : « *De exequiis Regis Gradlonis fundatoris nostri* », autrement dit : « Des obsèques de notre fondateur le roi Gradlon ». Il il faudrait donc voir là une page écrite par les moines de Landévennec. C'est, de fait, au monastère de ce lieu qu'Albert Le Grand nous dit l'avoir vu et copié, le jour de saint Mathias, en février 1629.

Quand fut-il rédigé ? Il est impossible de le dire dans l'état actuel de nos connaissances. D'autant plus que les éléments en ont disparu et que nous sommes réduit à la copie qu'en a faite le moine capucin.

Ce qui nous importe le plus ici, c'est l'aspect légendaire.

daire et la manière dont le texte de Landévennec s'intègre dans le mythe.

«*De exequiis Regis Gradlonis fundatoris nostri.*

«*Erant cum Guennuco Episcopo Pontificante, Winvalocus, Abbas de Landt-Teguennok, et Haëmo ejusdem castelli Prior: Gildas Abbas Rhuiti, et Halcuin ejusdem loci Prior, hi duo Abbates: Monachi Iacut, Daniel, Biabilius, Martinus, Guennaël, Bili et alii plurimi. Halcun presbyter de Arcol, Perceval presbyter Din heaul Sacerdotes Yvo, Melchun, Israël, Ilion, Inizan, Tyrisianus Gaufredus, Rivallon, Alfredus et alii plurimi. Cum Salomone Rege et Adevisia Regina, Laici, Hameus Vicecomes, Inizan Vicecomes, Eudo Matibernus, Ioz vicecomes, Fracanus Consul de Leonia, Tugdonus Consul de Goëlovia et alii plurimi.*»

Le personnage central est l'évêque Guennuc qui officie. Autour de lui, Winvaloc, abbé de Landévennec et Haëmo, prieur de ce « château », Gildas, abbé de Rhuys et Alcuin prieur de ce lieu, donc deux abbés.

Se présentent ensuite six moines de l'abbaye : Iacut, Daniel, Biabilius, Martinus, Guennaël, Bili, plus quelques autres qui ne sont pas nommés.

Deux recteurs de paroisse (*presbyter*), Halcun d'Arcol et Perceval de Din heaul.

Neuf prêtres : Yvo(n), Melchun, Israël, Ilion, Inizan, Tyrisianus, Gaufredus, Rivallon, Alfredus et quelques autres.

Le roi Salomon et la reine Adevisia.

Six laïcs : le vicomte Hameus, le vicomte Inizan,

le Matibern (*marc'htiern* ?) Eudo(n), le vicomte Ioz, le consul de Léonie Fracan, le consul de Goëlovia Tugdonus et quelques autres.

Guennuc, décoré du titre d'évêque, serait évidemment le fondateur du monastère qui porte son nom *Lann te-wennok*, Wennok étant la forme mutante de Gwennok, à moins qu'il ne se rapporte à *Banneg*, « l'homme de la Corne de cerf ». C'est l'un des enfants de sainte Gwenn, tous les trois présents ici. On sait que Gwenn, leur mère, reçut de Dieu la grâce d'avoir trois seins pour les allaiter tous les trois et qu'elle est elle-même la Triple Montagne ou *Menez an Drinded* ou Menez Hom.

La Montagne est donc présente ici avec ses trois sommets : Gwennok (*Guennuc*), Gwenole (*Winvaloc*) et Jacut (*Iacut*). C'est bien le moins pour le fondateur d'une abbaye qui est bâtie au pied du Menez-Hom.

Deux abbés viennent ensuite avec le prieur de leur couvent, Winvaloc, abbé de Landévennec évidemment et Gildas, abbé de Rhuy. Gildas, bien qu'installé assez loin d'ici, au pays de Vannes, est connu dans la région : on lui a consacré une chapelle non loin d'ici, au-dessus de Cast, ce qui tendrait à établir des liens entre les monastères de Landévennec et de Rhuy.

L'un deux prieurs qui les accompagnent sont Haëmo qui, curieusement, n'est pas affecté à l'abbaye de Landévennec, mais présenté comme prieur de « ce château ». C'est donc qu'il y avait un château à proximité : était-il au bord de la mer, ou bien

sur la montagne ? Autrement dit, ne sera-ce pas la forteresse dont nous parle la *Chanson d'Aiquin* et que l'on confond sans peine avec le *Caer Bann Hed d'Wrmonoc* ?

Il s'appelle Haëmo(n). On n'est pas sans se rappeler que tel est à peu près le nom de l'Aulne, la rivière de Landévennec que nous voyons anciennement appeler Hamn et dont nous avons dit qu'elle est peut-être l'antique Samon, le fleuve des Morts.

Le deuxième prieur, celui de Rhuys, est Alcuin...

Les moines Iacut, Daniel, Biabilius, Martinus, Guennaël et Bili :

Iacut est évidemment Jacut, frère de Wennok et de Winvaloc, le troisième sommet de la montagne.

Daniel ne figure que dans la fondation de Plou-Daniel. Un personnage gallois se nomme Denyel et le nom de Deniel existe en Bretagne comme patronyme.

Biabilius.

Martinus est un nom armoricain, qui se rapporte à saint Martin de Tours (316-397). Peut-être s'agit-il même de lui, placé un peu tard parmi les moines de Landévennec, par des écrivains postérieurs.

Guennaël.

Bili : on ne sait s'il s'agit du « roi des nains » qui appartiennent aux compagnons d'Arthur.

Les recteurs sont désignés par l'expression *presbyter*. Ce sont Halcun d'Arcol et Perceval de Din heaul. Ces deux paroisses encadrent le Menez Hom, l'une

à l'ouest, c'est Argol, l'autre à l'est, c'est Dinéault. Curieusement, cette dernière est écrite de manière étymologique, comme pour faire apparaître son sens : *Din heol*, la citadelle du Soleil. Son desservant : Perceval. Dans *le Conte du Graal*, Perceval est le vainqueur de la Quête et le nouveau roi du Graal à Corbenic. Nous le retrouvons ici, à proximité immédiate du château de *Caer Bann Hed* que nous croyons être Corbenic. Son nom

est écrit selon l'orthographe de Chrétien de Troyes et non à la manière ancienne Bertwalt. La composition du fragment que nous étudions serait donc postérieure à la composition des romans de la table Ronde en roman, au XII^e siècle.

Quant à Halcun, il est recteur d'Arcol.

Les neuf prêtres :

Yvo(n), est un nom bien connu de l'histoire bretonne armoricaine. Un chevalier de la Table Ronde, Ivain, fils d'Urien, rejoint ici des personnages historiques comme Saint Yves de Tréguier et Yves de Chartres (1040-1115), ainsi que beaucoup d'autres.

Melchun, Israël, Ilion, comme la paroisse de Hilion près de Saint-Brieuc, Inizan, patronyme breton encore en usage aujourd'hui, Tyrisianus, Gaufrédus, nom d'origine germanique, Geoffroy, comme le clerc de Monmouth qui écrivit l'*Histoire des Rois de Bretagne*, Rivallon, dont le nom évoque l'un des prédécesseurs de Gradlon, Riwelen Mur Marchou, qui vivait sans doute peu après l'Empereur Constantin.

Alfredus, nom anglo-saxon, et quelques autres.

Le roi Salomon, successeur de Gradlon, et la reine Adevisia ou Havoise, sa femme...

Six laïcs enfin :

Le vicomte Hameus. Ce nom est sans aucun doute celui du Hom. Il existe d'ailleurs en plusieurs endroits, dont un village près de Pleyben, des Menez Ham. On peut le rapprocher, comme le Haëmo du début, de *Samon* et de la rivière voisine, l'Aulne.

Le vicomte Inizan. C'est la deuxième fois que nous trouvons ce terme.

Le Matibern Eudo(n). Ce « matibernus » est peut-être un *marc'htiern*, l'un de ces chefs à cheval ou chevalier, qu'on voit évoluer vers le VIII^e siècle en Bretagne.

Le vicomte Ioz.

Le consul de Léonie ou comte de Léon Fracan. Le terme de consul est une ancienne expression, datant de l'époque romaine, qui désigne un comte ou représentant officiel de l'autorité romaine.

Le consul de Goëlovia ou Comte de Goëlo, Tugdonus, évoque Tudgwal, évêque de Tréguier.

Et quelques autres.

VIII. — *Kronan, le dieu Cernunnos*

La toponymie bretonne et la légende conservent encore la trace de l'ancien dieu Cernunnos. On sait

que ce personnage de la mythologie, dieu aux cornes de cerf et sans doute aussi de bovin, appartenait au pantheon celtique, mais peut-être aussi à l'Autre Monde préceltique. Il régnait sur les Enfers et aurait été le Maître de ce que les Grecs appelaient l'Hadès.

La Cornouaille déjà rappelle son souvenir. On l'appelle *Kerne*, *Cornugallia*, Cornouaille en Bretagne Armoricaïne et *Kernew*, *Cornwall*, Cornouailles, outre-mer. Il s'agit là, aussi bien pour le nom ancien que pour les noms modernes, de dérivés de la Corne et de Cernunnos. En latin, on disait *Cornu Galliae*, la corne de la Gaule, et c'est de là que le mot de Cornouaille est venu. En fait, la Cornouaille devait occuper jadis la totalité de la péninsule et se confondre avec la personnalité même du dieu, puisqu'elle était elle-même la Corne.

Ceci est très important. La Bretagne apparaît d'emblée et dès l'époque préceltique, comme un pays très individualisé, comme un symbole vivant des divinités de l'Autre Monde. La Légende de la Mort est déjà écrite et elle l'est en Bretagne.

Menez Kronan : au pays de la mort

Kronan provient sans doute de Cernunnos. Le Menez Kronan, dans la Montagne d'Arrez, est la hauteur, au-dessus du Yeun Elez, lieu de la mort et de la renaissance, qu'on désigne plus couramment aujourd'hui sous l'appellation de Mont Saint-Michel de Brasparts. Une forme française existe qui avait

cours au XVI^e siècle : c'est la Motte-Cronon. On a voulu faire venir la vieille terminologie, d'un terme qui signifie « rond » : ce serait simplement la montagne ronde.

Mais il y a un obstacle de taille à cette explication. D'abord, le terme de Saint-Michel ne s'applique en principe qu'à un lieu, généralement une hauteur christianisée de cette façon, où un culte ancien fut pratiqué. Ainsi Saint-Michel-Mont-Mercure, en Vendée, désigne-t-il une colline vouée précédemment au culte d'un dieu Mercure celtique, probablement Lugos.

Le nom même de Kronan à Brasparts est porté non seulement par la montagne ronde, mais aussi par une butte allongée qui la prolonge vers le nord : c'est *Gwaremm Kronan*, « la garenne de Kronan », et en aucun cas elle n'est ronde. Pour s'appliquer au mont et à la garenne, il faudrait désigner autre chose qu'une simple qualification.

Il est donc vraisemblable que le nom de Kronan vient de Kernunnos, avec une métathèse dans la première syllabe.

Kronan au bois sacré de Nevet

En outre, non loin de là, à Locronan, centre vivant de cérémonies païennes, saint Ronan, ermite originaire d'Irlande a confondu sa renommée avec celle du dieu Kronan. La commune s'appelle en breton Lokorn, le lieu de la corne, et anciennement Lokronan, adopté

par l'état civil français. Il s'agit bien de *Lo-kronan* et non de *Lok-Ronan* : c'est toujours, de règle, le *k* de Lok qui chute dans l'évolution linguistique.

Il existe un autre Locronan, également rattaché à saint Ronan l'Irlandais, dans le Léon, à proximité de Saint-Renan, au nord de Brest.

La personnalité même de saint Ronan a été mise en cause par certains historiens et d'aucuns ont voulu qu'il n'ait jamais existé. La chose est bien possible et sa légende serait simplement décalquée d'un récit mythologique concernant Cernunnos.

Ronan, nous faut-il ajouter, est un nom mutilé par la christianisation. Il s'agit en fait de Kronan, l'équivalent moderne du dieu du monde souterrain Cernunnos, la divinité à cornes de cerf.

Le saint personnage aurait débarqué d'Irlande sur la côte nord-ouest du Léon. Il aurait gagné la région de l'actuel Saint-Ronan, où il se serait installé en ermite. Mais il fut vite troublé dans sa solitude par la visite de pieux admirateurs, attirés par sa renommée de sainteté. Il aurait alors fui le monde et serait descendu en Cornouaille, à Locronan.

Le fait est curieux et quelque peu contradictoire. Locronan en effet est bâti au carrefour de deux voies antiques. Son église et la chapelle du Penity qui aurait été, comme le nom l'indique, l'ermitage même du saint personnage s'élèvent à l'endroit exact où les chemins se croisaient. Les ermites ne choisissent généralement pas les échangeurs d'autoroute comme retraite.

Il n'avait en fait fui le monde qu'à moitié, car il faisait déjà des conversions. Une sorcière du pays, nommée Keben, s'en prit à lui parce qu'il dévoyait son mari. On remarquera en passant ce trait caractéristique des Bretons : le personnage le plus fort du couple, c'est la femme; le mari se laisse entraîner à tous les vents.

Keben avait une fille qu'elle accusa bientôt Ronan d'avoir tuée. Elle fit appel, pour cette cause, à la justice du roi de Quimper et d'Ys, Gradlon, que nous retrouverons dans d'autres récits mythologiques.

*Aotrou roue, ha me ho ped ;
Ma flac'hig-me a zo bet taget ;
Ronan Koad Nevet deus her gret;
O vont da vleiz meur hen gwelet.*

« Seigneur roi, je vous prie, ma petite fille a été étranglée. C'est Ronan de la Forêt Sacrée qui l'a fait. Je l'ai vu se changer en loup ».

Ronan se défendit de tout crime et fit ouvrir devant le roi un coffre, « *un arc'h* », où Keben avait déposé sa fille. Il la fit miraculeusement revenir à la vie. Il réussit également à convaincre le roi qu'il n'était pas le loup-garou qu'on disait et qu'aucun fait de lycanthropie ne pouvait lui être reproché. D'ailleurs, ce Gradlon est bien suspect, et paraît de connivence. N'est-il pas le roi du Graal ? Ne préside-t-il pas de ce fait aux transformations et aux métempsycoses ?

En fait, ce que ne dit pas la forme christianisée de la légende, c'est que l'enfant était bel et bien morte, et

enterrée dans le coffre, c'est-à-dire en quelque sorte embaumée. Le Kronan ouvre le vaisseau et délivre la jeune fille. Il la rappelle à la vie, il la ramène en ce monde.

Les protagonistes du drame sont tous des personnages en relation avec le monde de la mort. Keben, la sorcière, tue. Gradlon, le prince des renaissances, assiste à l'opération alchimique. Kronan, le maître de la vie et de la mort, la fait revenir.

La Keben, en fait, c'était la fille du Kap Sizun, que le grec Strabon, au I^{er} siècle avant notre ère, appelait *Kabaion*. C'est évidemment la femme du Cap, la *kapenn*. Elle était sorcière, ou plutôt *gwrac'h*, fée, car l'aspect négatif de la personne lui a manifestement été ajouté par une christianisation peut-être très tardive. Elle vivait dans les entrailles de la terre, elle était ce feu intérieur qui avait coulé il y a très longtemps du Menez-Hom où les restes volcaniques se voient encore. Elle tuait Kronan, car il y a pour les dieux comme pour les hommes un temps pour mourir et un temps pour vivre.

Nous laisse-t-on entendre par là que leur combat fut celui qui opposa le christianisme à la tradition des druides ? Certes le récit a été christianisé dans ce sens. Mais au-delà, la vérité mythologique n'existait-elle pas ? Autrement dit, Keban et Ronan seraient deux forces naturelles en lutte l'une avec l'autre, manifestées sur le vaste calendrier que nous offre encore la Troménie.

Mais pourquoi le coffre ? Pourquoi la comédie de la mort ? Keben a tué sa fille, puis elle l'a mise dans le coffre, pour lui assurer l'éternité, l'immortalité. Après qu'elle eut été ainsi ensevelie, Kronan l'a ressuscité : ce qu'il fallait démontrer. Ainsi Keben et Kronan n'agissaient-ils pas en sens contraire, mais dans le même sens ?

D'ailleurs, rien ne prouve que Keben n'ait pas raison. C'est peut-être (K)ronan qui a tué l'enfant et qui l'a ressuscité. Il serait là parfaitement dans son rôle mythologique.

Les deux forces se sont donc combattues, ou complétées, dans une affaire de mort simulée, mais toute mort n'est-elle pas une simulation ? La fille de

Keban a disparu et sa mère accuse Ronan de l'avoir tué. L'ermite en effet se livre à la lycanthropie et c'est le loup-garou qui a dévoré l'enfant. Le roi Gradlon est invité à juger le sinistre personnage et à le condamner, mais il évitera tout châtimement en montrant que c'est la Keban qui a elle-même caché la demoiselle dans un coffre, d'où, délivrée par Ronan, elle ressort fraîche et rose.

La mort n'est qu'une illusion, une retraite en somme prise dans un sarcophage. Une régénération s'effectue. La vie s'affirme à nouveau.

La Troménie de Kronan

Ronan, bien que réhabilité aux yeux de tous, dut

quitter Locronan et se retira vers Hillion, dans le pays de Saint-Brieuc, où il mourut. On confia son corps à un chariot attelé de bœufs qui savaient de science certaine où le conduire. On remarquera ici l'intervention des animaux cornus, bêtes caractéristiques de Cernunnos, qui possèdent le savoir.

Il faut reporter cela sur le trajet de la Troménie. La Troménie, c'est le long trajet circulaire que tous les cinq ans les Bretons de la région du Nevet, accomplissent, chrétiens ou non chrétiens, sur 13 km autour de la montagne de Saint-Ronan. Le rite n'est pas d'aujourd'hui : il remonterait jusqu'aux temps antérieurs au christianisme, tout le monde est d'accord là-dessus. Ce serait un calendrier annuel, comme l'a suggéré Donatien Laurent. Il semble bien que la moitié du parcours, de Gernevez à Kroaz Keben, soit la moitié de mort, et que l'autre, de Kroaz Keben à Gernevez soit la moitié de vie. Le cercle serait alors aussi le calendrier d'une vie humaine.

La Keban faisait donc la lessive au lavoir de Guernévé, entendez bien sûr non pas « la Ville Neuve », mais « la Cité du sanctuaire du Bois », du *nemeton*. Elle opère la purification, c'est-à-dire la régénération des dépouilles humaines. On était, comme par hasard un vendredi, jour où aucun bon chrétien ne fait la lessive, car c'est alors laver dans le sang du Seigneur. Rien que très normal ici, puisqu'il s'agit du sang rédempteur.

Vint à passer le chariot aux bœufs qui conduisait le

corps de saint Ronan décédé loin de là. De l'enfer de l'hiver, de l'enfer froid, l'Ermite revient dans son fief : il s'apprête à monter sur la colline sacrée. C'est alors qu'intervient la Vieille. Elle se jette sur l'attelage, frappe de son battoir l'un des bœufs et lui arrache à moitié une corne. Le bœuf cependant n'en continua pas moins son chemin. Il entreprit même, tout blessé qu'il était, de grimper vers le haut de la montagne dite aujourd'hui de Saint Ronan.

Le voilà donc à l'assaut du raidillon qui du lavoir conduit au sommet. C'est totalement extravagant. Aucune voiture, aucun attelage ne peut monter cette pente. Quiconque a fait, ne serait ce qu'une fois, le parcours de la Troménie, n'a pu que le constater. Il s'agit donc de bœufs prodigieux et d'une benne volante, menée par une divinité.

Arrivé sur la crête, la corne brisée se détache et tombe à terre. Ici donc sera enterré Ronan et le lieu s'appellera *Plas ar C'horn*, l'emplacement de la corne. C'est en somme, selon les règles de la toponymie sacrée *Be Ronan*, «la Tombe de Ronan». Ainsi le géant, le *Gewr*, est-il enseveli au sommet de *Be Gewr* dont le rocher domine tous les alentours. Il est probable que Ronan ne resta qu'un temps dans son lieu, car j'ai toujours connu son tombeau à côté de l'église du bourg, dans la chapelle du Pénity.

La fille des Forges, ou Keben au Kabaïon des Kabires

Keban cependant, qui a suivi l'attelage, continue

son chemin. Elle descend vers la voie romaine qui vient de Quimper et conduit à Locronan. Au carrefour, la terre se fend et engloutit la Keban dans les flammes du feu intérieur.

*N'oa ket he genou peur-serret,
Pa oa gant an douar lonket
E-touez moked ha flammou-tan,
E lec'h ma c'halver Bez-keban.*

« Elle n'avait pas encore fermé la bouche, nous dit la *Gwerz de saint Ronan*, qu'elle fut engloutie par la terre, au milieu de la fumée et des flammes de feu, au lieu qu'on appelle la Tombe de Keban. »

Il y a là une croix, l'un de ces monuments simples archaïques, comme il y en a tant en Bretagne et qui remonte à l'époque de l'église celtique, à moins que ce ne soit à l'époque antique. C'est la seule croix au monde, dit-on, devant laquelle un Breton ne doit pas se signer, car c'est un symbole païen. En cet endroit, la Keban fut engloutie dans le sein de la terre par les flammes du monde souterrain. On notera que ce n'était pas l'une de ces sirènes qui courent la campagne bretonne, filles de l'eau et de l'amour. C'était, elle, une fille du Feu et de la terre.

Le nom de la Femme, d'ailleurs présente une curieuse analogie avec celui, antique, de la pointe du Raz, le Kabaïon. La vieille déesse serait « Celle du Kabaïon ». Qu'est-ce à dire sinon qu'elle est Forgeron, en somme la Fille du Feu ? Faut-il s'étonner qu'elle fut engloutie par la terre et par les flammes du feu

souterrain ? Son rôle est maintenant achevé. Elle retourne à son élément premier.

Quand le dieu est revenu, il a subi le sort commun aux divinités comme aux humains. Il a dû passer par le cheminement de la mort. Keben l'a tué en décornant un bœuf et on l'a laissé sur un lieu inaccessible. Puis Keben a disparu, son rôle joué. Elle est retournée à son élément, tout comme Dahud qui a plongé dans la mer.

Lorsque la Troménie a dépassé *Kroaz Keban*, la Croix de Keban, qui marque l'endroit où la Sorcière retourna en son lieu, elle parvient assez rapidement à la pierre de la génération. Là viennent s'asseoir, ou bien plutôt se coucher les femmes qui désirent un enfant. La surface du rocher est modelée en la forme d'un corps de femme qui s'y coucherait les jambes écartées : on y attend manifestement la fécondation du dieu solaire qui se lève juste en face, à l'Est.

Ici s'achève la régénération commencée au lavoir de Guernévé. La métempsychose est commencée. Nous sommes à *Ar Gazeg wenn*, « la Jument Blanche ». C'est là que les femmes se font engrosser en se couchant sur le rocher, face au soleil levant. Les morts alors reviennent à la vie. Kronan qui était sous terre avec la Keben resurgit, enfant. Quand l'un rentre dans la terre, l'autre renaît.

La Marie du Cap

La Marie du Cap nous est présentée par Paul-Yves

Sébillot. C'est une fée, à moins que ce ne soit une serpente, mais c'est tout comme. Il s'agit bien de « la Marie » et non de la Vierge Marie. Elle hante l'ancien Kabaïon et c'est la raison pour laquelle on l'appelle la Marie du Cap (anciennement Kabaïon).

Son lieu de culte se trouve, en face du Cap Sizun, sur le Menez Hom. C'est une jolie chapelle avec une source voisine. La fontaine malheureusement n'existe plus. Les eaux en ont été détournées pour alimenter les modernes conduites. On l'appelle Sainte-Marie du Menez Hom.

Le Menez Hom est une montagne sacrée de l'ancienne tradition. La Vierge n'a rien à faire là. D'autant plus que la patronne des lieux sent fortement le soufre : elle aurait été l'amie du divin roi Marc'h et c'est grâce à son intervention que celui-ci a trouvé une tombe dans la montagne pour y attendre la miséricorde du grand dieu.

Nous conterons cela en son lieu. Disons seulement pour l'instant qu'on a retrouvé, en 1913, la statue de la Marie. Elle était enterrée sur les flancs du Menez-Hom, au nord de la chapelle. On a nettoyé le visage, le corps de la forme antique. Rendue à la lumière, on l'a transporté finalement au

Musée de Bretagne à Rennes où elle trône dans sa dignité reconquise.

Sainte Marie est un hagionyme qui n'existe nulle part ailleurs en Bretagne. Le nom de la mère de Jésus de Nazareth est Itron Varia, Dame Marie ou Notre-

Dame. Mais Marie la sainte, c'est bien plutôt la Marie du Cap.

On retrouve ailleurs la vénération de la Marie. Au Pays basque.

Ana, grand-mère des Bretons

Sainte Anne est aussi la Vieille. Grand-mère de Jésus de Nazareth, elle est devenue tout simplement la grand-mère des Bretons, selon la tradition locale. À moins qu'il ne s'agisse du contraire : la Grande Mère, qui a engendré les dieux et les hommes, en est venue à être aussi et par conséquence l'ancêtre du Christ.

Dans la région sacrée du Porzay, Ana possède un temple principal en Plonevez, sur la dune de la Palud. Ce mot vient du latin et signifie le Marais. Sans doute se trouvait-il là un marécage côtier, comme on en voit aujourd'hui sur la Palud de Treguennec, au pays Bigouden, autour de l'étang de Saint-Vio. Fait surprenant, le nom d'Ana, vers le VIII^e siècle de notre ère était tenu pour gaulois et on lui attribuait le sens du latin « palus », le marais. Sainte-Anne la Palud veut donc dire en deux langues différentes : le marais sacré du Marais.

La sacralité de ces lieux, dont l'horreur le dispute à la grandeur, s'est toujours imposée aux hommes. Ce mélange d'eau et de terre est en effet considéré comme générateur. Toute une vie se manifeste dans les tourbières, qui paraît comme à l'origine de la vie. Mais c'est aussi la divinité de la Mort et le lieu de la

régénération. En Grande-Bretagne, au Danemark, on jetait dans les temps protohistoriques des cadavres qui s'y sont conservés jusqu'à nos jours, la peau séchée, les formes intactes, un peu resserrées. C'est la porte du Monde souterrain.

C'est là évidemment qu'Ulysse vint jadis depuis la Méditerranée pour y rencontrer ses camarades de combat allés, comme on dit « avec les *Anaon* ».

IX. — *Le dieu Lugos*

Il ne subsiste rien de la mythologie de Lugos en Bretagne. Cependant, le nom de Lugos se retrouve ici et là, semble-t-il, mais dans la toponymie seulement.

On suit deux évolutions selon l'origine des mots. On a ainsi une transformation à partir de Lugos, qui a abouti, par l'amuïssement du *g*, à des formes en *Lou*, *Leu*, *Leh*, *Louh*, une autre provenant de *Lugdunum*, la citadelle de Lugos, qui a donné Léon et Léhon, une troisième issue de *Lugan*, qui a donné Louanec (Luganacos), Poullaouen (Ploulouan), Kerlouan, Louargat, Leuhan

Il semble y avoir eu plusieurs citadelles de Lugos, *Lugdunum* comme Lyon sur le Rhône. La ville principale qui conserve cette appellation est Saint-Pol de Léon, ainsi que le pays dont elle est le centre, le Léon. On a voulu y voir le pays des Légions, *Legionum*. Mais les légions ont assez peu séjourné en Bretagne, si ce n'est dans le III^e siècle et trop peu pour donner de façon durable un nom à une région et à une ville.

Léon nous semble venir, très régulièrement, de Lugdunum. On en rapprochera l'oppidum de Léhon, près de Dinan, qui a conservé un *h* en provenance du *g*.

Notons aussi l'existence de plusieurs Kerleon. Deux lieux-dits se trouvent à proximité de Carhaix. Il s'agit de **Ker-Lug-dunum*. C'est là, on le sait, le nom de la ville du roi Arthur, écrit généralement Carleon et placée de façon inexacte au Pays de Galles.

Il en est probablement ainsi de la ville appelée *Laïounes* par le géographe arabe Ibn Khaldoun et placée par lui entre Quimper et Brest. L'endroit paraît correspondre au mieux à Douarnenez. La formation de ce mot est curieuse, en fait exceptionnelle dans la toponymie bretonne. Les explications en Terre de l'île (Douar an enez) ou en Ile de Tutuarn (*Tutuarn enez*) ne sont guère satisfaisantes. On pourrait cependant imaginer un Louarnenez, venant de *Lugarnensis*, sur le modèle de Louargat. Certes le saut phonétique de *L* en *D* n'est guère régulier, bien qu'il ne soit pas impossible, surtout avec l'aide d'une discrète christianisation de *Lou* en *Doue*...

Mais il existe, en Ploaré sur le front géographique qui délimite Douarnenez au niveau de son rempart (*Kroaz Talud*) un manoir illustre pour avoir donné naissance à Laënnec, qui se nomme Kerlouarnec. On y verrait volontiers un **Cazr Lugarnacos* où **Lugarnacos* ressemblerait bien à la forme celtique du latin *Lugarnensis*: Louarnec serait l'équivalent de Louarnenez.

On sait que Tristan, l'amant d'Yseult, possède une île à Douarnenez, qui s'appelait au moyen âge, *Insula Trestani*. Or Tristan est dit d'une manière générale Tristan de Loonois. Ne s'agit-il pas d'un *Lugdunensis* ?

Il nous reste à placer ici un « Chevalier de la table Ronde », l'époux de la sœur d'Arthur, Ana, et roi de la Lodonésie. Ce pays, en relation certaine avec le nom de Lot, pourrait bien être la terre de la Citadelle de Lugos, *Lugdunensis*. Le roi Lot, fils de Lac'h, serait lui-même Lugos.

Il y a semble-t-il, beaucoup d'avatars du dieu Lugos. Le moindre n'est pas « o Logos » des Grecs. Il arriva à Lyon (*Lug-dunum*), sans doute dès le début du II^e siècle et certainement s'y développa dès le pontificat d'Irénée (177), disciple de Polycarpe, lui-même disciple direct de Jean l'évangéliste. Quel que soit le sens que l'évangéliste Jean ait voulu donner à ce mot dans son Prologue, il est évident que pour des Lyonnais du II^e siècle de notre ère, soumis à l'enseignement chrétien, il ressemblait étrangement au dieu

Lugos (pron. *Lougos*), d'autant plus que ce dernier signifiait clairement la Lumière.

X. — *Le roi Marc'h*

Qui est donc le roi Marc ?

C'est généralement par la légende de Tristan et d'Yseult que l'on connaît le roi Marc et l'on en sait rarement plus. On le tient donc pour un Cornouaillais

d'outre-mer et l'on ignore ses liens avec l'Armorique. La faute en est aux conteurs du moyen âge, à Beroul, à Thomas et aux autres qui ont fait du personnage un cornique.

Le petit comté s'appelle de fait Kernew, comme l'évêché breton de Kerne ou de Quimper. Les deux territoires durent faire partie, à une certaine époque, du même royaume d'extrême occident, le Cornu Galliae, corne de la Gaule, ou Cornouaille, beaucoup plus étendue hier qu'aujourd'hui. Elle devait comprendre au moins l'ensemble des cinq départements actuels et les abords de la pointe de *Land's end* en Grande-Bretagne. Il devait laisser son nom ensuite à deux fragments de ce vaste pays, l'un à l'ouest de Plymouth, l'autre au sud des Monts d'Arrez. Des traces d'une extension orientale du territoire en Armorique subsistent encore : deux villages s'appellent la Cornouaille, tous deux sur l'actuelle frontière de Bretagne.

Marc régnait donc sur la Cornouaille, telle qu'on l'entendait à l'époque romaine et sans doute auparavant. Son nom relève du celtique « *marcos* », qui signifiait le cheval, et qui est devenu très tôt *marc'h* en breton. Il se distingue du *caballos*, qui a donné notre cheval, et qui n'était qu'une bête de trait, puissante et commune.

La monture est un animal d'importance dans le monde celtique. Ce sont les Celtes vraisemblablement qui l'ont introduit en Europe occidentale. Il figurait au revers des monnaies armoricaines au temps de

l'indépendance. Quel symbole était le sien ? Si l'on en croit les traditions conservées en Bretagne, il aurait été le conducteur des morts dans l'Autre Monde. Il conduit la Charette de l'Ankou et la Mort le monte parfois.

Le roi Marc'h, Tristan et Yseult

On ne sait d'où est venue à Beroul la connaissance du récit de Tristan et Yseult, mais on n'ignore pas que Chrétien de Troyes, avant tout le monde, écrivit le conte, et comme cet auteur a puisé largement dans le légendaire armoricain, on peut penser que l'histoire des deux amants lui serait venue de Bretagne continentale. Ainsi *Erec et Enide*, son second ouvrage, est-il entièrement fourni par la littérature bretonne. Nantes est la capitale de la Bretagne et, selon Wolfram von Eschenbach, le lieu de la Table Ronde.

Le roi Marc'h régnait à Tintagel en Cornouaille. Mais il s'agit là d'un nom commun qui désigne n'importe quel éperon barré de la côte finistérienne ou morbihannaise, tel Lostmarc'h, « la queue de Marc'h », en Crozon, ou la pointe de Penmarc'h, « la tête de Marc'h », à Belle-Ile.

Il avait un neveu, Tristan, qu'il envoya un jour en Irlande, pour combattre un géant, le Morholt, qui imposait à la Cornouaille un lourd tribut. Tristan le vainquit et le tua, mais il fut grièvement blessé. Il fut soigné et sauvé par la nièce même du défunt, la blonde Yseult.

Elle était blonde et ressemblait ainsi, à s'y méprendre, aux demoiselles que l'on rencontre auprès des sources et qui ne sont pas de notre monde. Son oncle géant ne l'était sans doute pas non plus.

Plus tard, un cheveu d'or parvint en Cornouaille, auprès du roi qui cherchait alors une épouse. Tristan se fit fort de trouver la jeune femme. Il se rendit en Irlande et conclut le mariage, pour son oncle, avec Yseult.

Il la ramenait en Cornouaille, lorsque sur la mer, ils eurent soif. Il y avait sur la barque un philtre qui avait été confectionné pour engendrer l'amour entre Marc'h et sa femme. Tristan et Yseult l'ignoraient : ils le burent.

Alors commença la vie terrible des amants. Malgré le mariage consommé avec le roi, ils vécurent l'adultère merveilleux. Un temps, ils habitèrent ensemble dans une hutte de la forêt du Morrois (*Mor C'hoat*, «le grand bois»), le lieu sacré, séparé du monde. Mais il fallut enfin rendre Yseult à son époux. Ce qui fut fait au gué de la Blanche Lande.

Tristan s'en fut, désespéré. Il rencontra une autre Yseult, la fille du roi de Carhaix, dite aux blanches mains. Tout ce blanc n'est-il pas la présence réelle de l'Autre Monde au sein du nôtre ?

Mais il ne put l'aimer, même physiquement. Blessé un jour, il crut mourir. Il fit savoir son sort à Yseult la blonde. Elle embarqua aussitôt, la voile blanche au mât du navire. Quand elle atteignit la côte, Yseult aux blanches mains qui veillait Tristan et n'ignorait rien

de son attente, lui annonça que la voile était noire. Alors Tristan mourut.

L'autre Yseult s'en vint, se coucha près du corps et trépassa à son tour.

On les a enterrés côte à côte. Un rosier est sorti de la tombe de Tristan et a plongé dans la terre d'Yseult.

L'histoire du Roi et des deux Amants

L'histoire des deux amants, racontée en français, en allemand, en anglais, en danois, est devenue le fleuron de la littérature européenne. Ainsi la Bretagne a-t-elle donné au monde l'une des plus belles histoires d'amour, en même temps qu'un mythe fondamental. Wagner en fit un opéra.

Que faut-il entendre par cette histoire ? La tradition bretonne met volontiers en scène la triade des deux hommes et de la femme. Guenièvre la reine est la femme d'Arthur et la maîtresse de Lancelot. La christianisation des anciens textes n'a pu supprimer, dans sa morale prude, cet aspect évident de la réalité.

On en a donné une interprétation naturiste : la femme ne serait autre que la terre prise entre l'hiver, le vieux roi, et le printemps, le jeune homme. On y a trouvé aussi un sens politique : faut-il voir dans l'épouse adultère la souveraineté qui passe parfois de mains en mains ? Mais il nous semble que la signification est plus vaste et plus multiple que cela. Un mythe est un mythe, comme un symbole est un symbole, parce qu'il a une réalité dans tous les domaines de la

connaissance, à des degrés divers en quelque sorte. Il faut l'entendre à la fois des vicissitudes cycliques de la Terre, de la possession du Pouvoir et de bien d'autres vérités concrètes.

L'amour bien entendu. Le mythe de Tristan et d'Yseult s'insère dans nos vies. Il fait partie intégrante de notre réalité psychique. Il est l'attraction des sexes, l'une des lois du monde, le fondement de la paix et de la guerre. Et, de fait, dans le roman, on trouve tout, le combat et l'union, le jugement, la condamnation, la vie et la mort.

Si l'on trouve indiqué constamment dans le récit, des signes de l'Autre Monde, la chevelure blonde, le géant, les blanches mains et la blanche lande, la voile blanche aussi, c'est que nous sommes ici dans le domaine archétypique qui sous-tend les réalités de l'univers où nous existons consciemment.

Il n'y aurait pas d'histoire s'il n'y avait pas de philtre. La fatalité est absolue et nous ne pouvons échapper à notre destin. Mais il n'y aurait pas non plus d'histoire, s'il n'y avait pas le roi Marc : ce serait une histoire d'amour vulgaire. Le roi Marc est l'empêcheur de tourner en rond, il est le ferment évolutif qui pousse toujours à de nouvelles aventures. Il est lui aussi le destin, mais ici dans son évolutivité.

La métamorphose du roi Marc

Mais il y a d'autres légendes concernant le roi Marc'h. L'histoire de Tristan et d'Yseult en est certes

la principale, mais elle ne nous dit rien de la mort et des métamorphoses du personnage. Le folklore breton continental a conservé d'autres traces du personnage mythique.

On citera, au premier chef, Yann ar Floc'h. Cet auteur a conté la légende du roi Marc'h telle qu'il la recueillit en 1905 dans la vallée de l'Aulne, proche du Menez-Hom et de la forêt de Nevet. Il l'a rapportée dans ses « *Konchennou eus bro ar ster Aon* », publiés en 1950 chez Le Dault, à Quimper.

J'en avais publié un condensé en français dans le *Guide de la Bretagne mystérieuse* en 1966, puis je le repris dans *Arthur, roi des Bretons armoricains*, en 1998. On m'excusera de le redire encore, car l'histoire en vaut la peine et mérite d'être connue. Elle se rattache en effet à l'une des plus anciennes traditions de l'Armorique, celle de la biche ou du cerf poursuivis.

Le roi de Poulmarc'h

Nous verrons qu'il fut le dernier à porter ce titre, car, après sa mort, le pays prit le nom de Penmarc'h.

Or donc, il possédait un cheval sans pareil qui filait comme le vent et pouvait traverser la mer elle-même. Il s'agissait donc d'un animal mythique : il allait plus vite que tous les autres et franchissait l'océan. La rapidité de sa course, tout comme le vol pour un quadrupède, apparaît d'emblée comme un signe d'appartenance à l'Autre Monde. Il se rendait en outre sans peine au-delà des vagues : autre caractère qui fait de

lui la monture qui conduit dans l'univers mystérieux au-delà des frontières du concret.

Aussi le nommait-on Morvarc'h, le cheval de mer et le roi l'aimait-il plus encore que son propre royaume. On le comprend aisément, puisque le maître appartenait au domaine du réel et que la bête se mouvait dans l'autre. On remarquera que le Cheval revêt volontiers dans la tradition celtique la personnalité d'un psychopompe, conducteur des âmes au-delà des limites que nous donnons d'ordinaire à nos réalités,

Le cheval qui est représenté constamment sur les monnaies des Osismes, au revers, pourrait être celui qui va vers l'ouest, vers l'endroit où le soleil se couche, vers l'île merveilleuse d'Avalon, le royaume de Morgane. Le lien paraît bien étroit entre la numismatique figure et le coursier qui portait le roi Marc'h.

Or, un jour que le souverain chassait, il se mit à courre une biche d'une grande beauté. Mais plus il forçait l'allure, plus la bête augmentait la sienne.

C'est le propre des images de l'Autre Monde de s'enfuir quand on les poursuit, mais de toujours rester visible aux poursuivants. Il est bien clair que si la biche va plus vite que le cheval, c'est qu'ils appartiennent au même ordre de puissances.

Le conte ne dit pas la couleur de la biche. On penserait volontiers que sa grande beauté tient à sa blancheur, qui est le signe distinctif des défunts et des êtres mystérieux.

Le roi fit tant et si bien, cependant, qu'il parvint au

rivage, sur la baie de Douarnenez, près de l'endroit où s'élevait autrefois la ville d'Ys. Lorsqu'elle se vit accablée aux vagues, la biche s'arrêta et se mit à gémir.

La ville d'Ys s'élevait encore dans la baie de Douarnenez au temps du roi Gradlon, roi de Cornouaille, puisque c'est de son temps qu'elle fut engloutie. La seule explication de cette divergence des légendes, c'est que le roi Gradlon de la ville d'Ys vivait bien longtemps avant le roi Gradlon de la liste des comtes de Cornouaille, c'est-à-dire bien avant 405, à une époque pour laquelle nous n'avons pas de catalogues royaux.

Il en fallait beaucoup plus pour émouvoir le roi Marc'h ; il banda son arc et tira. Alors se passa une chose incroyable : la flèche, avant d'atteindre son but, revint sur elle-même et frappa le cheval en plein cœur.

La biche révèle soudain qui elle est : un personnage de l'Autre monde, immortel, insaisissable. Elle est l'agent du destin et ne saurait pas y être soumis de la part d'un humain. On pourrait en conclure que le Cheval n'est pas tué, mais seulement métamorphosé.

Fou de rage, Marc'h se dégagea du corps de sa monture et se précipita, le couteau à la main, sur la biche, mais il n'y avait plus de biche : à sa place se tenait une jeune femme, une couronne de goémons ceignant ses cheveux d'or. C'était Ahès, que d'autres nomment Dahud, fille de Gradlon et princesse d'Ys, celle-là même qui, un soir de débauche, avait laissé son galant ouvrir sur la ville les Portes de la Mer.

Le jeu des métamorphoses est bien engréné, et elles commencent par la princesse elle-même.

La tombe du roi Marc'h

La vieille mendiante Katig kozh, des environs de *Kastellin* (Chateaulin), raconta autrefois à Anatole Le Bras une vieille histoire qu'elle connaissait par tradition et dont l'écrivain fit le conte intitulé « L'âme dans un tas de pierres ». Il s'agissait du roi Marc'h.

Celui-ci avait pour amie Sainte Marie du Menez Hom et il lui avait fait bâtir une chapelle à l'endroit où elle se dresse toujours. Il y avait là, antérieurement au sanctuaire chrétien, un lieu sacré druidique, où l'on vénérât une jeune déesse. On a retrouvé sa statue un peu plus loin sur la montagne, probablement cachée par un adorateur il y a quelque quinze cents ans, et on peut l'admirer au Musée de Bretagne à Rennes.

C'est dire qu'il ne s'agit pas forcément dans la légende de Sainte Marie, mère de Jésus, appelée d'ailleurs d'ordinaire Madame Marie (*Itron Varia*), mais tout aussi bien de la Jeune Femme, qui régnait ici dans les temps anciens. Peut-être s'agissait-il de la Marie, *Mor moroin*, la jeune fille de la mer, dont on a fait Marie Morgane.

Marc'h donc l'aimait et il semble que ce sentiment était partagé, puisque la gente personne ne manqua pas d'intervenir quand le roi mourut et que le bon Dieu voulut le damner. Pourquoi au fait voulut-il le

damner ? Cela semblait sans doute évident à Katig kozh, car elle ne le dit pas. Sans doute, Marc'h était-il antérieur au bon Dieu et suivait-il un culte païen. Nous allons voir qu'il entretenait des relations avec le sanctuaire druidique de Nevet, et que l'on conte à son sujet des histoires de métamorphoses, bien peu dans le goût de la nouvelle religion.

« Sainte Marie » obtint donc du « bon Dieu » que le roi serait enseveli non dans le cimetière autour de la chapelle, mais dans la montagne, en un endroit bien précis, derrière la crête proche, où il n'est pas possible actuellement de voir s'élever le clocher. Il conviendrait donc à tous les passants de jeter une pierre sur la tombe et lorsqu'il y aurait assez de pierres pour grandir le monticule et que l'on verrait du haut du tertre la flèche de Sainte-Marie, alors le roi Marc'h serait sauvé.

Et Katig kozh ajoutait qu'elle ne passait jamais par là sans placer aussi sa pierre pour l'âme du roi Marc.

Wrmonoc et le roi Marc

Il est donc bien établi que, pour la tradition, la tombe du roi Marc'h est située sur le Menez Hom, au col qui joint le Yed et le Hielc'h, mais un peu en retrait de la ligne de crête, au nord-ouest. Le monticule est peu marqué, couvert de bruyère comme le sol environnant, et ne s'en distingue que peu. C'est, nous dit-on, une tombelle de l'âge du fer.

On a proposé cependant, notamment le chanoine

Doble, mais sans preuve, une inhumation du roi Marc'h en Cornouaille d'outre-mer, au voisinage de la Longstone de Castle Dore, où est enterré un certain Drustanus, fils de Cunomore.

Pour bien saisir la réalité des faits, il nous faut revenir au seul auteur qui mentionne la Tombe du roi Marc'h, et c'est Wrmonoc, moine de Landevennec au IX^e siècle. Remarquons que le roi Marc'h était bien connu à Landevennec, puisque dans un Évangélaire de ce monastère, daté du même siècle que celui où vivait Wrmonoc, figure, parmi les symboles des quatre évangélistes, à propos de Marc, non point le lion traditionnel pour l'iconographie chrétienne, mais le Cheval, *Marc'h*. On savait donc bien qui était notre Marc.

Landevennec, il faut le dire, est tout voisin de la Tombe, à 8 km à vol d'oiseau. Elle regarde en outre en direction de l'abbaye. Il s'agit donc d'un environnement tout proche.

Que dit Wrmonoc ? Le roi Marc est enterré, selon lui, à Caerbannhed, « *locum qui lingua eorum uilla bannhedos nuncupatur*, » « au lieu qui en leur langue est appelé Villa (Caer) Bann Hed ». L'expression signifie « le camp de la Corne de cerf ». Il y a tout lieu de penser qu'il s'agit là du Corbenic ou **Caer Bann-ig* des Romains de la Table Ronde, qui est le lieu du Graal.

Il semblerait donc que le roi Marc'h soit un des rois du Graal. Sans doute le roi Gradlon, qui règne sur la Ville d'Ys en serait-il un autre, puisqu'il en porte le nom : *Gradalonus*, celui de Gradal ou Graal. Et Perce-

val aussi qui fut recteur de Dineault et assista à l'enterrement du roi Gradlon.

Dans la liste des « Comtes de Cornouaille » ou plutôt des rois de Bretagne qui se cachent sous ce nom, on remarquera que Gradlon appartient à la dynastie des *Marc'hou* ou des Chevaux. Il est le deuxième successeur de Riwelen Marc'hou et le troisième de Riwelen Mur Marc'hou.

La statue du roi Marc'h

Il existe au Musée breton de Quimper un buste en granite représentant un personnage couronné, doté de deux oreilles énormes. Cette statue fut conservée longtemps au village de Lezarscoët en Kerlaz, qui se trouve au voisinage de Coz Maner, forteresse aujourd'hui détruite dans la forêt de Nevet. Les paysans l'appelaient : *Ar roue Penmarc'h*, le roi de Penmarc'h. C'est, à n'en pas douter, la figuration du roi Marc'h.

Le personnage est ainsi lié, comme il se doit, à un château, celui de Lezarscoët. Il se trouvait sur la lisière actuelle de la forêt de Nevet, dont le nom signifie le sanctuaire. La relation est immédiate entre le prince mythologique et le lieu sacré druidique, le Nemeton des Osismes, mais il est évidemment impossible de dire de quelle époque date la statue.

On retrouve ici les oreilles de cheval et l'appellation de roi de Penmarc'h, qui existe aussi dans le conte recueilli par Yann ar Floc'h. On a donc tout lieu

de penser qu'il s'agit bien dans le présent cas du roi Marc'h.

Tristan à l'île Tristan

Tristan est présent dans la toponymie bretonne. À Douarnenez, l'île qui se trouve devant l'embouchure de la rivière de Port-Rhu porte son nom. Dans l'antiquité, le niveau de la mer étant de cinq mètres plus bas qu'actuellement, une bande de terre reliait ce petit territoire à la côte. Il s'agissait donc d'une presque-île et non d'une île.

On l'appelait au moyen-âge *insula Trestani*. Ce serait la preuve de l'authenticité du nom. L'influence littéraire se serait traduite par une « *insula Tristani* ».

Isold de La Roche-Bernard

Le nom d'Isold était connu en Bretagne avant la publication du roman de Tristan et Yseult, et même antérieurement à l'Histoire des rois de Bretagne de Geoffroi de Monmouth. Iseld, fille de Jean de Dol et de Hasculphe de Soligné, était née au plus tard en 1148. Mais dès 1116, longtemps avant Chrétien de Troyes, on signale déjà une Ysold de la Roche(-Bernard).

Cette appellation appartient donc au patrimoine armoricain dès avant la diffusion des récits arthuriens.

Les sites du roi Marc

Le nom de Marc'h ou Mark, est fréquent dans la toponymie bretonne. On a voulu voir en lui un roi de Cornouaille d'outre-mer, sans attaches particulières avec la Bretagne. Il ressort au contraire des faits, qu'il régnait sans doute sur les deux rives de la Manche,

la péninsule armoricaine et le promontoire sud-est de l'île de Bretagne.

Nous connaissons en Bretagne :

- 1 La Pointe de Penmarc'h, la ville de Penmarc'h, la chapelle Saint-Marc en Penmarc'h et le Cap Caval. Ce site entièrement maritime forme une presqu'île, à l'embouchure de l'Odét : une commune du nom de Plomeur, la « grande commune », est située en son centre. L'appellation est certainement très ancienne comme le fait penser le terme de Cap Caval, employé pour désigner la région. Il s'agit là d'un mot de vieux-breton ou de celtique signifiant lui aussi le cheval. D'après des acceptions recueillies postérieurement, Caballos, d'où caval, désignerait un cheval de labour, tandis que Marcos, d'où Marc'h et Marc, serait un coursier.
- 2 Le château de Penmarc'h en Saint-Fregant. Le château est situé à la rencontre de deux routes, dont la principale est la voie antique de Carhaix à Plouguerneau, 5 km après le Folgoët. Une croix marque le carrefour. Anciennement, c'était un lieu de haute et de basse justice, situé dans la proximité de Guicquelleau où l'on a trouvé des restes antiques.
- 3 Le village de Penmarc'h en Saint-Derrien. Un village de Penmarc'h existe en Saint-Derrien, à proximité de la voie antique de Carhaix à Plouguerneau.
- 4 Le village de Penmarc'h en Ploudalmezeau. Un

village de Penmarc'h existe en Ploudalmezeau. À proximité, sur la mer et en mer, Porsguen en Portsall, l'île Carn et Corn Carhai.

- 5 La pointe de Penmarc'h à Koh-Kastell en Sauzon (Belle-Ile). Pointe du Vieux-Château (Koh-Kastel) en Belle-Ile (Morbihan), sur la côte, au nord-ouest de l'île. Actuellement réserve d'oiseaux. Il s'agit d'un éperon barré typique, de grande taille.
- 6 La chapelle Saint-Marc en Saint-Aignan. Saint-Aignan (Morbihan), anciennement *Inian*, est situé sur la rive droite du Blavet, à proximité d'un « Château de Comorre ». Le fait est intéressant, car Comorre ou mieux Cunomor, le Grand Chef, serait, selon certaines traditions le père de Tristan, ou Drustan.
- 7 La pointe de Lostmarc 'h en Crozon. Lostmarc'h signifie la queue de cheval. Il s'agit d'un éperon barré assez étroit, avec ses deux murs. Il peut s'agir de l'appendice caudal de l'animal, mais tout autant de sa verge, car le mot, en breton, revêt les deux acceptions.
- 8 Le moulin de Ronvarc'h et le village de Brenvarc'h en Crozon. Au sud du Menez-Hom et de la voie antique de Crozon. Brenvarc'h est la Colline du Cheval. Ronvarc'h ?
- 9 Le bourg de Quimerc'h et le village de Quimerc'h kozh. C'est Kein marc'h, le dos du cheval. Situé sur la route de Brasparts à Terenez, une colline élevée, formant plateau, a mérité ce nom. Le

bourg apparemment s'est déplacé de Kimerc'h kozh, où subsistent encore les ruines d'une belle chapelle et quelques maisons, jusqu'à l'agglomération actuelle, plus bas.

- 10 Les villages de Plomarc'h en Douarnenez. Les deux villages de ce nom s'appelaient autrefois Poul Marc'h, la mare au cheval. Situé entre Douarnenez et la plage du Ri (en français, du Roi), sur un cheminement antique. Il existe donc deux Plomarc'h, l'un, Plomarc'h tostan, à proximité de Douarnenez, l'autre, Plomarc'h pellan, plus loin vers le Ri. Ils occupent ainsi un territoire d'un km environ sur une ligne droite. Comme Douarnenez, il est placé entre deux embouchures, celle de la rivière de Pouldavid et le Nevet, que franchissait la voie antique de Carhaix à la Pointe du Van. Le passage du Ri et l'abord de Pouldavid sont les deux gués de la route ancienne.
- 11 Le village de Ti Mark et l'anse de Ti Mark. Même littoral, à la vue du Hom.
- 12 Le village de Kermarc en Nevet. Il se trouve au sud et à la lisière de la forêt de Nevet, ancien Nemeton ou bois sacré des Druides. À 1600 m plus au nord, de l'autre côté du bois, le village de Lezascoët conservait naguère une statue de pierre, aujourd'hui transférée au Musée Breton de Quimper, que les gens considéraient comme la statue du roi Marc'h.
- 13 La tombe du Roi Marc'h. La tombe du roi Marc 'h,

selon la tradition, est située sur le Menez-Hom, entre les sommets du Hielc'h et du Yed, en un lieu que le moine Wrmonoc appelait, au IX^e siècle, Caer-Bann-Hed. C'est une petite butte, ressemblant à une tombelle de l'âge du fer, comme on en voit sur les Monts d'Arrez. Elle est située dans le col formé entre les deux sommets, légèrement sur le versant nord-ouest, ce qui fait qu'on ne voit pas de là le clocher de Sainte Marie-du-Menez-Hom.

Les monnaies des Armoricains

Les monnaies des Osismes, des Vénètes et des Coriosolites, ainsi que celles des Redones et des Namnètes portaient au revers l'image d'un cheval au galop, courant vers une sorte d'étendard, ou, comme on le voit une fois, vers une croix celtique, avec parfois un personnage ou un symbole comme écrasé entre les jambes de l'animal. En celtique, le cheval se disait Marcos, qui, en breton, a donné notre Marc'h, ou Marc dans sa forme nouvelle.

Le cheval était donc une des divinités majeures des Armoricains. Qu'on ne s'étonne pas qu'elle ait survécu dans le folklore contemporain. C'est une des erreurs de la plupart des historiens de croire que les légendes sont de production récente, tout au plus médiévale, mais en aucun cas des fragments de mythologie.

Chapitre XI : La philosophie de la nature jusqu'à nos jours

La philosophie de la nature bien sûr s'est continuée jusqu'à nos jours. Dans les derniers siècles avant notre ère, des philosophes romains ont pris la suite des Grecs et des Celtes et ont écrit notamment, comme Lucrèce, des ouvrages qui s'intitulent *De natura rerum*.

Nous ne savons pas quelle suite a été donnée dans le monde gaulois après la fin du IV^e siècle. Le druidisme alors, si, comme nous le croyons, ne disparaît pas, s'efface quelque peu et se retire hors d'atteinte des férociétés de l'Église chrétienne.

Pélage

Pélage (354-427) était-il un druide ? Il est manifeste qu'à cette époque le druidisme était toujours vivant. Ammien Marcellin (330-400), même s'il copie Timagène (I^{er} siècle de notre ère), parle des druides et les montre comme vivant en communautés de savants. Pélage est né dans cet environnement en Grande-Bretagne ou en Armorique, mais il est sans aucun doute Breton.

Pélage fut baptisé à Rome en 382, alors qu'il avait 28 ans. On ne nous parle pas de ses croyances anté-

rieures, ni de sa formation. La seule notion connue c'est sa qualité de Breton, que confirme d'ailleurs son nom, traduction grecque habituelle du celtique *Morgen*. Près de trente ans plus tard, en 411, sans que nous ne sachions rien de ce qui s'est passé entre temps, Célestius, son disciple, est condamné par le synode de Carthage.

Pélage était-il druide ? Son hérésie, ou plutôt sa négation du Christianisme, s'est répandue largement, puisqu'en 425, un rescrit de l'empereur Valentinien III le signale et le condamne dans le sud de la France. Il meurt en 427 en Palestine.

En 640, le pape Jean IV, selon Bède, écrivait au clergé de l'Irlande du nord pour lui demander d'adopter la Pâque orthodoxe, mais aussi de rejeter l'hérésie pélagienne. Aux VIII^e et IX^e siècles, le *Commentaire* de Pélage sur les Épîtres de Saint-Paul était encore lu et utilisé en Irlande. Aussi tard qu'en 1079, Marianus Scottus en faisait encore usage.

Ces pélagiens avaient probablement conservé la plus grande partie des croyances druidiques, aux dépens de la foi chrétienne que Pélage avait mise à mal. Ce serait la raison de cette continuité dans la croyance qui apparaît dans toutes les traditions actuelles de Bretagne, d'Écosse, d'Irlande, du Pays de Galles et de Cornouaille, et qui se manifestait encore au XVII^e siècle quand Maunoir éprouva le besoin de convertir la Bretagne.

Les Culdées, moines celtiques, étaient vraisemblablement des pélagiens, tenants de cette « hérésie »

fondamentale qu'avait créée, à la fin du IV^e siècle, le Breton Pélage. Toute la communauté « chrétienne » celtique fut sans doute engagée dans le pélagianisme. La destruction progressive de ces groupes spirituels, sous l'influence active de la tradition romaine et impériale, jusqu'en 1199, date à laquelle l'archevêché de Dol, église primatiale de Bretagne, fut supprimé par le pape Innocent III, est la cause manifeste de l'oubli presque total dans lequel sont tombés ces très vivaces pratiques et conceptions d'une église qui n'en était pas une, mais rassemblait ces incorrigibles individualistes que sont les Celtes.

Jacques Deschamps a bien souligné les conséquences de la doctrine de Pélage, dans le texte qu'il lui a consacré⁷ : « Si le Juste peut gagner le salut, écrit-il, par le seul effort de sa volonté et la rectitude de sa connaissance, alors, en rejetant la fatalité du péché originel, l'affirmation d'une pleine liberté de la créature entraînait le rejet, d'abord du sens profond du sacrifice du Christ, et donc de l'Incarnation, et, ensuite, celui de la prière et des sacrements, bref l'orthodoxie tout entière dans ses dimensions liturgiques et rituelles. »

Le culte de la roue celtique

À cette époque, en gros dans la deuxième moitié de notre premier millénaire, les pays de l'extrême occi-

⁷ *Dictionnaire des philosophes* (Paris, PUF, 1984).

dent, principalement l'Irlande et la Bretagne armoricaine se peuplent de croix monolithes de pierre. Le modèle le plus simple, le plus fruste est celui que l'on rencontre encore aujourd'hui, sur les chemins bretons et qui représente le cercle à quatre quartiers, ou croix celtique. C'est là le vieux symbole issu du Cercle que nous avons rencontré dans la géométrie des Savants de la Pierre, issu du compas et de l'équerre. C'est donc un lien très fort avec la doctrine ancestrale.

Il ne s'agit pas d'une croix. La croix est un instrument de supplice qui porte donc, le plus souvent le corps d'un condamné. Ici il n'y a pas de victime, il n'y a même pas de quoi la pendre, car le pseudo-gibet est en réalité une roue. C'est si l'on veut la roue de fortune, la marche du soleil, mais nullement le *tau* sur lequel fut placé Jésus de Nazareth. On la trouve à Clonmacnoise en Irlande et au Leuré. On ne la rencontre pas en dehors des pays dits celtiques. En Bretagne elles s'arrêtent à l'est sur une ligne tracée entre Dol et le Bourg de Batz.

Le Periphyseon de Jean Scot Erigène

Au X^e siècle cependant, un irlandais dont nous ignorons tout, si ce n'est qu'il connaissait le grec, alors que personne en Occident ne le savait, se manifesta à la cour de l'empereur Charles Le Chauve et écrivit une œuvre majeure, intitulée *De divisione naturae*. Il est fondé sur la métaphysique du cercle.

La vie, pour lui, est comme un cercle divisé en

quatre quartiers. Le premier est constitué par la nature qui crée et qui n'est pas créée, le second par la nature qui est créée et qui crée, le troisième par la nature qui est créée et qui ne crée pas, le quatrième et dernier par la nature qui ne crée pas et qui n'est pas créée.

On a contesté le monisme de Scot Erigène. Et pourtant l'image que nous avons proposée de la Roue celtique comme constituant la totalité du monde est bien claire. Comme l'Ouroboros, elle exprime l'*En to pan* qui réunit l'Être et le non-Être. Dieu est et n'est pas, mais il n'est pas distinct de la totalité.

Erigène ne fut pas condamné tout de suite et il fallut attendre le début du XIII^e siècle pour le voir anathématisé par le pape Innocent III en même temps qu'était excommunié et condamné au feu un « panthéiste » du nom d'Amaury de Bène, lié à l'École théologique de Chartres.

L'école de Chartres (XII^e siècle)

Au XII^e siècle, l'École de Chartres s'était groupée autour de deux Bretons, suffragants de la métropole de Dol, Bernard et Thierry de Chartres, auquel s'adjoignait entre autres un Anglais, Jean de Salisbury, et dont on dénonçait ici encore un monisme qui confondait tout, « Dieu » et la nature. Thierry de Chartres, l'une des lumières de son temps, honteusement insulté par un racisme anti-breton, est tenu pour un nécromancien et un hérétique. On l'accuse au fond

de ce que les druides se disent être : des mages et des devins.

Roger Bacon et Albert le Grand au XIII^e siècle, Trithème, Agrippa de Nettesheim, Paracelse, la reine Anne de Bretagne aux XV^e et XVI^e siècles, continuent dans la ligne des philosophes de la nature. Puis, jusqu'à nos jours, en passant par la Philosophie allemande de la nature au XVIII^e siècle, il s'est trouvé des penseurs pour continuer la lignée des Druides.

La Rose-Croix (XVI^e-XVII^e siècles)

Le début du XV^e siècle est marqué par une apparition des druides sinon au grand jour, du moins dans une demi-obscurité, ce qui est certainement un progrès. Le premier d'entre eux est Trithème, les autres, ses disciples, Agrippa et Paracelse, qui créèrent en commun une Communauté des Mages qui apparaît comme la première organisation moderne de ceux qu'on appelait Mages depuis que le mot celtique Druides avait été abandonné.

Agrippa écrivit un ouvrage fort important sur la magie. Paracelse produisit de nombreux livres sur la Médecine considérée comme une part déterminante de cette même magie. L'un et l'autre ont une haute idée de leur art qu'ils distinguent d'une façon absolue de la sorcellerie, pratique à réprouver qui n'est utilisée que par ceux qui ne connaissent pas vraiment la magie.

Les héritiers d'Agrippa et de Paracelse furent les Rose-Croix, chez qui l'on reconnaît des dévots à ten-

dance luthérienne comme Andreae, et des « païens » ou panthéistes, plus traditionnels, parmi lesquels Khunrath, Fludd et Elias Ashmole. Celui-ci est le premier, depuis le V^e siècle à avoir assumé le nom de druide, non moins que celui de franc-maçon. On veut qu'il soit aussi le premier des spéculatifs. Le fait est sans doute inexact, la franc-maçonnerie ayant sans doute toujours été spéculative et issue, comme l'affirmait Thomas Paine dès 1809, du druidisme.

C'est un spéculatif et un panthéiste, celui même qui créa le mot de panthéisme (et non Spinoza comme on le pense d'ordinaire), qui fit renaître officiellement le druidisme au début du XVIII^e siècle, John Toland, irlandais.

CONSIDÉRATIONS SUR LE DRUIDISME ET LA FRANC-MAÇONNERIE

Les commencements de la maçonnerie posent, comme toutes les origines, un certain nombre de problèmes. En particulier, la relation existant, au sein de cette société, entre la spiritualité et le travail matériel, entre l'opératif et le spéculatif, est au cœur de ces difficultés.

On reconnaît généralement que les loges ont reçu des maçons acceptés à partir du XVI^e et plus certainement du XVII^e siècle. Mais la dialectique du « sacré » et du « métier », pour reprendre les termes de Paul Naudon, date de beaucoup plus loin.

Kilwinning en Écosse (1150)

La plus ancienne loge connue remonte à 1150. C'est celle de Kilwinning en Écosse. Cent ans plus tard, Jacques II y recevait deux nobles personnages qui n'étaient manifestement pas des maçons de métier.

Dès 926 cependant, une General Lodge était réunie à York, en Northumberland, par le prince Edwin, frère du roi Athelstan. En fait, la première fédération de métiers en Grande-Bretagne serait à reporter jusqu'à la tyrannie de Carausius en 293. Ce qui ne veut pas dire bien sûr qu'il n'existait rien avant, dans ce domaine.

Les druides du III^e siècle

En 293 même, plusieurs textes en feraient foi, et contrairement aux affirmations de la plupart des historiens modernes, les druides existaient toujours. Ils sont cités jusqu'au V^e siècle de notre ère⁸. Ils remplissaient toujours alors leurs fonctions de médecins et de devins. Leur art relevait d'une certaine philosophie. La médecine d'ailleurs ne peut se pratiquer sans cela. La divination non plus. Nous avons donc ici la conjonction d'un art et d'une pensée, comme il en avait toujours été dans l'histoire.

Les druides, francs-maçons de la préhistoire

Mais il faut tenir compte d'un autre élément, celui de la construction. L'on dit généralement que les seuls bâtisseurs du monde antique étaient, après les Orientaux, les Romains, et que les *collegia fabrorum* remontaient au roi Numa Pompilius, en 715 avant Jésus-Christ. Les Celtes n'auraient bâti qu'en bois.

Or c'est là oublier une part essentielle de l'art de l'édifice, qui la fait remonter en Occident bien au-delà des Pyramides (2800) et du temple de Babylone :

⁸ »La demeure de l'homme s'achève par le concours de trois arts différents : L'art qui élève les pierres en murailles, celui qui place les poutres du comble, et celui qui revêt la cloison de sa derrière parure. » Ausone, *Griphe sur le nombre Trois*, in *La Moselle et autres poèmes*, Traduction de E.-F. Corpet, arbredor.com, 2003. (NDE)

je veux parler des ingénieurs et des architectes qui élevèrent, à partir de 4500 avant notre ère, ces merveilles de l'art que sont les mégalithes. Il est évident que ces gens étaient les possesseurs d'un savoir, en particulier géométrique et arithmétique, que leurs successeurs, bien plus tard, transmirent à Pythagore⁹.

Ils possédaient le compas et l'équerre. Comment tracer des cercles de pierre sans compas ? Il suffisait de joindre deux piquets avec une cordelette, d'en planter un et de tourner avec l'autre autour du premier. Par rapport à l'outil moderne, cette manière de faire consistait à négliger les deux côtés principaux de l'outil actuel, les branches, et à matérialiser ce qui, dans le compas moderne, n'est pas manifesté : le troisième côté du triangle.

Quant à l'équerre et même à la double équerre, elle est représentée de façon remarquable dans le plan du dolmen de Lokeltas à Locoal-Mendon ou celui des Mousseaux à Pornic, voire la chambre de Gavrinis. Ils sont bâtis en T. La cellule terminale correspond à la partie transverse, le couloir en constitue la partie verticale. On détermine ainsi deux, ou (en croix de

⁹ « La fonction du druide architecte est attestée clairement à trois reprises dans les textes irlandais, dont au moins une fois dans le récit mythologique du *Cath Maighe Tuireadh* ou *Bataille de Mag Tured*, à propos du dieu-druide, le Dagda. (...) Au niveau humain, la fonction est celle du "Grand Architecte de l'Univers" : le druide "construit" une maison ou un édifice à l'instar du Créateur qui a construit le monde. » F. Leroux, C.-J. Guyonvarc'h, *Les Druides*, 1982, Glossaire, p.364.

Lorraine) quatre triangles rectangles. On en figurait aussi dans la construction des ovales de pierres ou dans certains alignements comme ceux de Carnac.

Le triangle de Pythagore 3456

L'essentiel du triangle semble avoir été pour les hommes des mégalithes le triangle de Pythagore, caractérisé par des proportions rigoureuses que désignent bien les chiffres 3, 4, 5, et 6. Le secret de cette géométrie est figuré sur l'orthostat 21 du monument de Gavrinis, sur lequel sont figurées 18 haches de pierre, en quatre groupes : 3, puis 4, puis 5, puis 6.

Un autre symbole rassemble, bien avant 1717, les deux figures du compas et de l'équerre. C'est la croix qu'on dit celtique et qui est une rouelle, avant d'être un instrument de supplice. Elle est présente en effet dès la préhistoire : on la voit gravée notamment sur le tumulus de Brug na Boine à Newgrange, non moins que fondue en bijou sur le site de La Tène. Elle rassemble le compas sous la forme du cercle tracé et l'équerre sous l'aspect de la croix ou quadruple équerre en même temps que rayons et diamètre.

Le triangle de Pythagore, comme l'a bien montré l'archéologue Alexander Thom, est à la base de tous les calculs des hommes des mégalithes. Il est utilisé dans l'établissement des alignements ou la construction de l'ovale, si fréquemment employé dans les édifices. Pythagore lui-même, nous dit-on, fut l'élève des druides et il est peu vraisemblable de penser qu'il n'y

ait eu aucun rapport entre ceux-ci et les bâtisseurs de tombes préhistoriques.

Le Goban Saer, premier franc-maçon

Le premier franc-maçon, au sens ésotérique du terme, aurait été, selon l'affirmation de Marcus Keane, dans son livre *The Towers and temples of ancient Ireland*¹⁰, le Goban Saer des traditions irlandaises, le Forgeron bâtisseur en celtique, que d'aucuns, au XIX^e siècle en Irlande, ne manquaient pas d'appeler le premier des francs-maçons.

Le peuple lui attribue d'ordinaire l'édification des tours rondes qui parsèment l'Irlande. Or ces curieuses constructions, dont ni la fonction ni l'origine ne sont bien connues, ne dateraient pas de plus loin que le IX^e siècle de notre ère. Elles sont en relation avec des monastères. Si donc le Goban Saer en était le fondateur, il faudrait voir là une présence récente du vieux bâtisseur ou groupe de bâtisseurs.

Le Goban Saer (en breton moderne *Gow saver*) constitue le personnage central de la tradition mythologique de l'Eire. Le forgeron, à l'époque des métaux, occupait une place prépondérante dans la société, non sans, bien entendu, manquer de posséder ses secrets de métier. Il apparaît ici comme, en même temps, le bâtisseur et s'apparente ainsi de très près aux maçons.

¹⁰ Dublin, Hodges Smith, 1867.

Goban Saer est un Tuatha Dê Danan. Il appartient à la race qui a précédé les Fir Bolg en Irlande et qu'on reconnaît généralement comme les constructeurs des mégalithes. Pour Marcus Keane, il s'agirait non d'un homme, mais d'une confrérie : « Du fait, écrit-il, que le nom de Goban Saer est familier aux paysans de tous les villages où la langue irlandaise est parlée, je suis d'avis avec Mr O'Brien que Gobban Saer n'est pas le nom particulier d'un individu, mais le nom d'une classe, ou peut-être le titre de quelque fonction, comme Grand-Prêtre ou Grand-Maître parmi les Tuatha Dê Danan ». Dans ces conditions, le Goban Saer serait la Maçonnerie elle-même, que des gens peu enclins aux abstractions préféreraient représenter sous la forme d'un personnage mythique.

La pointe du raz et les Cabires de Samothrace

La Pointe du Raz, rappelons-le, s'appelait dans l'Antiquité, *Gobaïon akroterion*, ce qui signifie en celtique (*Gobaïon*) et en grec (*akroterion*) le Promontoire du Forgeron. La « sorcière » de Locronan s'appelait, quant à elle, la Keban et de nos jours encore, l'expression « penn keban » ou « penn chaban » signifie en breton courant de Basse-Cornouaille une tête de mule. Mais ce n'est rien d'autre que la forgeronne.

En relation avec ces forgerons étaient sans doute, dans la Grèce antique, les Cabires de Samothrace, qui portaient encore le vieux nom indo-européen, lié au Gobaïon ou Kabaïon des Osismes, et constituaient

une société de mystères. Les Cabires étaient regardés comme des êtres mystérieux et c'étaient indiscutablement des forgerons.

On s'est demandé si la commune d'Ergué-Gaberic près de Kemper, ne conserve pas toujours le nom des Keban ou Kaberien qui auraient fondé là leur royaume, Régué d'où Ergué. Ainsi appelle-t-on aussi les habitants du Cap, Kaperien. Le Goban Saer en effet, breton autant qu'irlandais, pourrait en somme revendiquer la paternité des Cabires.

Tout laisserait à penser que la corporation des Maçons serait apparue avec l'édification des premières grandes œuvres du mégalithisme et le développement des sciences de la construction, au plus tard donc lorsqu'on a dressé le tumulus de Barnevez en Plouezoc'h et les grands tertres de Carnac, il y a 6500 ans. Ils seraient le fait des Forgerons-bâtisseurs de l'Extrême-Occident, tant de Bretagne que d'Irlande. Il paraît incontestable, dans cette approche des faits que ces hommes savants n'étaient autres que des druides, ou si l'on veut des pré-druides qui se sont continués dans le temps, en mêmes lieux et places, par l'institution druidique proprement dite.

Jean et la Bretagne

Mais revenons au VI^e siècle de notre ère. À cette époque, la société de métiers constituée à Eboracum, aujourd'hui York devient la Confraternité de Saint Jean et les Loges de Saint Jean sont établies alors.

C'est aussi le temps où vivait Saint Samson, archevêque d'York, qui devint archevêque de Dol en Bretagne : qu'il s'agisse de la réalité historique ou d'une légende, peu importe. Un pouvoir spirituel est considéré comme transmis entre deux pays très voisins spirituellement, l'Écosse et la Bretagne.

Y a-t-il une relation entre les Loges de Saint-Jean et le très ancien établissement de Ploujean (Plouyann) ? On a parfois rattaché ce nom au dieu

Janus plutôt qu'à l'apôtre Jean, à moins que les deux ne se confondent dans une synthèse pélagienne. Il existe aussi sur la crête de la montagne d'Arrez un *Cosquer Jehan*, l'ancien oppidum de Jean.

Pélagiens et Culdées

Quant à Samson, c'était un membre éminent de cette « Église celtique », et plus particulièrement sans doute, de cette Société des Culdées, qui passa son existence à lutter contre le pouvoir de l'Église romaine et dura, bon an mal an, jusqu'en 1199, où le Pape Innocent III supprima l'Archevêché de Dol. Les Culdées étaient vraisemblablement des Pélagiens, tenants de cette « hérésie » fondamentale qu'avait créée, à la fin du IV^e siècle, le Breton Pélage.

Jacques Deschamps a bien souligné les conséquences de la doctrine de Pélage, dans le texte qu'il lui a consacré dans le *Dictionnaire des philosophes*¹¹ :

¹¹ Paris, PUF, 1984.

« Si le Juste peut gagner le salut, écrit-il, par le seul effort de sa volonté et la rectitude de sa connaissance, alors, en rejetant la fatalité du péché originel, l'affirmation d'une pleine liberté de la créature entraînait le rejet, d'abord du sens profond du sacrifice du Christ, et donc de l'Incarnation, et, ensuite, celui de la prière et des sacrements, bref l'orthodoxie tout entière dans ses dimensions liturgiques et rituelles. »

En 640, le pape Jean IV, selon Bède, écrivait au clergé de l'Irlande du nord pour lui demander d'adopter la Pâque orthodoxe, mais aussi de rejeter l'hérésie pélagienne. Aux VIII^e et IX^e siècles, le commentaire de Pélage sur les Épîtres de saint Paul était encore lu et utilisé en Irlande. Aussi tard qu'en 1079, Marianus Scottus en faisait encore usage.

Ces Pélagiens avaient probablement conservé la plus grande partie des croyances druidiques, aux dépens de la foi chrétienne que Pélage avait mise à mal. Ce serait la raison de cette continuité dans la croyance qui apparaît dans toutes les traditions actuelles de Bretagne, d'Écosse, d'Irlande, du Pays de Galles et de Cornouaille, et qui se manifestait encore au XVII^e siècle quand Maunoir éprouva le besoin de convertir la Bretagne.

Salomon III, roi de Bretagne et d'une partie de la Gaule

Le druidisme a connu plusieurs types d'évolution depuis la christianisation de l'Empire romain. Il faut compter d'abord sur une tradition populaire de bar-

disme qui regroupe à travers les siècles des milliers de bardes, de devins et de guérisseurs jusqu'à nos jours.

Notons ensuite une tradition philosophique qui rejoint la maçonnerie au XVI^e siècle, en particulier en la personne d'Elias Ashmole, druide et maçon (1617-1692). Il y a enfin une tradition religieuse qui s'entremêle étroitement à l'histoire du christianisme sur les territoires celtiques.

Un point qui forme charnière, semble-t-il dans l'histoire du druidisme et de la maçonnerie, c'est la personnalité d'un des plus grands souverains de la Bretagne médiévale, Salomon III. Au IX^e siècle, dans la correspondance qu'il échangeait avec lui, le pape Nicolas I^{er} n'hésitait pas à lui écrire : « ... *le pays qu'il gouverne* (il s'agit évidemment de la Bretagne) *ne doit plus être appelé Occident, mais Orient, puisqu'un autre Salomon y régnait...* »

Là encore, même si la lettre est apocryphe, elle date au plus tard du XI^e siècle et n'en est pas moins significative. D'une part, la Bretagne se voit promue par l'autorité ecclésiastique suprême au rang de temple maçonnique où irradie l'Orient. D'autre part, le Roi en est Salomon.

Nous ignorons absolument pourquoi le deuxième successeur de Nominoë s'appelait Salomon. Nous savons simplement qu'il avait eu avant lui deux homonymes. Le premier, fils du roi Gradlon et son successeur en 405, était mort assassiné en 419 au Merzer Salaün, alias La Martyre, et le second avait vécu de 640 à 660.

Le Temple au Gué de Plélan

Salomon III, qui avait assassiné son prédécesseur Erispoë en 866, mourut lui-même massacré le 25 juin 876, lendemain du solstice d'été, sans doute au monastère de Plélan qu'on appelle aujourd'hui Maxent. Cette date du solstice d'été a pu faire penser à un meurtre rituel et, compte tenu des différents facteurs, on peut rapprocher cette affaire du meurtre de Hiram telle qu'elle est contée par la tradition maçonnique. Ici, ce n'est pas le bronzier, le forgeron, qui est sacrifié, c'est le roi lui-même, le Goban

Saer suprême, qui est aussi forgeron. Quoi qu'il en soit, le meurtre du Roi parut au peuple d'une si grande valeur symbolique qu'on fit du meurtrier assassiné un martyr et un saint.

L'histoire n'est pas avare de ce genre de retournements. Près de six cents ans plus tard, Gilles de Rais, condamné de droit commun, devait mourir triomphalement à Nantes et devenir en son pays un saint personnage.

Le Temple de Salomon, qui devait entrer bien plus tard, au XVIII^e siècle, dans le légendaire maçonnique, n'existait-il pas dès le IX^e siècle au Gué de Plélan, domaine de Salomon III. Là se trouve en effet la Motte Salomon, restes du château de ce roi, à l'orée de la forêt sacrée de Brocéliande qui est à proprement parler le Temple de Salomon.

C'est cinquante ans plus tard, sans doute jour pour jour, qu'en juin 926, sous le deuxième roi d'Angle-

terre, Athelstan, se constituait la General Lodge de Northumberland et que la Charte d'York était promulguée.

Je n'insisterai pas sur la puissance spirituelle de ces faits. Il y a en Bretagne trois rois Salomon, comme il y a trois fontaines, trois saints, trois rayons de lumière. Salomon s'appelle comme un roi d'Israël, constructeur du Temple : Salomon de Bretagne aussi, dans sa lettre au pape Adrien, explique qu'il construit le grand monastère de Bretagne. Il est tué, comme d'autres constructeurs avant lui. Il est sanctifié c'est-à-dire transformé en valeur éminente.

La Bretagne et l'Écossisme

Il est difficile de ne pas sentir là l'environnement spirituel de la maçonnerie. Les rapports entre la Bretagne et l'Écosse sont à cette époque nombreux. Les abbés de la Communauté spirituelle celtique et des communautés culdéennes vont de l'une à l'autre. Iona en Écosse est un centre ouvert sur tout le monde celtique. Ce qui se passe d'un côté de la mer a des résonnances dans l'autre.

Ce qui paraît néanmoins certain, c'est qu'un passage s'est effectué à partir du monde philosophique druidique et la tradition pélagienne qui en est bien proche, si elle ne lui est pas identique, jusqu'à la lignée maçonnique, héritière des forgerons-bâisseurs. Les métiers, à vrai dire, étaient inséparables de la philosophie : on ne construit pas des tombeaux

gigantesques sans avoir à la fois des connaissances techniques avancées et des opinions philosophiques affirmées.

La Bretagne armoricaine et les îles d'Outre-Manche ont été le creuset où a mûri l'or alchimique, l'Or des Celtes. On y a appliqué l'œuvre de la Pierre. On a taillé la roche primordiale. Arthur est né à l'Art-kellen de Huelgoat.

En 1140, on construit la tour et l'abbaye de Kilwinning. En 1150 est fondée la mère-loge (Head Lodge) de ce même Kilwinning. Le nom en est bien étonnant : Kil signifie l'église, quant à Winning, ce saint personnage est le terme même qui désigne la commune où se trouve la montagne sacrée des Vénètes, Gwenin ou Guénin, là où s'élève le Mané Guen, en Bretagne.

Ce qui est curieux, c'est que le gouvernement de l'Écosse était alors aux mains d'un Breton, Alain de Dol, qui avait débarqué en 1124, et qui fut le premier Stewart (Stuart) de l'Écosse.

Le roi Arthur en 1150

1150 est une date bien intéressante. Nous sommes en pleine époque de diffusion de la tradition bretonne arthurienne, dont les relations avec la mythologie druidique sont certaines. Geoffroy de Monmouth a publié son *Historia regum britanniae* en 1138, Chrétien de Troyes écrira *Erec et Enide* en 1169 et 1170. C'est le grand siècle des Bretons.

Il faut ajouter que le Graal de Wolfram von Eschen-

bach (1210) et sa conception, assez peu orthodoxe, de la chevalerie n'ont pas manqué de laisser leurs traces dans la maçonnerie, sous la forme des Templiers et des Chevaliers. Par ce biais, le druidisme s'est manifesté fortement une fois encore dans l'ordre des francs-maçons.

L'intervention à Kilwinning de l'Ordre des maçons d'Orient (1196) est un fait annexe. Nous ne croyons pas beaucoup à l'influence musulmane dont nous ne trouvons pas de traces véritables. En revanche, l'Alchimie de Michel Scot, aussi peu influencée par l'Islam, mais beaucoup plus proprement en rapport avec le *scotisme* ou « écossisme » de son auteur, paraît avoir fleuri dans la franc-maçonnerie.

La Communauté des Mages (1510)

À la fin du XVI^e siècle, c'est un alchimiste encore, Michel Maïer qui signalera l'existence de la Rose-Croix, née de Paracelse et de sa Communauté des Mages. En 1510, Paracelse et Agrippa de Nettesheim avaient fondé cette société secrète qui se rattachait à Trithème et à ses maîtres, Libanus Gallus et Pélage. Si l'on en croit Agrippa, les tenants authentiques de la tradition depuis plusieurs siècles n'étaient pas très nombreux, mais il semble très nettement que Jean Scot Erigène au IX^e siècle en faisait partie. Or Jean Scot était vraisemblablement un pélagien et un moniste, dans la ligne directe des « néo-platoniciens » ou prétendus tels.

Les Rose-Croix joueront un rôle de liaison entre la Communauté des Mages, à moins qu'ils ne soient eux-mêmes la Communauté des Mages, et la Franc-Maçonnerie du XVIII^e siècle. En 1682, Elias Ashmole était rose-croix, druide du Mont Haemus et franc-maçon.

La Grande Loge d'Angleterre et le Druid Order

Il nous faut en venir maintenant aux événements de 1717, qui marquent la séparation d'une certaine maçonnerie, celle de la Grande Loge d'Angleterre, et de la tradition druidique. Au mois de juin, les quatre Loges de Londres se constituent en Grande Loge qui rassemble les données essentielles de la maçonnerie, mais laissent subsister de nombreuses loges, écossaises et anglaises, qui ne se rattachent pas à l'obédience. Il convient de remarquer que le père d'Ander-son appartenait à une loge écossaise, qui demeura indépendante, conformément à la tradition maçonnique et celtique.

Le mois de septembre suivant, est créé le *Druid Order*, première manifestation d'un druidisme moderne, sous la houlette de John Toland, irlandais, proclamé Grand-Druide et de William Stukeley, qui se retrouva cependant maçon en 1721

Il est manifeste qu'à des dates aussi rapprochées, il s'agit bien d'une séparation volontaire entre le courant biblique de la *Church of England* et le courant traditionnel druidique. Toland n'a pas admis la

constitution obédientielle et l'orientation chrétienne de la Grande Loge de Londres. Malheureusement, les archives du *Druid Order* ne sont plus là pour nous en assurer : elles auraient été détruites dans un incendie de la Seconde Guerre Mondiale. Il est vrai que celles de la Grande Loge de Londres avaient disparu dès 1720, brûlés volontairement, comme l'a dit Jean Barles¹² « par quelques membres scrupuleux de la loge de Saint-Paul, effrayés et alarmés de la publicité qu'on se proposait de leur donner ».

Un certain Thomas Paine

Une opinion qui nous séduit, à la suite de ces événements, est bien celle qu'exprimait dans un ouvrage posthume de 1812, un nommé Thomas Paine (1737-1809), qui fut l'ami de Iolo Morgannwg, le rénovateur du druidisme à cette époque. Paine avait combattu pour l'indépendance des Etats-Unis et était l'ami du président des Etats-Unis Madison. Il avait été membre de la Convention, en France.

Après sa mort en 1812, on publia à Paris un petit opuscule de sa main, de cinquante et une pages, intitulé *De l'origine de la franc-maçonnerie*.

Il y arrivait à la conclusion que « des restes de la religion des druides, ainsi conservés, une Institution s'est formée, dont tous les membres, pour éviter le

¹² Jean Barles, *Histoire du schisme maçonnique anglais de 1717*, Paris, Guy Trédaniel éditeur, Éditions de la Maisnie, 1990.

nom de Druides, prirent celui de Maçons, et ils pratiquent, sous ce nouveau nom, les rites et les cérémonies des Druides.»

Table des matières

LA SCIENCE DES DRUIDES	4
Chapitre I : Dru-wides.....	5
Chapitre II : Des philosophes de la nature	8
Les maîtres de sagesse	11
Qui étaient les druides ?	16
De la géométrie	18
La cathédrale de Brug na Boinne	20
Le cercle et le triangle	22
La première loge	24
Goban Saer	25
La maçonnerie opérative	28
De la loge d'York à la loge de Dol : les Culdées	31
Le Temple du roi Salomon	33
Guénin et Kilwinning	36
Chapitre III : La magie	39
Qu'est-ce que la magie ?	39
Les Enchanteurs	43
Les endormis de Grand	45
La magie de Merlin	47
La harpe des Irlandais	50
Divination et conjecture	50
Chapitre IV : La médecine.....	53
D'Asklepios à Hippocrate	53
La médecine des druides	54
Les plantes	58
Les préparations magistrales	60

L'eau guérissanteuse	64
Les stations de l'eau	67
La chirurgie et l'anesthésie	68
La thérapeutique magique	69
Chapitre V : L'astronomie	71
Le soleil et la lune	71
Les éclipses	72
Les étoiles	75
Chapitre VI : La philosophie de la nature	81
Thalès de Milet : les origines de ses connaissances	83
La science du Brug na Oengus	85
L'Apollon hyperboréen	86
Le triangle de Pythagore à Gavrinis	87
L'arbre, la fontaine et la pierre	88
L'arbre	92
La fontaine de Brithiac	95
Les fontaines de Sulim	96
La source de Lanneur	98
La fontaine de Barenton	98
Les fontaines de l'occultisme	99
La pierre	101
Autres symboles caractéristiques	103
Un le Tout	105
Chapitre VII : Alchimie et Tarot	108
L'art d'Alchimie de Michel Scot	108
Le Tarot, jeu des naybi ?	112
Le tarot des Visconti	113
Les marques de la tradition celtique	114
Chapitre VIII : L'hypnose et la fascination	118
La théorie de la fascination	119

L'Hypnose	121
La sophrologie	123
Petite histoire de la fascination	124
Chapitre IX : L'autre Monde	128
Les récits de l'Autre Monde	130
Le Voyage de l'Autre Monde	131
Procopé de Césarée : la navigation des Bretons	132
Barinthe, le nautonier	135
Le voyage de Mernoc	136
Erec et Enide	137
Tristan et Yseult : le Palais de cristal	138
Vita Brendani : le voyage de saint Brendan et de saint Malo	138
Bran, fils de Febal	141
Gottfried de Viterbe : la traversée des moines d e Loc Maze	143
« Lanval qui partit en Avalon. » (Marie de France — XII ^e siècle)	147
Guigemar (Marie de France)	149
Tyolet (lai anonyme du XII ^e siècle)	150
Graelent (lai anonyme du XII ^e siècle)	151
Guingamor (lai anonyme du XII ^e siècle)	152
Tydorel (lai anonyme du XII ^e siècle)	153
Désiré (lai anonyme du XII ^e siècle)	156
L'Épine (lai anonyme du XII ^e siècle)	157
Les barques de pierre	157
Luzel (XIX ^e siècle)	158
La femme de l'Ankou	160
Le prince turc Frimelgus	161
Le château de cristal	161

La princesse de Tronkolaine	163
Les trois poils de la barbe d'or du diable	164
Anatole Le Bras (XX ^e siècle)	166
L'homme de Molène	166
Chapitre X: Les déesses et les dieux	168
I. — Ahès	168
Ahès au Kastel Gibel	168
La reine Ahès	170
Sur les grands chemins	173
Les rochers de la Montagne	177
La ville de Carhaix et ses homonymes	179
Ahès et le roi Marc	182
Ahès et la ville d'Ys	182
Vestiges de la ville d'Ys	183
Ar Raz	185
Aber Wrac'h et Enez Wrac'h	186
Men er hroeh, Mane er hroeh	187
Et la serpente ?	187
La Keban	189
La Marie du Cap	192
Ana, grand-mère des Bretons	193
Quelques vestiges d'Ahès: petit vocabulaire hypothétique	194
II. — L'anguille	198
La Mari, la Morgane	199
III. — L'ankou	201
IV. — Le roi Arthur	205
Le personnage du roi Arthur	205
Le Maître des Pierres	206

Un Breton d'Outre-Mer: Geoffroy Arthur de Monmouth	207
Un Normand de Jersey: Robert Wace	209
La Ronde Table	210
La première mention de Brocéliande	211
Une autre forêt, à Vorganium	212
Le fils d'Igerne	213
Le roi suprême des Bretons	215
La gloire de la Bretagne	216
Petit dictionnaire arthurien	218
Les chevaliers de la Table Ronde	219
Les Grands Vassaux du roi Arthur	223
Autres rois et chevaliers d'Arthur	226
V. — Belenos	228
Bel-Air, Belar, Billiers... ..	228
Le genêt: Bannalec et Ploubalanec	230
VI. — Le Gawr	231
Le combattant de Huelgoat	232
Le géant Gargan ou Gargantua	233
D'autres géants	234
VII. — Gradlon et le Graal	235
Le Graal du roi Gralon	235
Où trouver Corbenic ?	236
La montagne du Hom	237
Un site stratégique	238
Caer Bann Hed	240
Saint Veneg	241
L'enterrement du roi Gradlon	243
VIII. — Kronan, le dieu Cernunnos	248
Menez Kronan: au pays de la mort	249

LA SCIENCE DES DRUIDES

Kronan au bois sacré de Nevet	250
La Troménie de Kronan	254
La fille des Forges, ou Keben au Kabaïon des Kabires	256
La Marie du Cap	258
Ana, grand-mère des Bretons	260
IX. — Le dieu Lugos	261
X. — Le roi Marc'h	263
Qui est donc le roi Marc ?	263
Le roi Marc'h, Tristan et Yseult	265
L'histoire du Roi et des deux Amants	267
La métamorphose du roi Marc	268
Le roi de Poulmarc'h	269
La tombe du roi Marc'h	272
Wrmonoc et le roi Marc	273
La statue du roi Marc'h	275
Les monnaies des Armoricaïns	280
Chapitre XI : La philosophie de la nature jusqu'à nos jours	281
Pélage	281
Le culte de la roue celtique	283
Le Periphyseon de Jean Scot Erigène	284
L'école de Chartres (XII ^e siècle)	285
La Rose-Croix (XVI ^e -XVII ^e siècles)	286

CONSIDÉRATIONS SUR LE DRUIDISME ET LA FRANC-MAÇONNERIE

Kilwinning en Écosse (1150)	289
Les druides du III ^e siècle	290

LA SCIENCE DES DRUIDES

Les druides, francs-maçons de la préhistoire	290
Le triangle de Pythagore 3456	292
Le Goban Saer, premier franc-maçon	293
La pointe du raz et les Cabires de Samothrace	294
Jean et la Bretagne	295
Pélagiens et Culdées	296
Salomon III, roi de Bretagne et d'une partie de la Gaule ..	297
Le Temple au Gué de Plélan	299
La Bretagne et l'Écossisme	300
Le roi Arthur en 1150	301
La Communauté des Mages (1510)	302
La Grande Loge d'Angleterre et le Druid Order	303
Un certain Thomas Paine	304



© Arbre d'Or, Genève, juillet 2005

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : La double tête de Roquepertuse, D.R.

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS